

530 P42C

vendredi 28 mai 1937
dix-septième année, nos 9 et 10

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

1 MAI 1937

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Le troisième Centenaire du « Discours de la Méthode » :
Descartes et le Cartésianisme

Descartes est-il « français » ?

L'Amnistie

Eugène Fromentin

En quelques lignes...

Nos Trésors d'Art : Saint-Nicolas et Saint-Bavon à Gand

Louis XV^{bis}

Lettres d'Amérique

Lectures.

Marcel DE CORTE

Fernand DESONAY

TESTIS

Maxime REVON

* * *

Vicomte Ch. TERLINDEN

Maurice GARÇON

Hilaire BELLOC

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS
20, rue de la Paix

LUXEMBOURG
55, boulev. Royal



Elixir de Spa

LIQUEUR TONIQUE ET DIGESTIVE
CRÉÉE EN 1858 PAR

SCHALPIN, PIERREY & C^{IE}

FOURNISSEURS DE LA COUR DE BELGIQUE

AUTRES LIQUEURS FINES DISTILLÉES : Curaçao, Cherry-Brandy,
Triple Sec, Extra-Sec, Anisette, Kummel, etc

SPIRITUEUX D'ORIGINE : Kirsch, Rhum, Cognac

EXCLUSIVITÉS : Genièvres "Sky" et "Picvert" • Schiedam "Jek."

OSTENDE- DOUVRES

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship "Prince Baudouin" vous émerveillera.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaeus
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.88.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.83.58

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce
de Bruxelles : 836

Compte Chèques
Postaux : 118.84

Téléphone 48.07.55

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

3 fils

ET ” Opera ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” Sepco ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

A. LECOCQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.89.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, ardoles gommes
et réglissées, etc.)

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{té} A^{me}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLÉMALLE-HAUTE (Belgique)

**TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE,
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS,
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS,**

1118

**SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION**

SAUBLEINS

20, rue Wattejar, à JUMET Téléphone. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou ondulées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou ondulées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

**GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD**

Pour tout ce qui concerne le Matériel d'Incendie, une seule firme :

“Comptoir des Flandres”

27, rue de Dixmude, GAND - Tél. 133.03

**INSTALLATIONS COMPLÈTES à eau ou gaz et neige
carbonique, AUTOMATIQUES et MANUELLES.
Extincteurs Belges « CHAMPION » de tous systèmes.**

LOCATION — VENTE — LOCATION-VENTE

Vannes murales, tuyaux, lances, raccords, motopom-
pes, etc., etc.

DEVIS SANS ENGAGEMENT

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège.

Registre du commerce
Liège n° 12

Codes used : A.B.O. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

**Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminiers**

Les Glaces de Sécurité spéciales

POUR

Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs
de la marque **SECURIT**



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements
et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'

UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES
chaussée de Charleroi, 81, à Bruxelles

Agence générale de vente de la

S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre.

Constituée par :

S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvélais;

S. A. Glaver, à Bruxelles;

Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franière;

S. A. Glaceries de Saint-Roch, à Auvélais;

S. A. des Glaces d'Auvélais, à Auvélais;

S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;

S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;

**Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,
à Sas-de-Gand;**

S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Réserve à l'air
sain. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

96, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

**Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres**

Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 829

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GOSETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 636 Huy. Compte chèques : Louie Antoine 97,858

POÉLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUCE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU CLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme
HUY-Nord

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spé-
ciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-
chrome - Fonte au molybdène-chrome -
Fonte résistante aux acides - Fonte trempée
Fonte résistante aux températures élevées
Analyses et structures garanties

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Antenne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands, et feuillets galvanisés,
Réservoirs galvanisés.

Renseignements
&
Références

67, Boulevard
E. de Laveleye
Liège



SOLUTIONNE tous problèmes d'ÉTANCHEITÉ

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN

(Province de Namur, Belgique);

Adresse télégraphique : Dumfrer Solaigneaux Belgique. Téléphone: Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMBES À SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arsenate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique

BÉTON ARMÉ

Constructions Industrielles, Centrales,
Ouvrages d'Art, Fondations, Pieux,
Poteaux, etc.

BUREAU D'ÉTUDES

FER. REGNIER - Ingénieur A. I. G.

Bureau :
BRUXELLES
31, avenue du Boulevard

Adresse privée :
GAND
5, plaine St-Pierre

MACHINES A COUDRE

ANKER
ER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 38, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 **GAND**



Les Isolants électriques

H. Janssen-Foulon

41-43, rue Rubens, BRUXELLES 3

Registre du Commerce : N° 4536

Téléph. 15,32.16

Télegr. ISOLA-BRUXELLES

Codes A. B. C. 5th Ed. - LIEBER

TOUS LES ISOLANTS

Pour l'Electricité... l'Automobile... la Radio...
l'Industrie...

MICA Spécialité de mica pour la Poèlerie...

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCCLE I - BRUXELLES

Téléphone : 44.95.38

L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON!

CHALEUR!

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. C. P. 47127

R. & A. Meirschæert Frères

Sapin du Nord et d'Amérique

Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne

Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (Iez Gand)

Livraison franco wagon

franco camion à domicile

Registre du Commerce :
Bruxelles 80.709

Compte Chèques Postaux 160.32
Téléphone : 17.33.75

Fabrique Nationale de
LAMES DE RASOIRS

Société Anonyme

41, rue aux Choux, BRUXELLES

Succursale :

A. B. Svensk Stalindustri

HALMSTAD (Suède)

(ACIERS)

DEMY

MEUBLE et DÉCORE

EN

ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION

Rue Méan, 23, Liège

Tél. 274.97

ATELIERS-BUREAUX

Val-St-Lambert

Tél. 302.98

Collabore à la restauration du
Palais des Princes-Évêques de Liège

MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,
ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE
BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS
ET DE SPECTACLES, ETC.

BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE
MOULURES — CHÊNES

MAISON

DAPSENS-SOYER

Société Anonyme

9, AVENUE DE MAIRE

TOURNAI

Téléphone : 109.57

Reg. du Commerce Tournai 408

Moteurs Deutz

Diesel
Gaz
Essence

AGENTS RÉGIONAUX

VALCKE Frères, S.A. Ostende

BRUXELLES **PARIS**
30, rue des Bogards 32, av. Pierre I^{er} de Serbie

*Programme de fabrication le plus étendu
qui nous permet d'offrir le moteur le
mieux approprié à votre industrie.*

**Plus de cent types différents de
moteurs dans les puissances
de 4 à 1,000 CV.**

Moteurs verticaux, horizontaux, à 2 temps,
à 4 temps, à marche lente et rapide.

Moteurs Diesel pour véhicules automobiles.

Société Belge de l'Azote

Société Anonyme au capital de 128.550.000 francs

Usines à **RENORY-OUGRÉE** (Belgique)

Téléphones :
Liège 328.80 et 308.90

Adresse télégr. :
Azote-Ougrée

**Fabrication d'ammoniaque synthétique
suivant les procédés G. Claude**

Aumoniac anhydre — solutions ammoniacales — acide
nitrique de toutes concentrations.

**Nitrate d'ammoniaque et nitrate de
potasse pour explosifs.**

Engrais divers marque « Feuille de Trèfle » : sulfate d'am-
moniaque — nitrate d'ammoniaque agricole — sulfo-
nitrate d'ammoniaque — nitrate de soude — nitrate
de chaux ammoniacal — engrais pour jardins.

Alcool éthylique synthétique — acétone — éther 720 et
725 — solvants.

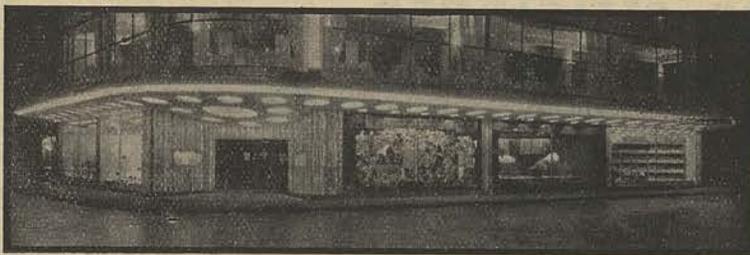
Alcool méthylique (Méthanol) — Formol 30-40 % —
hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique
— trioxyméthylène,

Résines synthétiques et vernis spéciaux — Poudre à
mouler.

Fongicides. - Herbicides. - Insecticides.
Antigel. — Anhydride sulfureux et dérivés.

Karel Maes 21 chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins
Décoration. — Travaux d'après dessins.



S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Boutelles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^{ie} C^{ie} Havrenne frères

Verreries-Gobeleteries - JUMET

Établissements "GELDERBETON"

Société en nom collectif

B. BUELFNS & VANDENNIEUWENHUYSEN

Bureaux et Chantiers :

Avenue de Schaerbeek, 189, **VILVORDE** (Bruxelles)
Tél. Vilvorde 51.00.98 C. C. P. 1192.06 Reg. Com. Bruxelles 72.100

Fabrication de **TUYAUX EN BETON** armé et comprimé
admis par toutes les Administrations Communales

Grandes séries, toutes dimensions **Citernes et Réservoirs**
en béton armé

CLOTURES en béton armé en tout
genre
Toutes les Applications du Béton. — Piquets pour prairie

S. A. MARBRES BELGES

à BASÈCLES (Hainaut)

Tous marbres belges et étrangers

Fabrication de cheminées, capucines,
lambris, carreaux de pavement, etc., etc.

Maison spécialisée dans les
grands travaux d'art religieux.

Références : Eglise St-Martin à Ypres, N.-D. du Sacré-Cœur à Anvers, Nouvelle église de Moll, Chapelles des Frères maristes à Bonsecours, des Sœurs de la Verte-Feuille à Tournai, Couvent des R. P. Jésuites à Enghien, etc., etc.

CARRIÈRES de MARBRE & FOURS à CHAUX

“**MARCHAUX**” Société anonyme
à PÉRUWELZ (Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101 Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils
trouveront nos modèles de Cheminées de style.
Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES Iez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

Pour vos travaux
voici la firme efficiente

A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkerghem, GAND

Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

SPÉCIALITÉS

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées





UNE RAQUETTE DE
Grande race
POUR JOUEURS DE
Grand style

La raquette « DONNAY » est celle qui aide le mieux le joueur : légère, bien équilibrée, d'un maniement aisé, résistante, elle assure un jeu rapide, un tir précis. Faite d'un bois de frêne, serré et souple, élégante de forme et de présentation, elle a de la « race ». Comme le bois d'un violon crée la sonorité de l'instrument, le bois de la raquette en fait la valeur.

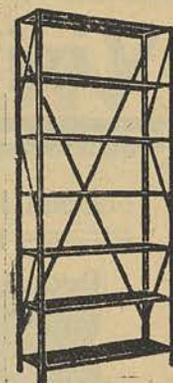


«stradivarius»
du tennis

Maison H.-E. LONGINI

22, rue d'Arenberg
BRUXELLES

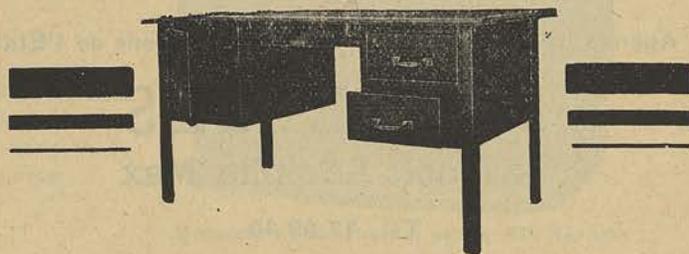
Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS



CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPOTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de 'Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffsheim. 38, Bruxelles;

Rue du Bailli, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

Visitez l'Italie

Pour les lettres de crédit et pour les chèques touristiques.

Pour les bons d'hôtel à prix fixé.

Pour les billets de chemin de fer avec réduction.

Pour tout voyage individuel et collectif.

Pour tout renseignement sur l'Italie.

Adressez-vous

à la

C. I. T.

Agence officielle des Chemins de fer italiens de l'État

BRUXELLES

42, boul. Adolphe Max

Téi. 17.99.10

N. Y. K. LINE

(Ligne postale japonaise).

sous le haut patronage du Gouvernement belge.

SERVICES BI-MENSUELS A PASSAGERS

de

LONDRES, GIBRALTAR, MARSEILLE ET NAPLES

Vers

L'ÉGYPTE, CEYLAN, STRAITS, LA CHINE ET LE JAPON
PAR PAQUEBOTS DE LUXE DE 10.000 A 12.000 TONNES

Prix de passage réduit, aller/retour
en 1^{re} classe de MARSEILLE au JAPON — £ 125.—

de

LOS ANGELES ET SAN FRANCISCO
VIA HONOLULU

vers

LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 16.500 TONNES

de

SEATTLE, VANCOUVER ET VICTORIA B. O.

vers

LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 11.500 TONNES

PASSAGES COMBINÉS DE L'EUROPE
EN CORRESPONDANCE
AVEC LES SUSDITS SERVICES TRANSPACIFIQUES

Pour tous renseignements s'adresser aux Agents généraux :

PHS. VAN OMMEREN,

COMPTOIR MARITIME ANVERSOIS, S. A.

A ANVERS

Plaine Falcon, 18

ou à la

NIPPON YUSEN KAISHA

A GAND

40, rue Fiévé.

88, LEADENHALL STREET, LONDON, E. O. S.

Société Anonyme

USINES FRIGORIFIQUES DE BECK

Bureaux : 43, qual de Marlemont, à BRUXELLES

Téléphones : 21.48.27 — 21.37.31

ENTREPOSAGES FRIGORIFIQUES

24.000 m³ réfrigération, température de 0 à +2°

20.000 m³ congélation, température de 0 à -10°

GLACE ARTIFICIELLE

Production journalière : 100 tonnes.

INSTALLATIONS FRIGORIFIQUES

DKW

Ateliers Raymond STRICKAERT

1-3, rue de l'Acétylène, BRUXELLES

Téléphone 21.04.48

Chèques postaux 1274.27

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des RÉGIONS TOURISTIQUES du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleul.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chasse de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux. — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de THUIN et de LOBBES. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

Une réalisation merveilleuse des **FONDERIES DU LION**

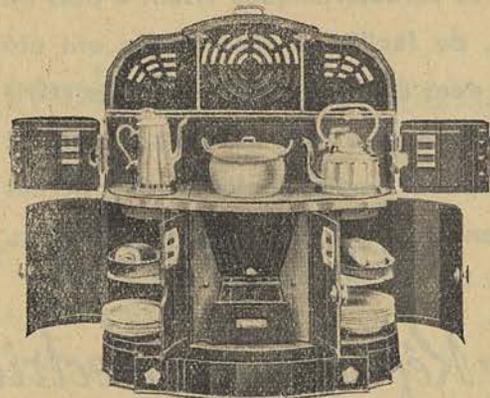
FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

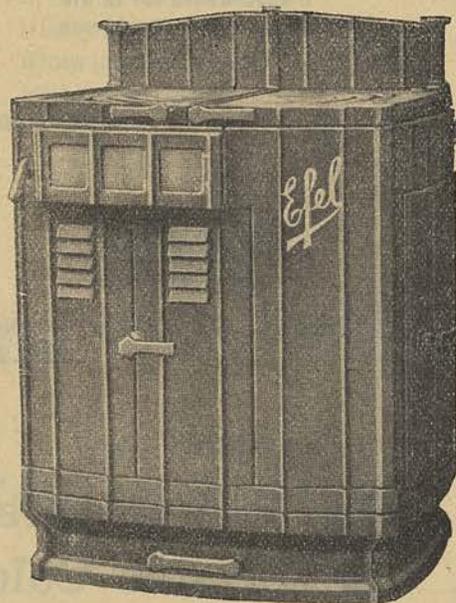
Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu

Poêles Parisiens — Poêles Flamands
Poêles Crapauds — Poêles Triangulaires
Cuisinières — Poêles Buffet

Foyers — Dressoirs



Tous ces poêles ont le pot brûleur des gaz breveté EFEL donnant tous les avantages détenus par un couvercle économique sans aucun de ses inconvénients.



Dressoir au charbon et gaz N° 275 (fermé)

Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

Cuisinières

de la plus petite de ménage à l'installation la plus importante.

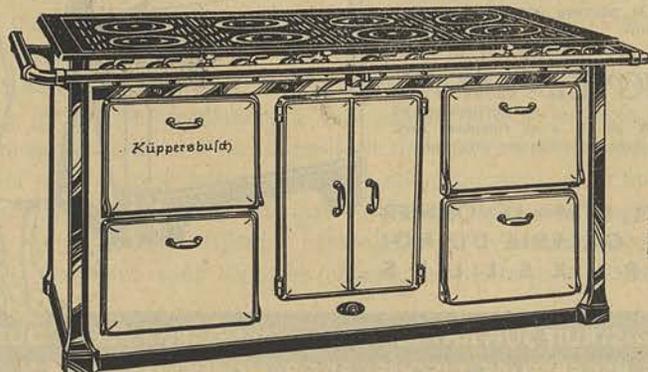
Pour PENSIONNATS, INSTITUTS, COUVENTS, ÉCOLES MÉNAGÈRES, CASERNES, etc.



KUPPERSBUSCH

SALLES D'EXPOSITION :

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines **Krefft**
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15.76.91

**POÊLES
GODIN**

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES

Usine à Guise (AISNE) FRANCE

MAGASIN D'ÉCHANTILLON A AMSTERDAM, 20 22, AMSTEL

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
— Fondée en 1868 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie

Accidents

Vol

Adresse télégraphique
Royabelass

Téléphones 1
12.30.30 (8 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale
et 68, rue des Colonies
BRUXELLES

Vendredi 28 mai

tirage de la

5^e TRANCHE 1937

Plan A — (billet orange)
de la

Loterie Coloniale

5.980 lots de 1.000 frs à 100.000 frs
dont 250 de 10.000 francs
10 lots de 100.000 francs

Un gros lot de Un million

Un super gros lot de
DEUX MILLIONS ET DEMI

Il accomplit sa tâche
“sans un murmure”

Vous choisirez un Réfrigérateur électrique
« H. M. V. » aux lignes ultra-modernes, en
raison de ses avantages extraordinaires.
Toutes les caractéristiques visant à plus de
confort, de facilité et d'économie ont été
réunies dans cette nouvelle série. Les réfri-
gérateurs « H. M. V. » ne gênent aucunement
les réceptions radiophoniques. Ils opèrent
aussi bien en courant alternatif qu'en continu.

Voyez le Réfrigérateur électrique
“H.M.V.”

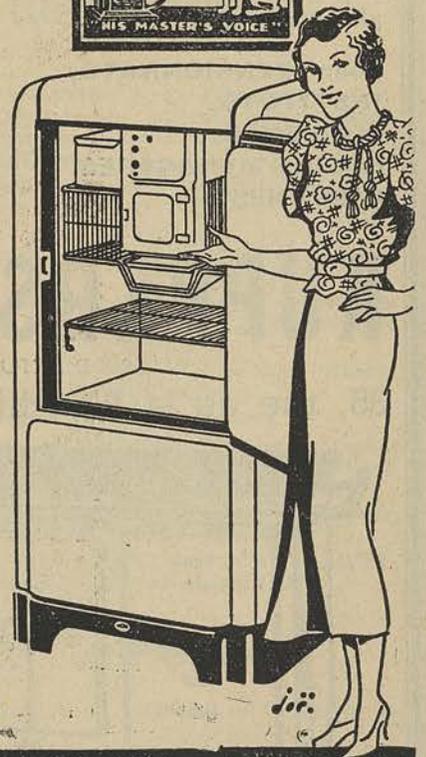
VOYEZ le circulateur
silencieux au
mécanisme
simple, puissant et exempt de vi-
brations (seulement trois parties
mobiles) qui tourne lentement
pour créer le froid rapidement et
à moins de frais.

VOYEZ le congélateur
étanche qui
fournit très ra-
pidement de la glace de même
que de la crème ou des boissons
glacées et autres friandises. Cette
caractéristique exclusive est indis-
pensable à l'obtention d'une con-
gélation ultra-rapide.

VOYEZ le revêtement
intégral en
porcelaine,
facilitant l'entretien. Voyez l'in-
térieur baigné de lumière, la
poignée facilement actionnée, les
étagères ajustables à votre gré
et le nouveau compartiment bas-
culant.

VOYEZ la plus grande
capacité des
Réfrigérateurs
« H. M. V. » et comparez avec
d'autres appareils de prix égal.

171, Bd M^{me} LEMONNIER
14, GALERIE DU ROI
BRUXELLES



**CONSTRUIT SUIVANT LE MEME « STANDARD » ELEVE QUE
LES RECEPTEURS, DISQUES ET GRAMOPHONES « H. M. V. »**

La revue catholique des idées et des faits

Le troisième Centenaire du « Discours de la méthode » :

Descartes et le Cartésianisme

Descartes est-il « français » ?

L'Amnistie

Eugène Fromentin

En quelques lignes...

Nos Trésors d'Art : Saint-Nicolas et Saint-Bavon à Gand

Louis XV^{bis}

Lettres d'Amérique

Lectures.

Marcel DE CORTE

Fernand DESONAY

TESTIS

Maxime REVON

* * *

Vicomte Ch. TERLINDEN

Maurice GARÇON

Hilaire BELLOC

Le troisième Centenaire du « Discours de la Méthode »

Descartes et le Cartésianisme

Voici trois siècles que, sur les instances de ses amis et après mille tergiversations, Descartes se décidait à lever le masque. Ce n'est plus voilé qu'il s'avance désormais sur la scène du monde (1) : la plus grande révolution philosophique éclate au grand jour, dont nous n'avons pas fini de compter les remous. A l'occasion du *Congrès philosophique international* qui se tiendra au mois d'août prochain, à Paris, la France se prépare à célébrer ce glorieux anniversaire : les revues philosophiques lancent des fascicules spéciaux destinés à commémorer cet événement; de nombreux ouvrages paraissent ou vont paraître; il n'est pas un pays civilisé où quelque philosophe ou savant ne se prenne à méditer une fois de plus sur la signification du cartésianisme. C'est que l'emprise de Descartes n'a pas seulement porté sur l'intelligence, elle s'est exercée dans tous les domaines de la pensée humaine, à tel point qu'il n'est pas exagéré d'attribuer aux trois siècles que le monde a vécus depuis le *Discours de la Méthode* le nom de *période de culture ou de civilisation cartésienne*.

* * *

Il n'est pas question d'entreprendre ici l'exégèse de cette culture et d'en dresser le bilan : les faits s'en chargent assez bien. Nous voudrions simplement, d'une manière synthétique, ramasser sous quelques thèmes essentiels la signification du message nouveau dont Descartes s'est fait l'auteur et le héraut, et dont l'écho ne laisse pas de retentir en nous. Les travaux historiques sur la genèse du cartésianisme sont maintenant si avancés que le philosophe trouve à sa disposition des matériaux abondants dont la mise en perspective s'effectue spontanément, sans aucun artifice. Dans la voie ouverte par Freudenthal, magnifiquement tracée par Etienne Gilson, prolongée par Gouhier, Koyré, Sirven, Garin et tant d'autres encore, le philosophe s'avance

d'un pas sûr. Nous savons maintenant que le système cartésien n'est pas le produit d'une génération spontanée ou d'une parthénogénèse métaphysique : Descartes ne s'insère pas dans l'histoire de la pensée sans attaches profondes avec le passé. La scolastique, qu'il méprise souverainement, il lui emprunte bon nombre de ses armes. Des pans entiers des vieilles doctrines médiévales, laborieusement restaurées par des générations de penseurs et droites encore malgré les outrages du temps, passeront dans l'édifice cartésien.

Mais de quelle manière? En subissant la loi de ce dur génie, conscient de sa force, et prêt à toutes les compromissions extérieures pour ne point compromettre l'inflexible rigueur de sa pensée secrète. Car il y a un secret de Descartes, jalousement gardé, amoureux contemplé, qui semble percer à chaque page de ses œuvres et qui toujours se refuse à l'analyse. C'est ce qui fait l'étrange attirance de celui que Péguy appelait : « ce cavalier français qui partit d'un si bon pas », et que Franz Hals, dans un portrait fameux, a fixé inoubliablement. Un feu mystérieux brûle dans ces phrases massives, drues, qui serpentent lourdement et qui emprisonnent à jamais, dans cette pensée compacte qui s'avance, ferme, implacable, à la conquête du monde... C'est pourquoi Descartes n'a d'ennemis qu'intimes : pour lui, comme pour Socrate, comme pour les grands inspirés (les grands *démons*, dirait un Grec), on n'a jamais fini de pénétrer jusqu'au cœur de sa pensée passionnée. Descartes n'est pas grand par le rationalisme qu'il a fondé, mais par l'extraordinaire irrationalisme qui joint, comme par une soudure invisible, « les grandes chaînes de raisons » que son esprit forge sans trêve. *X Novembris 1619, cum plenus forem Enthusiasmo et mirabilis Scientiae fundamenta reperirem* : le 10 novembre 1619, alors que j'étais possédé par un dieu, et que je découvrais les fondements d'une science admirable (1)... De cette nuit célèbre où l'Ange de l'Inspiration visita son sommeil et où la philosophie moderne,

(1) On connaît la devise de Descartes : *L'animal prodeco*, Je m'avance masqué.

(1) Le mot *enthousiasme* doit être pris ici en son sens étymologique.

si férue de raison pure, fut conçue à travers un songe qu'il considéra toujours, ainsi que le rapporte son fidèle biographe Baillet, comme l'événement le plus important de toute sa vie, et à la suite duquel il promit et accomplit un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, Descartes a gardé un impérissable souvenir. Dans ses écrits les plus métaphysiques, là où il tente de nous livrer le fond de sa pensée et où il serre dans les arêtes aiguës des mots l'intuition centrale qui l'ébranle, une expression revient sans cesse comme un *leitmotiv* : il faut, au moins une fois (*semel*) dans sa vie, avoir fait l'expérience d'une vérité première : sagesse infuse que nous portons dès l'origine en nous et dont le déploiement harmonieux et méthodique constituera la sagesse parfaite et la vraie science. « Il peut paraître étonnant », nous dit un fragment des *Cogitationes Privatae* (X, 217) où Descartes nous donne l'interprétation de l'apparition d'un *Corpus Poëtarum* dans son rêve, « que les sentences que nous livrent les poètes dans leurs écrits soient plus lourdes de sens que celles des philosophes. La raison en est que les poètes écrivent sous l'impulsion de l'Enthousiasme et par la puissance de l'imagination. Il y a en nous les semences de la Science, contenues en notre esprit comme du feu dans une pierre, et que les philosophes font sortir rationnellement, tandis que les poètes, grâce à leur imagination, les font jaillir et briller avec plus de force ». Ce fragment extraordinaire, que les historiens de la philosophie, obnubilés par l'idée d'un Descartes savant, négligent volontiers par pudeur, et qui s'accorde si bien non seulement avec le contexte de ce songe bizarre, champ clos de tant de disputes, mais encore avec toutes les tendances de Descartes en sa jeunesse : son brûlant amour pour la Poésie (*non parvo Poëseos amore incendebat*) (1), son goût, si tôt déçu, pour les Lettres, l'attention qu'il porta toujours aux Arts, son désir du romanesque (ne faisait-il pas ses délices de *l'Astrée*), ses accointances avec l'Hermétisme des Rose-Croix et des Lullistes, sa passion de la recherche individuelle, de l'invention, de l'inspiration soudaine, des « clefs », — tout cela témoigne invinciblement que Descartes veut retrouver le lieu de naissance de la pensée pure, libre de tout asservissement à un objet extérieur, et de l'activité spirituelle autonome, véritablement créatrice du savoir. Ne déclare-t-il pas, *textuellement*, dans les *Olympica* où il relate son songe, que « la Poésie signifie la Philosophie et la Sagesse jointes ensemble » ?

Cette intuition obscure, fulgurante, irrationnelle pénètre tout le rationalisme cartésien et l'imbibe jusqu'à ses fibres les plus lointaines. C'est elle qui lance Descartes, pour reprendre une expression de Bacon, à la conquête de nouveaux mondes intellectuels : Descartes est bien un fils de la Renaissance. De même que le poète, le philosophe est *un inspiré*, un possédé, et pareil au poète qui fait jaillir de lui-même ce foisonnement d'images qui semble procéder de sa seule vertu créatrice, le philosophe, lui aussi, sera un *créateur*, au sens le plus authentique du mot : à l'aide d'un ensemble d'idées innées qu'il porte en sa pensée, il *construira* toute la réalité.

De ce point de vue, le système de Descartes et le cartésianisme prennent tout leur sens (2). Car enfin, réduite à son schéma classique, la doctrine de Descartes donne une impression — disons le mot — de médiocrité. Trouver un point de départ contre lequel le doute vient se briser et qui est atteint à travers le doute lui-même : je doute, je pense, je suis. *Cogito ergo sum*, voilà le type de la vérité indubitable, de « l'idée claire et distincte », rayonnant son évidence et sur laquelle toute autre vérité, toute

autre idée claire et distincte se calque. En arriver à la substance pensante, à la permanence du Moi. Puis, à partir d'une seconde idée claire et distincte, celle du Parfait, démontrer l'existence de Dieu, preuve qui servira, à son tour, grâce à la véracité divine ainsi découverte, à montrer qu'une troisième idée claire et distincte, celle de l'étendue, a un contenu objectif. Restituer de la sorte au monde extérieur une réalité dont on avait au préalable douté et en entreprendre l'exploration sous le signe de l'étendue et des modes de l'étendue : figure et mouvement, c'est-à-dire à la lumière du mécanisme intégral. Greffer sur le tout un idéal de méthode mathématique, procédant avec rigueur selon les règles d'une déduction dont tous les anneaux se tiennent. Mettre d'un côté l'âme, de l'autre Dieu, d'un troisième le corps et la matière, le tout soigneusement cloisonné, puisque la trinité des idées claires et distinctes est irréductible. Le dualisme substantiel de l'âme et du corps révèle donc à Descartes, selon l'expression d'Hamelin, que la pensée se suffit à elle-même, et c'est l'idéalisme. Dieu, comme dit Pascal, donne la chiquenaude initiale, et le monde, distinct de la pensée, évolue mécaniquement, suivant les règles d'une physique toute géométrique et avec une nécessité rigoureuse, et c'est le matérialisme. Tout cela est juste, mais il y manque le lien spirituel. Seul, ce lien peut unir en un ensemble les différents éléments de la pensée cartésienne qui, pris isolément, ne manifestent point l'originalité presque prodigieuse du cartésianisme : le *cogito* n'est pas neuf et Blanchet a pu écrire tout un ouvrage sur ses antécédents historiques ; l'ontologisme inhérent aux preuves cartésiennes de l'existence de Dieu plonge ses racines jusqu'au XII^e siècle et saint Anselme avait défendu une position analogue ; le mathématisme cartésien et le développement de la physique mathématique qu'il inaugure ont eu leurs précurseurs en Léonard de Vinci et les grands docteurs parisiens du XIV^e siècle.

La morale de Descartes ne fait que prolonger le néo-stoïcisme des penseurs de la Renaissance française. Bref, il n'est pas une partie du système où ne se discernent des influences nombreuses, effectivement subies par Descartes ou simplement filtrées et parvenues jusqu'à lui à travers l'ambiance culturelle de l'époque.

C'est ailleurs que se trouve la nouveauté du cartésianisme qui arrachait à Thomas, en 1765, dans son *Eloge académique de Descartes*, un cri d'admiration lyrique : « Du siècle d'Aristote à celui de Descartes, j'aperçois un vide de deux mille ans... Dans cet engourdissement général, il fallait un homme qui remontât l'espèce humaine, qui ajoutât de nouveaux ressorts à l'entendement, un homme qui eût assez d'audace pour renverser, assez de génie pour reconstruire, un homme qui... Cet homme devait être Descartes. » Un acte de foi dans la puissance constructive de la pensée, une assurance totale et dogmatique que l'esprit est un absolu, voilà l'idée vitale à l'entour de laquelle prolifère le cartésianisme et qui unit, dans une espèce de gnose dialectique, deux éléments en lutte perpétuelle, s'engendrant l'un l'autre et se dévorant réciproquement : *l'irrationalisme des idées innées et le rationalisme des idées claires et distinctes*. Descartes est convaincu, à la manière d'un croyant, que la pensée est grosse de tout le savoir humain et qu'elle détient, en quelques intuitions susceptibles de se dilater indéfiniment jusqu'aux confins de toute réalité, tout le mystère de l'être. Dès lors, l'acte propre du philosophe ne sera plus de partir de l'être, du réel extramental, mais d'aller vers l'être, vers le réel extramental en déployant organiquement et méthodiquement, dans la pure clarté de l'idée, le contenu inné de l'esprit. Descartes a remarqué (bien plus : il l'a vécu) que le poète tire de lui-même, de sa propre substance, cette irradiation d'images et de musique qui mime l'expérience qu'il a du réel et qui le double. Le 10 novembre 1619, le père du rationalisme, sous l'empire d'une transe que son dur vouloir

(1) Texte latin du *Discours de la Méthode*.

(2) Nous avons tenté d'établir la chose dans un article (à paraître) des *Archives de Philosophie* sur la *Dialectique poétique de Descartes*, où nous avons longuement rassemblé nos arguments et nos preuves.

s'efforce de dompter, a découvert une métaphysique qu'il devine infiniment féconde et capable de renouveler de fond en comble la physique et les sciences qui la prolongeront. Comprenant, d'une manière encore confuse, mais qui s'explicitera par la suite en se transposant, que le poète ne part pas du réel, mais s'y dirige par une sorte d'extase et de déploiement intérieur de sa pensée, il va, littéralement, opérer une transfusion de la poésie, en son système vital, dans l'acte même de la connaissance de la réalité. Connaître ne consistera plus en une intus-susception par laquelle l'esprit devient « l'autre en tant qu'autre », en tirant de l'être tous ses trésors d'intelligibilité et en les contemplant, mais en une *construction* d'un ensemble d'idées faisant face au réel. Connaître le monde sera *faire le monde*, et, en vertu du réalisme dont la pensée de Descartes est toujours lestée comme d'un contrepoids, le *conquérir*. C'est tout l'irrationalisme profond, congénital, de la poésie qui s'engouffre dans la science. Le poète n'a que faire du réel : il en tire simplement une intuition confuse, initiale, un choc expérimental qu'il enrobe ensuite de symboles tirés de sa puissance créatrice. A son tour, le physicien Descartes rompt avec l'être : il agence toute une série d'êtres de raisons mathématiques destinés à rendre compte des phénomènes observables. « Toute ma physique n'est que géométrie. » Le mysticisme irrationnel du pythagorisme renaît de ses cendres.

Mais cet irrationalisme engendre immédiatement un rationalisme d'une austérité sans limites. Descartes n'est pas seulement un poète, il est aussi un mage, un visionnaire. L'esprit a un contenu inné avec lequel il s'identifie : ces idées qu'il porte en lui, il les traverse parfaitement d'un bout à l'autre, elles lui sont perméables, il n'est pas un reste d'obscurité en elles. Il les voit, dans une lumière absolue, engendrant d'autres idées qui, à leur tour, enfantent, par voie déductive, des notions dont la combinaison fera face à l'expérience. *La raison domine l'être*, elle ne se moule pas sur les choses, mais sur elle-même. Elle est à soi-même sa propre loi. Le philosophe qui raisonne est comme un demiurge ou comme un dieu. D'où ce spiritualisme « angélique », exacerbé, de Descartes, son mépris souverain pour le sensible, son dédain pour le mystère que l'esprit rencontre dans les données de la perception. Descartes, a toujours vécu, obstinément, farouchement, dans le monde clos de la pensée, manœuvrant avec patience les pions de l'échiquier spirituel, ourdissant la toile des idées claires et distinctes qu'il jettera, pêcheur avide, sur l'univers.

Les termes antinomiques qui composent l'intuition originelle du cartésianisme se retrouveront dans son héritage, subtilement accouplés : le messianisme de la raison, la mystique de l'humain, le naturalisme anthropocentrique n'ont pas d'autre source. Mais la conséquence la plus remarquable de cette attitude est la dictature exercée par la logique, l'impérialisme assumé par l'idée. N'étant plus mesurée par l'être, la pensée asservit l'être, le plie à ses lois. L'homme qui se flattait de son autonomie radicale est bientôt pris dans le sinistre engrenage : les idées, les systèmes, les doctrines, les plans se situent au-dessus de son être dans le royaume impersonnel de la pensée logique et, descendant lentement jusqu'à lui, l'engluent dans la plus affreuse des nécessités. L'histoire du cartésianisme est celle de l'*Apprenti sorcier*. Nous en sommes au finale du *scherzo*.

* * *

Que des philosophes aussi foncièrement divers que Jacques Maritain et feu le R. P. Laberthonnière soient d'accord pour voir dans l'élan philosophique de Descartes un « rêve grandiose de s'emparer » du monde, « d'en user et d'en jouir », en reprenant, sur le plan d'un rationalisme anthropocentrique, le vieux rêve

occulte des alchimistes, est un fait symptomatique. Qu'ils affirment qu'un tel rêve conduise droit à l'asservissement de cette raison naguère triomphante, en est un autre. Mais Descartes n'en est pas le seul responsable : il faut signaler « l'épouvantable sommeil d'une scolastique qu'avaient gâtée le contentement de soi, la routine pédagogique et l'usage de l'autorité ». Quand la raison, la vraie raison, dort, les fumées de l'imagination envahissent la pensée, les songes se trament et, dans le rigide appareil des règles les plus mathématiques, s'insinue le ferment de l'anarchie intellectuelle. Si le cartésianisme, considéré en son idée séminale, n'est qu'un vaste mythe logique dont l'intelligence s'est intoxiquée jusqu'à l'ivresse pendant trois siècles, s'il a cultivé l'intellectualisme de l'imagination et le mysticisme de la raison raisonnante, c'est qu'une scolastique décadente avait désappris à la raison le mystère de l'être, le message secret que chaque chose murmure, l'universelle symphonie d'un monde où les thèmes les plus divers fusaient et se rassemblent dans l'unité d'un indicible élan. Les facultés de l'homme constituent un tout *hiérarchisé* et quand cette unité se dénoue au profit d'une intelligence qui perd le goût du concret, se complait à des abstractions que rien ne leste plus, et s'isole dans des ratiocinations sans fin, la philosophie renonce à son âme. La métaphysique ne vit que de l'intelligible, mais cet intelligible est de l'être, plus dur et plus pur que le diamant, et non pas une notion sujette à tous les découpages d'une anatomie logique, ivre de distinctions et sevrée d'unité. Distinguer *pour* unir : une scolastique défaillante ne l'a pu. Dès lors, cette unité à laquelle aspire l'intelligence philosophique s'est effectuée pour Descartes sur un autre plan : celui de l'idée et non celui du réel. Descartes, de ce point de vue, est bien l'héritier — sous bénéfice d'inventaire — de la scolastique rationaliste dont il a solidifié, sous l'égide de la puissance créatrice de l'esprit, le logicisme verrouillé.

* * *

Descartes inaugure l'âge réflexe de l'intelligence. Grâce à lui, la philosophie a connu l'angoisse métaphysique, le vertige de l'esprit pur, la transe mortelle de se trouver face à face au néant. En pénétrant de plus en plus en elle-même, la pensée a pu admirer « le visage de sa natalité » puis, par un de ces chocs en retour de l'anaphylaxie spirituelle, après l'euphorie de la découverte, elle a pu aussi saisir, avec désespoir, l'inanité de son aventure. Le temps expire pour l'homme cartésien de s'affirmer : son héritage se compose de magnifiques débris qui, dépouillés de leur fausse métaphysique, devront être réintégrés dans une synthèse vivante et cohérente. De la réflexion de soi sur soi, l'intelligence saura garder l'essentiel : une psychologie plus fine, plus déliée, plus souple; une théorie de la connaissance plus critique; un sentiment de l'insondable et du divin qui est en l'homme. Un autre fragment du cartésianisme subsiste, bloc immense, et que diverses transmutations ont purifié de la métaphysique que Descartes y avait introduite : la physique mathématique. Le mathématisme n'est plus. Il n'y a guère que M. Brunschvicg pour le défendre et pour écrire imperturbablement : « Une relation comme $x = 2$ ou $x = 3$ est entièrement simple; entièrement évidente est l'opération par laquelle je multiplie ces deux équations ramenées à leur forme canonique $x - 2 = 0$, $x - 3 = 0$, pour obtenir l'équation du second degré $x^2 - 5x + 6 = 0$, dont les racines sont 2 et 3, inscrites en quelque sorte dans la genèse de sa constitution. Voici donc que s'ouvre l'âge d'humanité où l'intelligence est définitivement rétablie dans la jouissance pleine de son droit à la vérité, fondé sur le sentiment immédiat, sur l'expérience intime de son dynamisme ». Il fallait la crise cartésienne pour que

la philosophie s'enrichisse et que la science se libère. Mais c'est à rebours du cartésianisme que ce progrès s'est effectué. Toute l'histoire de la philosophie contemporaine est celle d'un combat contre l'Ange cartésien et contre ce « Malin Génie très trompeur et très rusé » que Descartes suscitait dans ses *Méditations* (1), et dont la pensée commence lentement à exorciser le fantôme. La philosophie se déprend des délices du songe, ouvre les yeux et contemple à nouveau le multiple visage du réel.

MARCEL DE CORTE,
Professeur à l'Université de Liège.

Descartes est-il « français » ?

Le *Discours de la méthode* a trois cents ans. C'est un âge. Mil neuf cent trente-sept pourrait bien être une date. On s'est demandé ce qui avait poussé le commissariat général de l'Exposition à choisir cet an de grâce 1937. « Nous bâtissons sous le signe de Descartes », a répondu M. Labbé, qui est un petit farceur : quelque chose comme le Mark Twain des gravats et chantiers. La C. G. T. règne et terrorise, les électriciens chôment et revendiquent, M. Léon Blum prophétise et tonne, M. Albert Lebrun inaugure et pleure « sous le signe de Descartes ». Ça, du moins, c'est trouvé ! En attendant, le ministre des P. T. T., pour ne pas faire de peine à son collègue de l'Instruction publique (l'ineffable Jean Zay), édite un timbre commémoratif où l'on voit un Descartes presque souriant ouvrir sous nos yeux le *Discours de la méthode*... Ainsi, d'un bout à l'autre de l'univers, partout où la vignette portera les vœux à quatre-vingt-dix centimes, des parents et amis accourus aux rives de Seine, nul ne pourra plus ignorer que la République s'appelle aussi Béotie.

Cependant, nombre de critiques littéraires, cédant au démon de l'actualité, consacrent leur « papier » au tricentenaire. Quelques-uns, d'ailleurs, et non des moindres, répètent ingénument la sottise du timbre commémoratif. Il en va du *Discours de la méthode* comme de tant de poncifs de « l'honneste savoir » : tout le monde en parle, qui l'a lu ? Qui peut se flatter d'en avoir fait une étude simplement attentive?... Poser la question, c'est dénoncer l'ignorance des neuf-dixièmes (soyons indulgent !) de nos contemporains.

En 1637, Descartes n'est plus un apprenti. Il a fait, sous les drapeaux du stathouder Maurice de Nassau, puis du duc de Bavière, le métier des armes. Il a visité le Danemark, assisté au couronnement de Ferdinand II. Ses loisirs d'officier studieux, il a voulu les employer à des recherches sur la théorie mathématique des lunettes ; il a écrit un traité de musique. Et, dans la nuit du 10 au 11 novembre 1619, à l'âge de vingt-trois ans, comme le poète nordique faisait autour de sa méditation une atmosphère lourde et chaude, Descartes a découvert, lui semblait-il, les conditions d'une quête fructueuse de la vérité. Neuf années (1620-1629) seront encore mises à profit pour courir le monde. Le philosophe du poêle qui surchauffe tient à se débarrasser de ses derniers préjugés, sources d'erreurs, par la méthode du doute provisoire ; mais aussi, mais surtout, il veut lire dans

le grand livre du monde, persuadé qu'il est que la fréquentation des hommes fournit au sage d'innombrables occasions d'observer et de distinguer, au milieu des opinions changeantes, l'éternelle vérité.

N'allons pas nous représenter Descartes voyageur sous les traits d'un cuisinier plein d'ennui. Notre homme a des aventures. Des matelots hollandais veulent l'assassiner. A Venise, il contemple la fête colorée des épousailles du Doge avec l'Adriatique, verte fiancée. Sur les pas de Montaigne, il fait le pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette. Il dévore des romans ; il joue ; il se bat en duel. Et cette fringale de vivre aboutit à la retraite en Hollande. A la Hollande calme et grasse, Descartes demande la laborieuse liberté de l'homme d'étude.

Le *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences* est comme une préface qui doit introduire trois traités scientifiques : « Géométrie, Dioptrique, Métriques ». J'insiste tout de suite sur l'attention que prête Descartes aux sciences de la nature. Les deux dernières parties du *Discours* leur sont entièrement consacrées. La condamnation encore récente de Galilée (1633), incitait le physicien à se montrer prudent : c'est ainsi qu'il ajournera la publication d'un *Traité du monde et de la lumière*, où il admettait le mouvement de la terre. Descartes, au demeurant, n'oublie pas d'exposer sa théorie des mouvements du cœur et des artères et celles des bêtes-machine, ne serait-ce que pour asseoir les fondements mêmes d'une physique nouvelle, d'une physique qui ramène tous les phénomènes à la perpétuité de la matière et à la régularité du mouvement, sous le regard de Dieu, l'infiniment parfait. Et il suffit de lire la sixième et dernière partie du *Discours* fameux pour se rendre compte de l'importance qu'attache Descartes à l'hypothèse et à l'expérimentation.

Je me suis permis d'insister sur cet aspect « scientifique » de l'œuvre tricentenaire, parce qu'à mon sentiment, trop de gens, qui ne sont même pas des lecteurs du *Discours*, attribuent au cartésianisme une simple valeur logique, voire métaphysique, au détriment de tout ce qui pourrait concerner les sciences de la nature. Certes, il est vrai de dire que le *Je pense, donc je suis* demeure la pièce maîtresse du système. Par la méthode du doute provisoire, le philosophe est arrivé à une certitude : celle de l'existence de la pensée qui doute ; d'où, ce principe : que l'évidence des idées est la marque de la vraie certitude ; d'où la découverte, au fond de l'âme, de la perfection de Dieu, première certitude et fondement de toutes les autres. Et, de même, on ne saurait passer sous silence les quatre fameuses règles de logique que Descartes élit avec la ferme et constante résolution « de ne manquer pas une seule fois à les observer ». Mais, en dehors du métaphysicien et du logicien, il faudrait encore considérer, outre le physicien dont je parlais tout à l'heure, le moraliste. Quand Descartes, pour ne citer que cet exemple, accepte le régime politique établi, il s'évade, à coup sûr, de son poêle fumeux, de sa retraite douillette : c'est — déjà ! — le clerc qui trahit...

Tout ceci pour rappeler que le *Discours de la méthode* comporte beaucoup plus de « raisons » qu'un vain paperassier ne pense. Il serait peut-être temps, à l'occasion du tricentenaire, de renoncer à offrir, sur les tables des amateurs pressés, cette « tarte à la crème » d'un Descartes logicien, rationaliste cent pour cent.

Mais, en tout état de cause, il y a qu'il faut reviser une opinion radicalement erronée : celle qui tendrait à faire du cartésianisme le fin du fin de la pensée française. M. Maurice Wilmotte s'est demandé, un jour, si le Français avait la tête épique. Personne ne songerait à se poser la question : le Français a-t-il la tête logique ? Pourquoi ? Parce que l'opinion s'est accréditée que le rationalisme cartésien est un produit de France au même titre,

(1) Descartes introduit l'hypothèse du malin génie afin de montrer que, si le monde est peut-être une vaste fantasmagorie produite par sa puissance, l'existence indubitable de la pensée échappe à son emprise. S'il trompe ma pensée, ma pensée ne laisse pas d'exister.

dirions-nous volontiers, que les bœufs du Nivernais ou le vin d'Anjou. Erreur profonde!

Voulez-vous reprendre la littérature classique? Que présente-t-elle, je vous prie, de spécifiquement rationaliste?... Vous n'irez point alléguer Molière, Molière qui, en bon auteur comique, oppose, à chaque instant, les droits du sens pratique, voire les exigences de l'instinct, aux efforts du pédant, du médocastre, de la Précieuse, de tous ceux qui, comme l'a dit M. Ramon Fernandez, prétendent « mettre la chair sous les ordres de l'esprit. » Et vous n'invoquerez pas davantage Pascal, le Pascal des *Pensées* : celui qui a dit : « Le cœur a ses raisons... », celui dont toute la philosophie aboutit à cette impasse : « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment ». Que dire de Racine, dont les plus grandes tragédies se plaisent à humilier la raison, la sagesse et l'ordre, tandis que les Hermione, les Roxane, les Phèdre triomphent insolemment, belles et passionnées, criminelles et sans frein!... La Fontaine, cet éternel distrait La Fontaine qui manque un dîner pour mieux voir le manège de la fourmillière, allez-vous le ranger parmi les défenseurs de la *ratio*?... Corneille est héroïque, féru de romanesque et de panache. Boileau lui-même n'a rien d'un sage, on l'oublie trop souvent. Il ne reste plus grand'chose, il ne reste quasi plus personne, s'il est vrai que La Rochefoucauld, grand seigneur suprêmement dégoûté, obéit d'abord à ses ressentiments, s'il est vrai que La Bruyère n'est que faiblement teinté de cartésianisme et que le rationalisme de Bossuet est contre-balancé, chez lui, par toute sorte d'autres éléments.

Dire que Descartes a formé l'esprit français, c'est attenter à la vérité des faits qui sont infiniment plus respectables qu'une tautologie. J'écris, sans hésiter, ce mot de tautologie : il me semble, en effet, que l'erreur vient, dans la plupart des cas d'une sorte d'équation — parfaitement arbitraire — entre cartésianisme, d'un côté, et, de l'autre, clarté, ordonnance intellectuelle, goût de la symétrie, solidité systématique. M. Henri Peyre l'a montré (dans son essai *Qu'est-ce que le classicisme?*) : il s'agit là de qualités françaises, mais qui ne doivent rien au *Discours de la méthode*.

Et d'ailleurs, à supposer même que Descartes ait inventé cette logique dans le raisonnement, qui ne voit que l'heure où nous vivons marque la faillite d'une philosophie fondée sur les seuls principes du rationnel? Plus que jamais, le monde appartient à ceux-là, conducteurs de peuples ou meneurs du jeu, qui sont sensibles et qui nous rendent sensibles à l'impératif des forces invisibles des puissances du sentiment et de l'instinct. Nous avons désappris les blandices du syllogisme. Nous nous décidons beaucoup moins à la lumière de l'évidence qui résulterait d'une argumentation que sous le coup d'une émotion, d'une impulsion irraisonnée — c'est son caractère propre — de tout notre être. Nous avons besoin d'aimer, de nous enthousiasmer, de clamer notre enthousiasme, de traduire par des holocaustes notre amour-passion. Nous sommes des « pascaliens » : nous refusons un cartésianisme qui n'exercerait que notre raison raisonnante. Et si ce romantisme en effarouche quelques-uns, qu'ils se disent, ceux-là, que le romantisme eut aussi ses chercheurs de systèmes, ses « méthodistes » convaincus. En réalité, il n'y a pas d'écoles littéraires : il y a des hommes, des tempéraments. Il y a l'éternel conflit entre la jeunesse du cœur et certain esprit qui dessèche, entre la vie en marche et le morne relais, entre la politique de l'air libre et la politique du poêle. Nous refusons de nous confiner dans la chambre chaude. Nous ouvrons les fenêtres, toutes larges. C'est autant de perdu pour Descartes. Pour ce Descartes-là, du moins, qui a passé dans l'opinion.

FERNAND DESONAY.
Professeur à l'Université de Liège.

Libres propos...

L'Amnistie

— La voteriez-vous?

— Oui.

— Comment! — continua l'ami qui nous interpellait de la sorte — vous auriez voté l'amnistie, vous qui, en mars 1917, dans un numéro de la *Libre Belgique* clandestine que je viens vous remettre sous les yeux (il disait : sous le nez...), avez stigmatisé, et en quels termes!, la trahison de Borms et consorts? Ecoutez donc.

Et mon ami de déclamer ma prose avec une âpreté agressive... Diable — me disais-je — on n'y allait pas de main morte pendant la guerre. Il y avait de quoi d'ailleurs. Et le bout de papier jauni que brandissait l'ami nous rappelait soudain de bien chers souvenirs... Ah! la belle aventure!

— Alors, conclut-il, ces traîtres que vous dénonciez avec cette violence et dont vous demandiez la tête, aujourd'hui vous acceptez qu'on les amnistie? Pourquoi?

— Oui, j'approuve l'amnistie en ce mois de mai 1937. Mais comme il va être difficile, mon cher ami, de vous faire comprendre pourquoi. Songez donc! Voilà vingt ans que nous... devisons à propos de cette question flamande, et voilà vingt ans que je vous en parle à peu près en vain! Et pourtant, à nous en tenir aux simples faits, vous voudrez bien reconnaître que pas mal de mes prévisions se sont vérifiées.

Essayons quand même, sinon de vous convaincre, à tout le moins de bien poser le problème.

Que de fois ne vous ai-je pas dit et redit à quel point on s'était montré incompréhensif et maladroit, avant la guerre, dans les milieux dirigeants belges, quant au fond et surtout quant à l'avenir du mouvement flamand. Vint la guerre. Le pays entier fut magnifique! L'héroïque Belgique écrivit, des deux côtés du front, une des plus belles pages de son histoire. Ce qui ne veut évidemment pas dire qu'il n'y eut pas quelques ombres. Parmi elles, la persistance d'une incompréhension déplorable de l'idéal flamand, à l'armée comme en Belgique occupée. Parmi elles, l'activisme, cette tentative odieuse entreprise par quelques-uns en vue d'obtenir de l'ennemi, ce que l'on n'avait pas réussi à obtenir de ses propres compatriotes. Cet activisme connut le plus lamentable échec. Comme l'a très bien dit le Premier Ministre à la Chambre, l'activisme tomba avant tout sous les coups des Flamands. Il fut renié et vomit par la Flandre qu'il prétendait sauver. Il n'avait d'ailleurs à sa tête que de très pauvres sires, des illuminés, des ratés et quelques fonctionnaires. Alors que l'activisme tchécoslovaque, par exemple, avec les Masaryck et les Benès, réussit, — et il est permis de le regretter... — à démembrer l'Autriche, l'activisme flamand n'eut jamais d'écho sérieux en Flandre. En soi, il n'eut jamais d'importance. Il ne fut que ce que la force allemande, qui tenait le pays, lui permit d'être. Il fut sans influence aucune sur le cours des événements.

Novembre 1918 : la Victoire! Page splendide et glorieuse dans nos annales. Ici aussi des ombres comme toujours... Parmi elles, la grande erreur de croire que le mouvement flamand disparaîtrait dans cette apothéose. Car chez beaucoup de bons Belges, dans la classe dirigeante surtout, celle qui s'était toujours montrée la plus fermée au réveil flamand, la guerre, loin d'avoir

ouvert les yeux sur le grand problème de notre vie nationale contemporaine, n'avait, si on peut dire, qu'augmenté encore l'aveuglement. Cette fois c'en serait fini d'un flamingantisme plus ou moins germanophile, et certainement antibelge puisque l'Allemagne, qui ne voulait que nuire à la Belgique, n'avait cessé de l'encourager pendant la guerre, et de le soutenir...

Et voici le fait délicat mais indéniable : en poursuivant à très juste titre les traîtres de l'activisme, en leur infligeant des peines qu'ils n'avaient que trop méritées, et que pour notre part nous eussions voulu plus sévères encore, on ne sut pas, malheureusement, faire le départ entre leurs crimes trop certains et ce qu'il y avait de légitime et de salutaire dans une cause qu'ils avaient prétendu servir par d'inadmissibles moyens. La haine des traîtres ne fut pas exempte de sentiments antiflamands. Certaines sentences eurent comme des airs de brimades.

Ces sentiments antiflamands apparurent bien vite d'ailleurs au grand jour. Rappelez-vous comment, après la guerre, on stigmatisa à la légère de... « flaminhochisme » certaines revendications flamandes parfaitement défendables. Rappelez-vous avec quelle maladresse insigne, et avec quelle passion, on combattit Gand-flamand, « l'Université von Bissing! », au nom du patriotisme belge, à grand renfort de drapeaux belges et aux accents d'innombrables *Brabançonnes!* Ce fut vraiment de l'aberration. Et lentement des puissances de sentiment s'amassèrent en pays flamand. On y acquit l'impression que pour beaucoup de Belges, surtout « à Bruxelles » et dans les milieux dirigeants, tout ce qui était Flamand était tenu pour anti-Belge. Que l'on ne cédait aux progrès du mouvement flamand qu'à contre cœur, contraint et forcé, en se défendant pied à pied, pour éviter pire, mais en déplorant une avance flamande qui ne pouvait être qu'un recul belge.

Ici nous touchons du doigt le point névralgique de notre vie nationale actuelle et qu'il est presque impossible, je ne le sais que trop par expérience, de faire comprendre à tant de bons compatriotes. La mentalité flamande, cet ensemble d'idées mais plus encore de sentiments dont est faite en ce moment la sensibilité flamande, donne la clef du problème de l'amnistie, *tel qu'il se pose en réalité à l'esprit flamand*. J'insiste sur ces mots car ils nous placent sur le terrain de la psychologie et non pas sur celui de la logique. C'est dire que le cœur y domine de haut sur la tête et que les raisonnements apparemment les plus sages s'y heurtent à des préjugés sentimentaux et à un complexe passionnel qui faussent complètement les perspectives et font de l'amnistie une question qui n'a presque plus rien à voir avec les quelques traîtres qu'elle intéresse pourtant directement, ni avec leur trahison, ni avec le pardon de cette trahison. Car voilà bien la vérité paradoxale du problème. L'amnistie n'est pratiquement plus qu'une question de prestige flamand, d'amour-propre flamand. Elle est devenue le symbole du « droit flamand ». Même, en un certain sens, de la solidarité flamande. Récriez-vous! Dites que c'est invraisemblable et insensé. Qu'il est inadmissible que la réhabilitation de traîtres authentiques qui ont voulu tuer la Belgique soit devenue le symbole de la montée flamande, du renouveau flamand, de la flamandisation de la Flandre, etc., etc. Seulement, mon cher ami, tout ce que vous direz, et bien d'autres choses en soi rationnelles et raisonnables que vous pourriez y ajouter, tout cela est à côté de la question. A tort, me direz-vous. C'est entendu, mais le fait est là et ni vous ni moi n'y pouvons rien. Or le fait, le fait certain, c'est qu'aux yeux des partisans de l'amnistie — et l'immense majorité des masses flamandes est pour l'amnistie — celle-ci implique, *avant tout*, une question de prestige flamand, de force flamande, de droit flamand. Il est, donc souverainement maladroit d'opposer

à ces Flamands le patriotisme, la moralité publique, la dignité nationale. Dites qu'ils ont tort d'être en faveur de l'amnistie, mais ne les traitez donc pas de mauvais patriotes! Ne commettez pas une nouvelle fois l'erreur néfaste qui vous fit combattre Gand-flamand au nom de ce même patriotisme et traiter d'anti-Belges ses partisans, risquant par là de susciter des réactions lamentables. De grâce, ne compromettez plus inutilement et à tort le patrimoine commun de tous les Belges dans des discussions entre Belges!

Tenez, ce matin même deux amis et collaborateurs, qui savent le cas que je fais de leur amitié et l'estime que j'ai pour leur talent, écrivent, l'un dans un journal (*La Nation belge*) :

Le Peuple croit se tirer de cette difficulté en proclamant que le maintien de la coalition tripartite est une affaire beaucoup plus essentielle que l'éligibilité de quelques traîtres. C'est faire bon marché de la moralité politique, de l'esprit public, de la dignité nationale, à notre avis.

Pour nous, nous n'hésitons pas à dire que la façon dont notre pays, dans son ensemble, résoudra la question qui vient de lui être posée importe beaucoup plus que tous les problèmes économiques, et qu'il vaudrait mieux, au besoin, que notre pays payât d'un dommage matériel le droit de garder une bonne conscience que le contraire. Si la Belgique était gouvernée, ce qui s'appelle gouvernée, on n'y aurait pas le spectacle d'une autorité qui a des opinions fermes et des volontés arrêtées lorsqu'il s'agit d'impôts ou de droits de douane, mais qui n'a rien à faire et rien à dire lorsque c'est l'unité de la nation qui est en jeu, lorsque c'est la santé morale des citoyens qui est en péril.

et l'autre dans cette lettre qu'il m'adresse :

Les gens ont perdu la tête. Un de Bruyne (professeur de morale) trône sur l'estrade pour voir défilier les supporters du « roi couronné des Flandres ». Pouah!

Eh bien, je suis convaincu que l'un comme l'autre sont tout à fait à côté de la question. Non, l'amnistie ce n'est pas cela, mais pas du tout!

L'amnistie, c'est, en mai 1937, le symbole de la volonté flamande de voir mieux accepté et mieux reconnu, en Belgique, le renouveau flamand, la montée flamande, le droit flamand. Alors, si on est persuadé comme je le suis que la flamandisation de la Flandre renforce la Patrie; que les forces qui travaillent la Belgique sont bien plus centripètes que centrifuges; qu'il y a bien plus de choses qui rapprochent Flamands et Wallons qu'il n'y en a qui les opposent; que la vie en commun, sous une Monarchie qui a fait ses preuves — et qui est également aimée au Nord comme au Sud — des deux communautés linguistiques est de loin la meilleure solution du problème belge : alors, tout en regrettant aussi vivement qu'inutilement que l'amnistie soit devenue le symbole de tout cela, j'accepte l'amnistie. Je l'accepte parce que s'y opposer c'est nuire à l'union nationale, à la détente nationale, à l'apaisement national. Je l'accepte, parce que je regarde au delà du mot; au delà du fait immédiat, de ce pardon accordé après vingt ans à quelques traîtres sans intérêt dont la « trahison » se heurta au loyalisme flamand et qui n'eurent aucune influence sur le sort du pays. Croyez-moi, mon cher ami, la vérité est là. En soi, l'amnistie n'est plus qu'une... « foutaise » pour employer l'épithète dont M. Vandervelde vient de se servir. En faire une question patriotique, une question de moralité publique, de dignité nationale, de conscience nationale, alors qu'elle est devenue — mettons à tort — aux yeux des masses flamandes, le symbole du « droit flamand », c'est non seulement se tromper du tout au tout, c'est aussi nuire grandement à cette Patrie que l'on veut défendre et à cette union nationale que l'on croit promouvoir.



DEVROYE-FRÈRES

ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

Vous remplirez mieux votre tâche quotidienne...

si vous avez dormi sur
un matelas **SIMMONS**

Grâce à sa fabrication rationnelle résultant de 25 années d'expérience, SIMMONS vous assurera chaque nuit le repos nécessaire au travail de chaque jour.

La perfection des matelas SIMMONS, leurs qualités de confort, de durée, sont telles que chaque matelas SIMMONS est couvert d'une *garantie effective écrite*.

Toute une gamme de modèles et de prix.

Références de premier ordre: Administrations publiques et privées, Hôpitaux, Cliniques, Institutions, Pensionnats, S.N.C.F.B., etc.

Documentation gratuite sur demande à la **SIMMONS BELGÈ**,
616-618, chaussée de Louvain, Bruxelles

LES FAMEUX MATELAS

SIMMONS

Pour mieux dormir...



Un bulletin de garantie
référéncé accompagne chaque
matelas **SIMMONS**.



100.000 PRANCS EN ARGENT

1.000 PRIX pour les fines bouches

L'amateur de Superchocolat Jacques est comblé. En renvoyant, avant le 15 juin prochain, le plus possible de Bulletins du « Tournoi des 6 Meilleurs Jacques », il pourra gagner une somme rondelette (Premier prix 10.000 frs). Et ses chances augmenteront avec le nombre de ses réponses, pour lequel il n'y a pas de limite fixée.

Ajoutez donc au plaisir de savourer, voire de « découvrir », une gamme de chocolats incomparables, l'espoir de remporter un prix qui sera toujours le bienvenu...

IL EST TEMPS DE DEMANDER A VOTRE FOURNISSEUR LE RÈGLEMENT DU

TOURNOI DES 6 MEILLEURS

JACQUES

SUPERCHOCOLAT

Plus rien n'étant capable d'enlever à l'amnistie cette valeur de symbole, n'insistez pas, voyons! Passez outre. Voyez le *bien* de la grandeur flamande au sein d'une Belgique plus forte et plus unie, sans vous arrêter à l'*inconvenient* d'un symbole momentané — bien mal choisi, c'est entendu, mais qu'expliquent les circonstances, — de cette grandeur bienfaisante.

Voilà, mon cher ami, j'ai tâché d'être clair. Sans illusion, je vous assure. Bien des lecteurs n'en continueront pas moins à penser que l'amnistie, c'est la fin de tout...

TESTIS.

Eugène Fromentin⁽¹⁾

Il est assez délicat de décider lequel des deux Fromentin, le peintre ou l'écrivain, l'emporte aujourd'hui dans l'opinion. Au moment de sa mort, le peintre était de beaucoup le plus illustre : les commandes lui venaient de l'étranger, au point qu'à de certains jours il était obligé de travailler trop vite à son gré; les amateurs français réclamaient aussi ses tableaux dont les prix montaient rapidement; Edmond About écrit, en 1876, que « le public court aux Fromentin comme un enfant aux confitures; » certains de ces tableaux particulièrement recherchés étaient l'objet de surenchères, de petites batailles ainsi qu'on peut l'apprendre par cette lettre de Fromentin lui-même : « Mon tableau, *Chasse au héron*, a été acheté par Brame et Durand-Ruel à M. Marmontel 12,000 francs. Il devait appartenir, en définitive, à M. Van Praet, ministre de la maison du roi des Belges, quand il a été saisi au passage au prix de 20,000 francs, par le prince d'Aquila, frère du roi de Naples... » La *Chasse au héron* a été achetée plus tard, 46,000 francs, paraît-il, par le duc d'Aumale et elle est maintenant, comme l'on sait, au Musée du château de Chantilly. Ces prix sont certes flatteurs; il faut toutefois dire qu'ils paraissent encore assez mesquins à côté de ceux qu'atteindra un Meissonier, par exemple, qui, quelques années plus tard, vendait un de ses tableaux un million et demi, m'a-t-on dit, en argent de la fin du dernier siècle... La *Chasse au héron* ayant paru au Salon de 1865 et l'allusion au roi de Naples marquant que la lettre que nous venons de citer date d'avant l'unité italienne, cette lettre est certainement de très peu antérieure à 1870. La grande *Chasse au héron* dans le désert saharien est d'ailleurs un des plus beaux Fromentins et qui ravit pour l'harmonie de ses eaux, de son ciel admirablement vivant, de son horizon à perte de vue et limpide, pour la qualité de son enveloppe atmosphérique et la valeur de son coloris. Vers le même temps, c'est-à-dire en 1868, Fromentin montrait une nouvelle orientation de son talent et un goût nouveau pour un art plus allégorique et plus décoratif avec ses *Centaures et Centauresse* du Salon de cette année-là et que devait acheter Alexandre Dumas fils; cette nouveauté, vivement critiquée par les uns, lui attirait cependant les suffrages des jeunes ornementistes et une clientèle élargie; c'est ainsi que, quelque temps plus tard et se rappelant ces *Centaures*, la Païva, devenue comtesse Haenckel von Donnesmark, commanda à Fromentin des cartons pour la décoration de son fameux hôtel des Champs-Élysées,

(1) Le prochain volume de la belle collection « Choisir », éditée par Desclée, de Brouwer et Cie, à Paris, sera consacré à *Eugène Fromentin* et précédé d'une introduction sur sa vie et son œuvre littéraire, dont sont extraites les pages que nous publions en primeur pour nos lecteurs.

de cet hôtel où les hommes les plus célèbres des cercles les plus brillants ont fréquenté un peu à la dérochée comme en un lieu dangereux. Cela amenait l'artiste à la grande vogue.

L'écrivain jouissait d'un succès moins éclatant et, dirais-je, mieux assorti peut-être à son goût; il était extrêmement apprécié de quelques-uns fort qualifiés, mais peu nombreux — ses livres avaient eu alors deux éditions à peu près régulièrement et réparties dans un excellent cercle de fidèles, *Les Maîtres d'autrefois*, qui sont de l'année même de la mort de leur auteur, élargirent cependant l'audience et virent leur tirage croître un peu. On a récemment appelé ce livre-là « une thèse de candidat à l'Académie française »; l'Académie, en effet, marquait alors par les quatorze voix qu'elle accordait à Fromentin en un premier scrutin à l'occasion d'une unique candidature, qu'elle désirait l'accueillir un jour prochain; elle l'eût certainement fait si la mort ne s'était interposée. Fromentin s'acheminait vers la célébrité officielle qui n'eût en rien accru ou diminué sa renommée dans l'histoire de nos lettres. Ses livres n'en seraient pas moins restés à l'usage des connaisseurs, ce terme pris dans son sens favorable; quant à sa peinture, ratifiée ou non par l'Académie des Beaux-Arts, plus rebelle à Fromentin que l'Académie française, elle se trouvait, surtout par son objet, bien plus au goût public de l'époque.

A notre heure, il en va différemment : on me dit bien que les toiles de Fromentin sont encore prisées dans les ventes, mais leur réputation a certainement descendu plusieurs degrés : on les trouve un peu froides ou guindées, trop impressionnistes peut-être dans un mode savant et ensemble peu sentimentales; quant aux harmonies de la couleur, pourtant si recherchées de Fromentin, nous les aimons maintenant d'un goût différent; inférieur ou supérieur? ce n'est pas la question. Par contre, ses livres sont de mieux en mieux connus, étudiés et compris. En célébrant le centenaire de la naissance de Fromentin, puis le cinquantenaire de sa mort, notre époque songea fort peu au peintre et beaucoup à l'écrivain.

Vers 1860, pour Sainte-Beuve et pour Taine les deux talents de Fromentin étaient équivalents et il était joli de les avoir à un tel degré dans une même main. Mais, dès 1880, le critique d'art Louis Gonse, qui a voué à notre auteur un important et beau volume, fort attachant et d'une parfaite intelligence, trouvait plus d'habileté et de sécurité encore à la plume de Fromentin qu'à son pinceau. Nous en sommes là.

A tel point qu'on s'est demandé s'il s'agissait d'un peintre qui s'était divertit à la littérature, ou d'un écrivain qui s'était engagé dans la peinture comme métier de soutien. Le fait est que le goût d'écrire lui était venu avant celui de peindre. Mais peut-on compter les essais rimés ou sentimentaux d'un jeune homme sensible et rêveur pour la promesse d'une carrière d'écrivain? et il est difficile de prétendre que celui qui a écrit les *Maîtres d'autrefois* n'avait pas le goût de la peinture dans l'âme et dans le sang; au vrai, sauf pour un livre qu'il a arraché de son propre cœur, le véritable talent d'écrivain de Fromentin s'est révélé à l'occasion des démarches du peintre et nous verrons que trois de ses livres, sur quatre, tiennent de près à la vocation du peintre; nous verrons également quelle pratique d'écrivain se montre dans tous ces livres. Le miracle de Fromentin est peut-être en cette sorte d'unité parfaite de l'homme, qui était d'ailleurs si chère à son esprit, de continuité de la pensée qui lie les diverses voies où il s'est dirigé.

Faut-il dire ensuite? Fromentin eût probablement peint beaucoup moins s'il avait été riche. Eût-il alors beaucoup plus écrit? Guère sans doute. Car il n'avait nullement le goût de l'amplification et il n'était pas « gendelette » le moins du monde. Je pense que son bonheur eût été de laisser quelques livres excel-

lents — ce qu'il a fait — et quelques tableaux — pas beaucoup plus que de livres — et qu'il eût peints à ses heures et à son gré. Le reste du temps, il eût rêvé, regardé, réfléchi; il se fût promené.

S'il s'emportait quelquefois contre son métier de peintre, c'est que c'était son travail contraint; s'il semble n'avoir jamais écrit que dans une sorte de fièvre heureuse, c'est que c'était son travail libre.

Il faut voir Fromentin comme il est : un peintre de profession, un très bon peintre qui a été simultanément un écrivain excellent, souvent admirable. Il avait les deux talents dans son fond, et si l'on distingue de l'inégalité et des doublures dans l'œuvre peinte, si un choix très libre éclate dans l'œuvre écrite, c'est que les deux talents ont été exercés dans des conditions différentes matériellement.

Toute sa vie, Fromentin avait été naturellement préoccupé par la tentation d'écrire sur son art de peintre. Cependant il y avait en lui des dispositions qui l'empêchèrent longtemps de suivre son projet. Fromentin avait certes des principes d'esthétique que l'on a pu même nommer des partis pris; au fond, il nourrissait une doctrine, mais il était fort mal à l'aise dans l'abstraction; c'est-à-dire qu'il avait constamment besoin d'exemples concrets pour exprimer et appuyer des idées générales. Il n'avait pas les qualités du théoricien ou du philosophe qui est capable de dissertar sans toucher des objets. Avec le *Programme de critique*, il a tenté une fois de demeurer dans les généralités de l'art et il n'a ébauché qu'un médiocre essai, il a été obligé de se rabattre sur les conditions matérielles de l'art, et les notes qu'il avait prises pour la suite de ce travail témoignent que, voulant sortir de cette ornière, il s'appêta vite à passer à l'examen concret de peintres et d'œuvres déterminés.

Fort bien, direz-vous; il n'avait alors qu'à suivre la voie normale de la critique qui est en effet de tirer les leçons d'exemples particuliers et variés. — Nous avons dit que Fromentin avait effectivement écrit la chronique d'un Salon, d'ailleurs sans enthousiasme; mais il s'en tint à cette unique fois; c'est qu'il n'eût jamais consenti à parler contre son sentiment franc et qu'en même temps il répugnait à sa délicatesse de se voir peut-être obligée de ne pas louer toujours ses contemporains; il distinguait pour cela de grands obstacles à la critique d'art.

Parfait, direz-vous encore; il restait donc à Fromentin de parler des artistes passés. — Il y a songé plusieurs fois; mais vous savez qu'il était un velléitaire de qui les projets littéraires furent bien plus nombreux que les réalisations. Et puis justement Fromentin a laissé un livre de cet ordre, les admirables *Maîtres d'autrefois* dont le sous-titre : *Belgique-Hollande* atteste qu'ils n'étaient dans la pensée de l'auteur que le début d'une série. Malheureusement c'est la mort qui dispose du destin de nos ambitions.

Fromentin est impardonnable de n'avoir pas pris le temps d'un ouvrage sur l'école française; mais peut-être est-ce la brusque arrivée de la guerre de 1870 qui coupa court à la préparation de l'école italienne.

Pourquoi l'écrivain s'est-il d'abord attaqué aux écoles flamande et hollandaise? Pour peu que l'on ait le goût de bavarder, on pourrait chercher des raisons circonstanciées et séculières qui, au bout du compte, ne signifieraient rien. L'actualité en 1875 des Pays-Bas dans la peinture, Fromentin l'a indiquée en quelques passages de son livre à l'intention de ceux qu'arrêtent les allusions d'un texte, et c'est assez peu de chose.

Nous n'avons qu'une raison à retenir : l'attrait marqué pour les écoles des Flandres et de Hollande et dont nous avons entendu Louis Gonse nous attester qu'il était fort ancien chez Fromentin.

Celui-ci nomme, incidemment, Karel et Berghem dans un long poème de 1841; il les nomme encore, et encore incidemment, dans le *Sahel* de 1859. Ces deux noms, bizarrement, lui revenaient, même hors de propos. Les environs de Médéah rappellent à son esprit les eaux-fortes de Rembrandt, et les danseuses Ouled-Nayl de Boghari l'amènent à la *Ronde de nuit*, qu'il ne connaît d'ailleurs pas encore d'original.

Curieuse rencontre que les brûlures de l'Afrique s'assortissent pour lui aux peintres de la lumière du Nord et que ceux-ci animent de tant d'enthousiasme cet orientaliste!

Quoi qu'il en soit, Fromentin est déjà fort connaisseur en peinture flamande et hollandaise quand il prend le parti d'aller « voir Rubens et Rembrandt chez eux ».

Ce n'était pas assez de ce que pouvait offrir le Louvre et qui suffisait seulement à l'intention d'une « promenade artistique » autour de ses galeries dont Fromentin entretenait pendant plusieurs années le projet jamais réalisé; il fallait voir chacun sous son climat, là où il règne sur son petit territoire, Rubens à Anvers, Franz Hals à Harlem, Rembrandt à Amsterdam et à La Haye, Van Eyck à Gand et à Bruges.

Toujours hésitant, Fromentin ne se décida à partir que poussé par Armand du Mesnil. Il partit en jeune homme, et toute l'affaire fut conduite tambour battant. Fromentin a quitté Paris pour Bruxelles le 5 juillet 1875, et l'ouvrage pouvait commencer de paraître dans la *Revue des Deux Mondes* le 1^{re} janvier suivant.

Le voyage lui-même dura vingt-quatre jours, donnant trois jours à Bruxelles, trois heures à Malines pour y voir tout « ce qui doit être vu », quatre jours à Anvers, trois jours à La Haye dont en ce temps le visiteur apprend les trésors « sur le bout du doigt », cinq jours à Amsterdam, quelques heures à Harlem, trois jours à Gand, une journée à Bruges, enfin trois nouveaux jours à Bruxelles.

Une espèce de fièvre trépidante s'était emparée de Fromentin. Il passe des heures dans les musées, dans les galeries, dans les églises; il note, à mesure qu'il regarde, sur un carnet de poche ou, en « hiéroglyphes », sur les marges mêmes des catalogues. Tout courant dans les rues, il grave l'attitude, la démarche, les traits des Flamands et des Hollandais tels qu'il pense qu'ils se sont perpétués depuis Van Dyck, Van Ostade, Terburg ou Rembrandt; de la fenêtre du wagon qui l'emmène, il apprend le ton et l'atmosphère des paysages aux confins des deux provinces, tels qu'ils sont sûrement demeurés depuis Cuyp, Berghem, Jacques Ruysdael, ou Paul Potter; il pense aux prairies de ce dernier en croquant les caractères des vaches hollandaises; les tavernes lui donnent témoignage de la vérité fantaisiste de Jean Van Steen; à Scheveningue, dont il a fait par exprès la promenade, il s'assure que les contours, la couleur, la vie de la mer sont exactement les mêmes qu'avaient vus Adrien Van de Velde, Ruysdael, Cuyp ou Backhuysen. Vous voyez la préoccupation constante de Fromentin : les tableaux ne lui sont point assez pénétrants; il veut attraper ce qui est encore saisissable des modèles; à ce prix seulement, il pourra apprécier avec un juste sentiment la valeur des œuvres et surtout il se donnera l'idée de ce que fut l'éducation sensible des peintres, à quelle vue, dans quel milieu, sous quel ciel leur œil s'est fait ce qu'il fut. Fromentin connaît, sait d'expérience, bien plus que tout autre, vous le savez, l'importance de cette éducation de la sensibilité par l'entourage naturel.

Et les impressions de nature pendant son voyage se retrouvent pittoresques, charmantes, vives dans les longues lettres qu'il trouvait encore le temps d'écrire le soir dans ses chambres d'hôtel.

L'occupation de ces soirées solitaires, c'est encore l'étude de l'histoire des Pays-Bas dont il entend connaître le sommaire au moins et quelques traits vivants qui lui représentent l'époque au milieu de laquelle les peintres ont vécu : c'est toujours néces-

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Pédagogie St-Augustin

DIRIGÉE PAR LES

Chanoinesses Régulières de la Congrégation
de Notre-Dame de Jupille

1, rue St-Hubert - LOUVAIN

Reçoit les jeunes filles fréquentant les
cours de l'Université

Collège **SAINTE-BARBE**

Fondé en 1833

à GAND

Fondé en 1833

sous la direction de la Compagnie de Jésus.
Association sans but lucratif.

Section préparatoire, avec 4 années d'études.

**SECTION GRÉCO-LATINE PRÉPARATOIRE
AUX GRADES ACADÉMIQUES**

Pensionnat — Demi-pensionnat — Quart-pensionnat —
— Externat —

CUISINE SOIGNÉE

DOUCHES — CAMPAGNE —

RÉDUCTION AUX FAMILLES NOMBREUSES

Institut Dames de Saint-Nicolas

COURTRAI — RUE DITE « VOORTSTRAAT », 47

PENSIONNAT — DEMI-PENSIONNAT
EXTERNAT

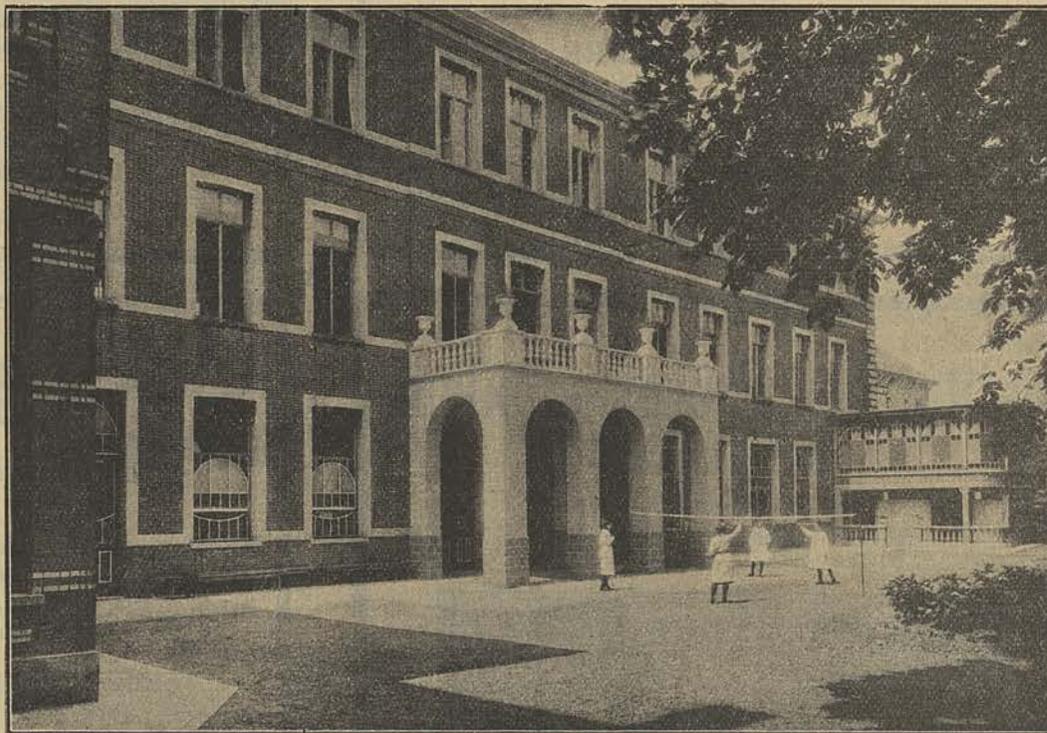
Cours primaires, moyens, supé-
rieurs - Etudes commerciales -
Langues étrangères - Coupe,
lingerie, confection, dessin, mé-
nage, piano, peinture - Arts
appliqués, callisthénie

Rue Henri Nolf - Externat

DIXMUDE:

PENSIONNAT — DEMI-PENSIONNAT

Cours primaires, moyens - Coupe,
lingerie, confection, dessin, mé-
nage, piano, peinture - Arts
appliqués.



DAMES BÉNÉDICTINES

DE L'ABBAYE DE LA

PAIX NOTRE-DAME

Boulevard d'Avroy, 54, LIÈGE

INTERNAT — EXTERNAT — DEMI-PENSION
HUMANITÉS ANCIENNES

COURS PRIMAIRES, MOYENS, SUPÉRIEURS



Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Institut de la Sainte-Famille

Helmet — Bruxelles 3

Trams 93-94-56

INTERNAT — EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes. — Ménage Sainte-Marthe.

THIELT (Flandre Occidentale)

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes. — Ecole normale primaire. — Ecole normale moyenne.

BRUXELLES

5, rue Guimard, Quartier-Léopold

DEMI-PENSION

EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Section spéciale pour petits garçons de six à huit ans. — Jardin d'enfants.

BERCHEM-ANVERS

95, rue Jan Moorkens

(Trams 7 ou 5)

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur. Humanités anciennes. — Internat. — Demi-pension. — Externat.

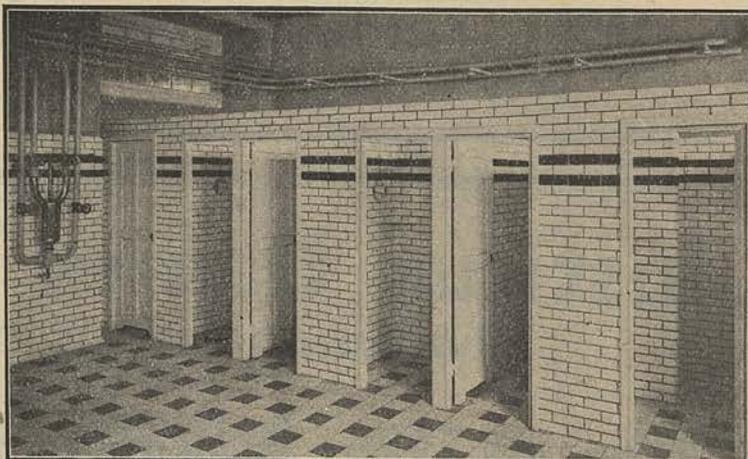
Institut "l'Immaculée",

Dirigé par les Sœurs de Marie

Avenue Bailly, BRAINE-L'ALLEUD

Section primaire. — Section moyenne professionnelle. — Section normale professionnelle. — Section ménagère. — Section commerciale. — Cours spéciaux d'art et de peinture, de diction et de musique, de modes

L'Institut reçoit des élèves int. et ext. — Prix modérés
Réductions pour enfants d'invalides et de familles nombreuses



Salle de douches

Situation idéale au grand air. — Confort et installations modernes —
Éducation physique soignée

A L'HERMITE, sous Braine-l'Alleud

Pensionnat

Séjour de vacances

Demandez prospectus et conditions

Institut des Frères Alexiens

GRIMBERGEN

lez-BRUXELLES

(A deux kilomètres de l'Exposition)



Traitement d'hommes atteints de maladies nerveuses ou mentales (neurasthénie, surmenage, phobie) et pouvant eux-mêmes supporter les frais de pension.

SECTION FERMÉE et SECTION OUVERTE

Renseignements donnés à l'Institut, tous les jours, de 9 à 11 et de 2 à 5 heures.

Téléphone : Bruxelles 26.39.53

Collège de Melle

LEZ-GAND

SOUS LA DIRECTION DES PP. JOSÉPHITES
1837-1937

Section préparatoire Humanités anciennes
SECTIONS FRANÇAISE ET FLAMANDE
ÉCOLE SPÉCIALE de COMMERCE et d'INDUSTRIE
SECTION SCIENTIFIQUE



Installations modernes de premier ordre : 350 chambres avec eau courante, électricité, chauffage central. Chambres communes pour frères. Soins matériels et sanitaires confiés aux religieuses. Les élèves, admis dès l'âge de 8 ans, sont groupés en trois collèges distincts et indépendants. — Vie au grand air. — Terrains de jeux et de sports. Bassin de natation. Conditions hygiéniques excellentes.
Demandez prospectus et conditions.

ON N'ADMET QUE DES INTERNES

saire afin de se figurer leur vie, leurs préoccupations, la forme de leurs pensées et de leurs sentiments.

Le voyageur s'imagine aussi de lire quelque ouvrage, un peu pris au hasard, sur l'histoire de l'art en Flandre et en Hollande. Enfin, il rédige plus amplement les notes récoltées pendant la journée; plusieurs passages d'un futur livre sont ainsi presque prêts sur place.

Vous pouvez ajouter à tout ce travail, sans cesse en éveil, quelques réceptions dues à la célébrité du peintre et auxquelles il fallait bien réserver quelques heures.

L'étonnant est dans la maturité, dans l'ampleur où est cependant parvenue cette information forcément hâtive et acquise dans de telles conditions. Rien de cette hâte ne s'aperçoit dans les *Maîtres d'autrefois*, et voilà le meilleur témoignage de l'adresse de plume de l'écrivain, de son agilité de jugement et de pensée. J'admettrais fort bien celui qui tiendrait ce grand volume de critique pour le chef-d'œuvre de Fromentin. C'est en tout cas un chef-d'œuvre d'intelligence. Pour être une véritable histoire de la peinture dans les Pays-Bas, il lui manque sans doute un aménagement un peu différent et une distribution plus fortement marquée des époques de l'art. Celles-ci s'y trouvent pourtant, en plusieurs occasions, indiquées avec une sûreté singulière; l'on a eu bien raison d'admirer la pénétration et la lucidité de l'analyse qui distingue l'altération de la peinture flamande par l'influence italienne et qui projette une lumière neuve et claire sur ce problème confus de contamination. Mais l'ensemble du livre n'est pas d'un développement systématiquement historique. C'est une promenade merveilleusement intelligente, sensible et savante; c'est aussi une série de portraits.

* * *

Par les dispositions de Fromentin pendant son voyage, vous avez pu comprendre ce que sous chaque portrait l'écrivain avait l'ambition de mettre : les conditions d'époque, de milieu, de nature, de climat. Les circonstances familières de la vie de chaque peintre ne lui sont pas non plus indifférentes, ni même les traits de la physionomie; en sont témoins, dans les *Maîtres d'autrefois*, les pages sur la vie de Rembrandt, et l'excellent portrait de Van Dyck.

Ce goût du portrait mi-partie physique, mi-partie moral atteste encore l'humanisme de Fromentin et son attachement à la tradition de l'essai français qui ne va jamais sans l'étude de l'homme particulier derrière l'idée, le sentiment ou l'œuvre.

Toutefois, c'était chose assez nouvelle que d'introduire cet humanisme dans la critique et tout à fait nouvelle pour le cas de la critique d'art. Il n'échappe pas, en effet, que Sainte-Beuve avait magistralement réussi à donner la vie à la critique littéraire en glissant sous ses vues sur les œuvres, ses curiosités sur la personne des auteurs et qu'il en poussait les pointes jusqu'à ces détails vifs qui animent un caractère; il tirait ainsi la critique littéraire de la scholastique qui l'enganguait et des palabres rhétoriques. Mais je ne vois même pas que Stendhal ait eu pareille idée pour la critique d'art.

On — et cet on, c'est Flaubert — on a dénoncé dans les *Maîtres d'autrefois* l'influence maîtresse de Taine, sans doute pour les préoccupations de temps, de milieu, de races. En 1869, Taine avait publié ses leçons sur la *Philosophie de l'art dans les Pays-Bas*. Pour dire le vrai, le livre de Taine, médiocrement artiste d'ailleurs, avec toutes ses prétentions doctrinales, est peu de chose à côté de celui de Fromentin. Quoi qu'il en soit, il m'apparaîtrait volontiers que Fromentin a plutôt dégagé à son tour la critique d'art de la philosophie et de la doctrine qu'il n'a amené du renfort à Taine. Notez bien que Taine s'inquiète d'abord des

ensembles et qu'il recherche peu la hiérarchie de qualité dans les œuvres, car l'intérêt est, pour lui, dans le nombre, dans la foule, seuls capables de fournir la masse de témoignages utiles au dessin des caractères généraux.

Au rebours de lui, Fromentin connaît plus volontiers *des artistes* que l'Art; son penchant est surtout de distinguer le meilleur du bon, le bon de l'intéressant et de négliger ce qui est en dessous; l'intérêt, pour lui, est dans la valeur particulière, dans les signes singuliers de chaque artiste, même de chaque œuvre du même artiste. S'il retient la chronologie, la race, le milieu, c'est pour mieux accentuer ces signes et non pas pour construire un système.

Mon propos n'est nullement de dire que Fromentin coule directement de Sainte-Beuve, bien qu'il marquât longtemps une vive affection pour l'œuvre du critique. Nous proposons seulement que l'on mette en balance la critique d'art de Fromentin et la critique littéraire de Sainte-Beuve. Que si, sous une forme quelconque, Fromentin avait écrit sur toutes les écoles de tous les temps et de toutes les races, comme il a écrit les *Maîtres d'autrefois*, nous aurions, dans son domaine, un monument tout à fait comparable à celui des *Lundis* dans le domaine littéraire. Et de quelle utilité! puisque, avouons-le, chacun est d'une ignorance singulière en matière d'histoire de l'art, de connaissances d'art; bien davantage qu'en matière littéraire.

Les gens sont rares, presque exceptionnels, qui peuvent dire pourquoi tel tableau est bon et tel autre point.

De ce point de vue du choix des valeurs, voulez-vous savoir où trouver un critère cher à Fromentin? — C'est dans *Dominique* que vous le découvrirez : « Je me souviens qu'un jour j'essayai une épreuve convaincante. Je pris dans ma bibliothèque un certain nombre de livres tous contemporains, et procédant à peu près comme la postérité procédera certainement avant la fin du siècle, je demandai compte à chacun de ses titres à la durée, et surtout du droit qu'il avait de se dire utile. Je m'aperçus que bien peu remplissaient la première condition qui fait vivre une œuvre, bien peu étaient nécessaires... Bien peu, et j'en fus effrayé, possédaient ce rare, absolu et indubitable caractère auquel on reconnaît toute création divine et humaine, de pouvoir être imitée, mais non suppléée et de manquer aux besoins du monde, si on la suppose absente. »

Assurément, en peinture comme en toute autre chose, ce moyen d'élection apprête à une sévérité redoutable; mais on se plaît dans les *Maîtres d'autrefois* à vérifier son efficacité de jugement qui devient infaillible lorsqu'il s'agit de déterminer la perfection d'une œuvre, ou, mieux encore, le caractère unique qui la marque.

Vous avez vu que Dominique dans sa bibliothèque témoignait d'une confiance fort grande dans les décisions de la postérité. Fromentin dans les galeries de Flandre et de Hollande en nourrit-il une si grande? Il y a ensemble chez lui un curieux ambigu de confiance en les jugements de la postérité et de méfiance; il avoue l'instinct sûr qui guide inconsciemment les siècles, mais il se méfie des trop grandes réputations. Il sait surtout que ces réputations, toutes justes qu'elles sont nominale-ment, sont souvent fondées sur des motifs sans bon sens, et cela le justifie de son attitude de pleine indépendance. C'est la fissure par où passe sa critique.

Il suffit d'ouvrir les *Maîtres d'autrefois* pour s'aviser du non-conformisme des admirations de Fromentin. Il adore Rubens pour sa couleur. Bon. Mais ne l'aime-t-il pas mieux encore pour un don singulier qu'il lui trouve de savoir indiquer d'un trait désinvolte une impression parfaite, sans se donner la peine de l'achever, quelquefois même de la finir? Cette marque de grand artiste qui prend si peu de soin de souligner ses dons prodigieux,

de grand seigneur qui jette les perles sans les enchâsser, le ravit. — L'élégance, la distinction de Van Dyck le séduisent, mais il vient à douter si, après Rubens, l'œuvre de Van Dyck avait ce fameux caractère d'être indispensable. — Le célèbre *Taureau* de Paul Potter lui sert de principal exemple pour montrer les motifs absurdes de l'engouement commun à l'égard d'une œuvre importante. — La *Leçon d'anatomie* et la *Ronde de nuit*, ces deux toiles les plus illustres de Rembrandt, le choquent plus qu'elles ne retiennent son admiration. Ne dites point que Fromentin est tout paysagiste, qu'il n'entrera réellement dans l'intimité que d'un Ruysdael, d'un Cuyp ou d'un Wynants, que la peinture de genre ou de sujets apprêtés n'est point son fait, que vous le savez pour avoir lu telle page de l'*Année dans le Sahel*; je vous répondrai que certains petits tableaux de genre l'enchantent, des intérieurs de Terburg ou de Metz, des extérieurs de Wouwermans, par exemple.

A la vérité, deux choses le heurtent chez Rembrandt : d'abord des erreurs, ou des insuffisances de lumière; il lui reprocherait volontiers de ne point marquer la luminosité de la matière, se contentant des effets de l'éclairage venu de l'extérieur; en second lieu, Fromentin veut toujours comprendre et il trouve la *Ronde de nuit* mal expliquée, la peinture par elle-même ne donnant que des indications contradictoires sur l'intention de l'artiste, sur les circonstances du sujet. Pour la *Leçon d'anatomie*, ajoutez que Fromentin estime que chaque personnage ne donne pas à lui seul un portrait fort caractérisé. Je dois souligner cela, car Fromentin tenait par-dessus tout au caractère de chaque figure dans un groupe comme si elle était un portrait de cadre. Voyez, pour cela, le cas qu'il fait du Rembrandt des *Syndics* et de la *Famille du menuisier*.

* * *

On imagine que ces opinions de Fromentin ont été âprement discutées; elles lui ont fait des ennemis, et le vulgarisateur d'art Charles Blanc invectiva d'autant plus rageusement contre elles qu'il n'avait point vu que les *Maîtres d'autrefois* mentionnassent ses deux livres de 1861 et 1864 sur l'*Ecole flamande* et sur l'*Ecole hollandaise*, alors qu'ils citent Taine et même Alfred Michiels : cela ne se pardonne pas. On critique surtout les pages sur le *Taureau* de Potter et celles sur Rembrandt. Ne pensons point que ces critiques fâchèrent Fromentin; peut-être songeait-il à Charles Blanc en personne et entre autres, lorsqu'il écrivait dans une lettre particulière au sujet de son livre : « Je crois qu'il y aura des gens ennuyés, et c'est ma seule ambition. Je ne suis ni rancunier, ni méchant, mais si je pouvais inspirer à quelques-uns des doutes sur eux-mêmes, convaincre d'autres qu'ils sont des imbéciles, et enfin faire entrevoir qu'un homme du métier n'est pas de trop pour parler de certaines choses, je serais payé de ma peine. »

Ce qui n'est pas à dire que Fromentin s'est amusé aux opinions contraires à celles ordinairement reçues. Mais l'on distingue bien, en effet, que ses critiques sont des critiques d'homme de métier.

S'il prend ses positions, c'est qu'il analyse la manière, la pratique, la main de chaque peintre sans se préoccuper de ces dissertations académiques, qui sont le fond commun et désespérant de l'ordinaire critique d'art. C'est assurément cette analyse si pénétrante des procédés qui donne toute sa nouveauté au livre des *Maîtres d'autrefois*, c'est ce qui lui assure une si parfaite sécurité que l'on se trouve satisfait même lorsque l'on n'est pas entièrement convaincu. De ce point de vue, je pense que tout le morceau sur la *Pêche miraculeuse* de Rubens est le plus éclatant et le plus fin. A lui seul, il donne toute la mesure de l'autorité critique de tout le volume, de la sûreté du commentateur.

Les *Maîtres d'autrefois* ont donc paru en volume au mois de mai 1876. — En même temps, Fromentin décide d'être candidat à l'Académie française au fauteuil de Carné. Charles Blanc est un candidat quasi officiel. Le 8 juin, aux deux tours de scrutin, Fromentin obtient douze voix contre Blanc, qui est élu au second tour par vingt et une voix. Avoir détourné douze suffrages du triomphe escompté par Charles Blanc, c'était un nouveau crime impardonnable, et bientôt l'inélégance du nouvel académicien saura saisir l'occasion de la mort de son rival pour le bafouer publiquement. N'importe, et il faut marquer que, pour une première candidature, le nombre de voix réunies par Fromentin représentait l'assurance d'un succès seulement retardé. Il est particulier que les dispositions de l'Académie française furent à son égard beaucoup plus favorables que celles de l'Académie des Beaux-Arts. A cette dernière, Fromentin s'était présenté trois fois en 1867 et 1868 (fauteuils Ingres, Brascassat — celui de qui les tableaux qui rappelaient la laideur du *Taureau* de Potter — et Picot). La section de peinture classa Fromentin seulement à sa deuxième candidature à l'occasion de laquelle il obtint trois suffrages contre son ancien maître, Louis Cabat, qui fut élu; les deux autres fois, Fromentin n'eut aucune voix.

Il semble qu'il comprit la sympathie de l'Académie française et qu'il resta piqué des nets refus de celle des Beaux-Arts.

En juillet, Fromentin est allé faire une saison à Vichy.

Il a des projets : Armand du Mesnil lui parle de quelque ambitieuse entreprise « d'esthétique générale, de quelque analyse philosophique ou psychologique », mais il lui conseille d'abord de rédiger le *Voyage en Egypte*.

Au mois d'août, Fromentin passe quelques jours à Paris. Le 19, il est parti pour le séjour annuel à Saint-Maurice. Le 27, il y est mort d'un accident du sang.

Sa tombe est au petit cimetière de Saint-Maurice, à côté de celles des familles Fromentin et Billotte, non loin de celle de Jenny Chessé.

Si l'on compte le *Sahara* et le *Sahel* pour un seul ouvrage en deux volumes, on peut dire que Fromentin a laissé trois livres et que ces trois livres sont trois réussites obtenues du premier coup dans trois genres absolument différents.

Toutefois, l'on tient à travers les trois le fil continu de cette identité de la personne humaine qui inquiétait tant Fromentin.

Plus simplement, on appelle cette continuité apparente le tempérament personnel. En Fromentin, c'est une exquise fraîcheur de la sensibilité, une résurrection perpétuelle des impressions, une étonnante mémoire de celles-ci, plus attachée à elles peut-être qu'aux faits précis, qui demeurent le lien permanent de toute l'œuvre.

Cette œuvre cependant s'attache à trois formes de réalités, et nous avons vu comment et à chaque coup l'écrivain marquait sa soumission perpétuelle à l'objet, qu'il soit un cœur humain, un aspect de nature ou une œuvre de l'art.

A cette faveur, nous avons pu faire valoir qu'Eugène Fromentin avait restitué à la tradition classique deux genres littéraires que le romantisme avait à peu près inventés ou du moins détournés, le roman personnel et la littérature pittoresque. Fromentin dériva l'un dans le grand courant de notre littérature par la maîtrise du raisonnable, l'autre par la sincérité descriptive; pour la critique d'art, c'est encore du classicisme que de l'avoir dégagée des faux discours pour la plier avec tant de bonheur au jugement de sa propre discipline.

MAXIME REVON.

En quelques lignes...

Processions

La Fête-Dieu nous les a ramenées, avec les premières pivoinies. Depuis de longs jours, la Mère supérieure avait donné ordre de rafraîchir la soie des bannières et de chiffonner, à la classe des moins de six ans, des roses de papier. Les dames zélatrices faisaient la « tournée des reposoirs ». Car la dévotion n'exclut point les rivalités entre commères. Pour que le Bon Dieu suspende un instant sa marche triomphale devant l'autel le mieux doré, le mieux fleuri, qui ne serait disposé à faire plus de sacrifices que les épiciers du bas-de-la-place?... Il ne reste plus qu'à tendre, en travers de la rue, ces pavillons aux couleurs vives où des mots latins commentent le geste de l'Agneau pascal, l'offrande du calice.

Le matin est léger, bleu et or. Dans les maisons, les fillettes, roses de plaisir, écartent les bras pour ne pas salir la robe blanche que leur mère vient de leur passer avec des gestes tapotants. Par les rues jonchées de fleurs et de ces petits carrés de papier multicolore qui semblent échappés d'un kaléidoscope géant flotte l'odeur des bougies. Les cloches sonnent à toute volée. Les enfants de chœur, plus rouges que leur soutane louée chez les bonnes sœurs, agitent leurs sonnettes. Dieu s'avance dans l'hostie, sous le dais frangé d'or. « Hosannah! Fils de David! », chantent des voix d'hommes. Les « pâquettes » (ou premières communiantes) portent le bouquet de mai. Voici les marguilliers, en frac et cravate blanche. Les fracs ne sont plus à la mode; et la naphthaline, tenace, fait concurrence à l'encens. Monsieur le Curé s'agite beaucoup. Les manches de son surplis font penser à des ailes folles. Devant le reposoir, une grand-mère a conduit son petit-fils. « Tu jetteras les fleurs de ta corbeille », lui a-t-on dit. Mais l'enfant n'a d'yeux que pour la chape du capucin à barbe blanche qui élève l'ostensoir d'or au-dessus de la foule prosternée.

Le chef de musique foudroie du regard le piston qui vient de faire un « couac » aux dernières mesures du *Tantum ergo*. Le porte-bannière et les lanterniers se sont remis en marche. Chez la vieille baronne, Marie la cuisinière souffle déjà les bougies. Les enfants ont chaud. Le rouge d'une poignée déteint sur le gant blanc du président du Conseil de fabrique.

... Et là-bas, sur le boulevard, on entend l'orgue de Barbarie. La procession et la fête du quartier, c'est tout un. Les chevaux de bois vont tourner...

Quand on n'est plus roi..

« ... on est — enfin! — heureux », achèverait volontiers l'ex-Edouard VIII. Depuis qu'en un château de Touraine il a rejoint sa belle Wallis, celui que nous connûmes ennuyé, languissant serait le plus souriant des fiancés. Voire!

Pour avoir été prince de Galles, puis roi (non couronné) d'Angleterre et des Indes, le duc de Windsor paie très cher la rançon de la notoriété. Il voudrait, lui, oublier les journalistes : les journalistes ne l'oublient pas! Avec la même opiniâtreté qu'ils apportaient à dénombrier ses chutes de cheval, les reporters à sensations s'ingénient à deviner ce qu'apportent au château de Candé les automobiles de livraison : tant de souliers, tant de ceintures, tant de robes... La publicité s'en mêle. Quel fabricant de peignes, quel marchand de parfums ne voudraient tâter de

cette gloriole : « ... fournisseurs de celle qui faillit monter sur le premier trône du monde »?...

Les photographes ont construit des périscopes et des échelles. C'est à qui risquera de se rompre le col pour regarder derrière le haut mur. Le duc a ses détectives, ses chiens policiers. Entre ceux du dedans et ceux du dehors, comme on disait au Moyen âge, au moment d'entrer en lice, c'est une question de roublardise. Quant à la discrétion, n'en parlons plus!

Mais le duc de Windsor s'est fâché. Le syndicat des journalistes avait obtenu qu'un communiqué quotidien le mit au courant des faits, gestes et intentions du couple prisonnier : « Nous avons joué au golf... nous irons déjeuner à telle hostellerie... le petit chien blanc de Wallis a refusé de prendre sa purge... » Or les journalistes, non contents de câbler à New-York ces nouvelles sensationnelles, ont truffé le communiqué d'inventions de leur goût (de quel goût!). C'est ainsi que la presse Hearst publie à des millions d'exemplaires l'histoire d'un ex-Edouard VIII le tricoteur. Parfaitement! De ses mains qui faillirent recevoir l'onction sainte, le prisonnier amoureux de Candé tricoterait, avec de la laine « Wallis-bleu », un chandail pour sa belle!... Du coup, les susceptibilités princières se sont réveillées, le sang bleu n'a fait qu'un tour. Voilà les reporters menacés d'être privés de la pitance officielle!

Mais l'on se demande — vraiment — quelles sont les lectrices assez sottes de magazines assez indigents pour s'intéresser aux aventures matrimoniales de celui qui ne devrait plus être, parmi nous, que le roitelet de cœur oublié.

John Rockefeller est mort

C'était, nous dit-on, l'homme le plus riche du monde. Et il avait quatre-vingt-dix-sept ans.

Sur le chiffre de sa fortune, on n'est pas bien d'accord : vingt milliards, trente milliards, quarante?... Ce qui semble certain, c'est que John Rockefeller voyait, à chaque minute, s'arrondir sa pelote. L'imagination américaine lui avait bâti une légende. Mais, chose curieuse, il n'est point question, dans cette légende, du crieur de bottes ou du crieur de journaux que le futur roi du pétrole aurait été dans son enfance. La politique des trusts avait admirablement servi le magnat disparu. Son ambition était de fournir de pétrole la machine ronde tout entière. John Rockefeller savait que le besoin crée la consommation. Une de ses plus belles affaires consista à inonder la Chine de lampes à pétrole que le paysan achetait comme de la bimbelerie. Une fois le marché saturé, l'ingénieur Yankee n'eut plus qu'à expédier, de l'autre côté du Pacifique, une flottille de pétroliers. Les lampes furent pourvues. Il fallait y songer.

On murmurait bien que ce « trusting » ne s'accordait pas toujours avec les règles de l'honnêteté. Rockefeller connaissait aussi les hommes. Il usait et abusait du pot-de-vin. Un procès retentissant mit en évidence la corruption de fonctionnaires américains qui, sur la patte, avaient du pétrole, sinon de la graisse. Rockefeller comprit qu'il devait se faire pardonner ses milliards : il décida d'être philanthrope. C'est une profession qui n'est pas à la portée du premier venu. Surtout si l'on se flatte d'édifier, de toutes pièces, des universités modèles, de peupler des musées, d'installer des cliniques, de sauver Versailles ou de restaurer la cathédrale de Reims. Dans ce rôle de bienfaiteur public, John Rockefeller fit preuve d'une activité intelligente et diverse. L'on a beau jouer au sceptique : il faut avouer que la fortune d'un milliardaire est moins immorale du moment qu'elle sert à créer du mieux-être, dès lors qu'elle est consacrée à maintenir les « choses de beauté ». Il reste que l'argent, même au budget des œuvres charitables, garde toujours son odeur.

Le tragique de cette vie, c'est son dénouement même : la lutte inégale de l'homme le plus riche du monde contre la mort qui n'épargne personne. Plus criblé de rides qu'une reinette au cellier, le roi du pétrole avait résolu de prolonger jusqu'à la centième année son rêve de domination sur la fortune. De crainte de donner prise à la maladie, il vivait loin du bruit, entouré d'une garde vigilante de soixante-dix serviteurs noirs. Une chambre spécialement aménagée lui permettait de refaire, chaque jour, provision d'oxygène. Mais la Mort a fait le geste de sa faux, le même pour tous... Rockefeller est mort seul. Cela aussi a son symbolisme cruel. *Quid ad aeternitatem?*...

Le centenaire de Swinburne

Qui eût prédit, en 1866, quand parurent les *Poèmes et Ballades* de Swinburne, que ce jeune scandaleux éclipserait bientôt la gloire de Tennyson? Lequel Tennyson, guindé et officiel, s'en tenait au fade conformisme de son *Enoch Arden*.

Swinburne est, de tous les poètes anglais, celui qui se rapproche le plus de Baudelaire. Il y a bien du satanisme dans ces pièces qui chantent le los d'une Vénus particulièrement lascive, où il est question de baisers douloureux qui laissent au visage une trace rouge. Le sadisme lui-même n'est pas absent d'un poème comme « Les Noyades de Nantes ». Aussi, la réaction de l'Angleterre victorienne fut immédiate. Au nom du *cantish*, les critiques bien-pensants dénoncèrent l'« impur et féroce farfadet vomit de l'enfer ». Cependant, Swinburne recrutait ses lecteurs et ses admirateurs forcenés dans le monde de la jeunesse. On se serait cru revenu au temps où Byron conviait ses camarades d'orgie aux bacchanales de l'abbaye profanée. Des étudiants d'Oxford récitaient les strophes perverses de « Dolorès ».

Swinburne, d'ailleurs, ne fera rien pour se rapprocher de cette partie du public qui vient de l'élire. Au contraire. A partir de sa rencontre avec Mazzini exilé, c'est-à-dire au lendemain même de la publication des *Poèmes et Ballades*, le poète s'absorbe dans ses rêves solitaires de liberté : il a trouvé son Sinaï. Plus tard, la génération d'Oscar Wilde reprendra, en l'accentuant, la lutte de Swinburne contre toutes les routines, même les plus respectables. L'influence directe du poète des *Songs and Ballads* demeure assez mince. Et, d'autre part, on éprouve à le lire ce sentiment plutôt pénible d'un divorce entre la poésie et le concret, entre les vers et les choses.

Swinburne, dont on célèbre cette année le centenaire de la naissance, marque surtout une date dans l'histoire de la métrique anglaise. Nul, à part peut-être Shelley, ne fit des vers mieux que lui. C'est pourquoi il est devenu un classique. C'est pourquoi, dans les classes de littérature, on se penche sur les *Songs before Sunrise*, afin de surprendre au travail un des plus parfaits techniciens du lyrisme.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique

des idées et des faits

Nos Trésors d'Art.

Saint-Nicolas et Saint-Bavon à Gand

Sans posséder le charme de Bruges, Gand se place cependant au premier rang de nos villes d'art. Aucune de nos cités ne compte un nombre plus considérable de monuments classés et le touriste qui s'arrête sur le pont Saint-Michel se trouve au milieu d'un des plus prestigieux sites urbains qui soient au monde. Devant lui se dressent, en une gigantesque enfilade, l'imposante tour massive de Saint-Nicolas, le beffroi avec son dragon doré et ses guetteurs de pierre, le long toit aigu de la Halle-aux-Draps et le campanile majestueux de la cathédrale Saint-Bavon; à sa droite, l'église Saint-Michel, puissante et trapue, dominant l'Escaut de toute l'ampleur de son chevet rayonnant; à sa gauche le magnifique ensemble du quai aux Herbes, avec sa Maison de l'Etape, d'une sévérité toute romane, et la Maison des Bateleurs, dernière et gracieuse fleur de l'architecture civile gothique; le tout dominé par la masse formidable et lointaine du donjon de Thierry d'Alsace, émergeant des pignons de la place Sainte Pharaïlde.

La plupart de ces monuments portent encore l'empreinte de l'âpre énergie de la puissante commune « qui faisait trembler les rois »; cette énergie leur donne un caractère de grandeur émouvante, presque tragique, et fait revivre par ces témoins de pierre des pages d'histoire bien plus éloquentes et captivantes que celles que l'on trouve dans les livres.

Parmi ces monuments à classer parmi les plus beaux et les plus intéressants dont puisse s'enorgueillir notre patrimoine national figurent les deux églises Saint-Nicolas et Saint-Bavon, que l'excellente et fastueuse collection *Ars Belgica* fait présenter au public par la plume érudite du baron Verhaegen (1).

Cette présentation, faite sans sécheresse, est un modèle du genre et est conçue de façon à laisser, avant tout, parler le document iconographique. Une courte et substantielle introduction retrace en quelques pages l'histoire du monument, avec ses diverses campagnes de construction, donne une description archéologique sommaire et relègue tous les détails dans les notices explicatives imprimées sur les feuillets de garde, en face des splendides clichés qui reproduisent, dans leur ensemble et dans leurs particularités architecturales, tous les aspects extérieurs et intérieurs de ces deux intéressants monuments.

* * *

L'église Saint-Nicolas joua un rôle considérable dans la vie gantoise et est intimement mêlée à l'histoire de la cité. Le plus ancien document la concernant ne remonte cependant pas plus haut que 1321, année pour laquelle les comptes échevinaux mentionnent le paiement d'une « pension » aux « gardiens de nuit de la tour de Saint-Nicolas », chargés « de sonner les cloches du travail et du sommeil ». Cette tour servit ainsi de beffroi à la ville et même, lorsqu'en 1375 le monumental beffroi actuel eût reçu sa couverture et ses tourelles de guet, la tour de l'église

(1) *ARS BELGICA*, VII; *Les Eglises de Gand*, I, « Saint-Nicolas et la cathédrale Saint-Bavon », Bruxelles, Nouvelle Société d'Éditions, 1937, in-4° 40 pages, 72 planches, 109 figures.

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Institut Saint-Louis

38, boulevard du Jardin Botanique, BRUXELLES
(Maison de campagne à Zellick.)

Internat — Externat — Demi-pension

Section préparatoire : 38, boulevard du Jardin Botanique
et 18, rue de Verviers (ancien Institut Saint-Josse).
Les enfants sont admis dès l'âge de 6 ans.

Humanités modernes (commerciales).

Humanités anciennes.

SECTION SCIENTIFIQUE

préparatoire à l'École Militaire
et aux Écoles spéciales des Universités

Enseignement supérieur :

Institut Supérieur de Commerce reconnu par l'Etat (le
soir, de 19 à 22 heures); diplôme de candidat en sciences
commerciales (3 années d'études), licencié en sciences
commerciales et financières (2 années d'études), en sciences
commerciales et consulaires (2 années d'études).

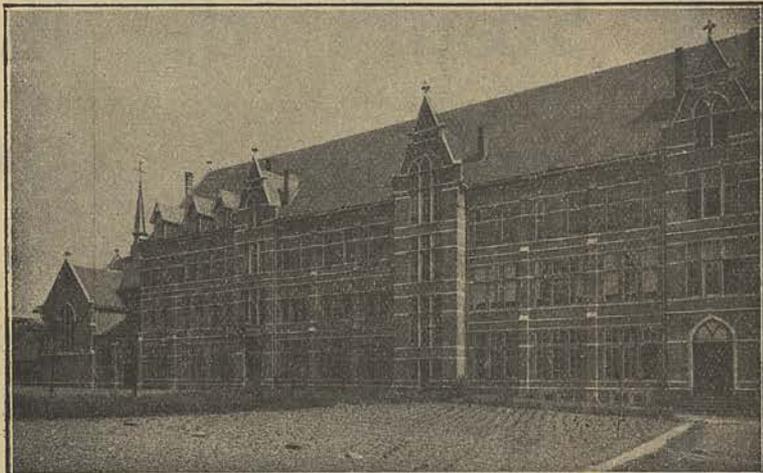
Ecole des Sciences Philosophiques et Religieuses
(quatre soirées par semaine, de la Toussaint à Pâques).

Faculté de Philosophie et Lettres préparatoire au doc-
torat en droit et à la licence en philosophie et lettres.

Collège Ste-Gertrude

Faubourg de Mons, NIVELLES

Pensionnat — Demi-Pensionnat — Externat



Humanités anciennes. — Humanités modernes.

Section scientifique. — Section préparatoire.

Ecole moyenne d'Agriculture sous le contrôle de l'Etat.

Situation magnifique. Propriété de 2 hect. 1/2

Pour renseignements demander prospectus.

INSTITUT St-Jean-Baptiste de la Salle

19, rue Moris

ST-GILLES-BRUXELLES

Internat-Externat

Classes préparatoires

HUMANITÉS MODERNES

SECTION COMMERCIALE

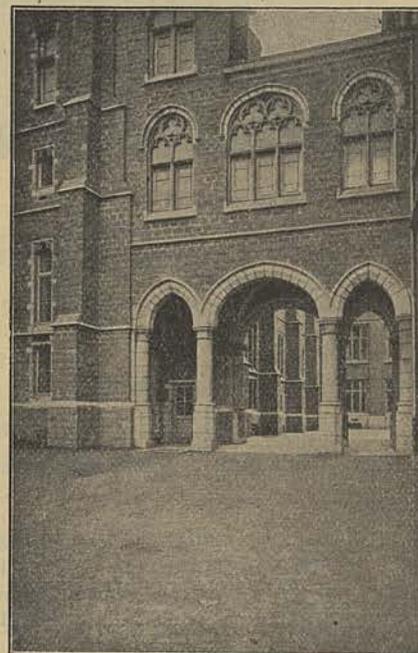
**Préparation à l'École Militaire et aux
Universités.**

Institut SAINT-BONIFACE

82, rue du Viaduc, Bruxelles

65, rue du Conseil, Bruxelles

Externat - Demi-Pensionnat - Interna



**Section
scientifique**

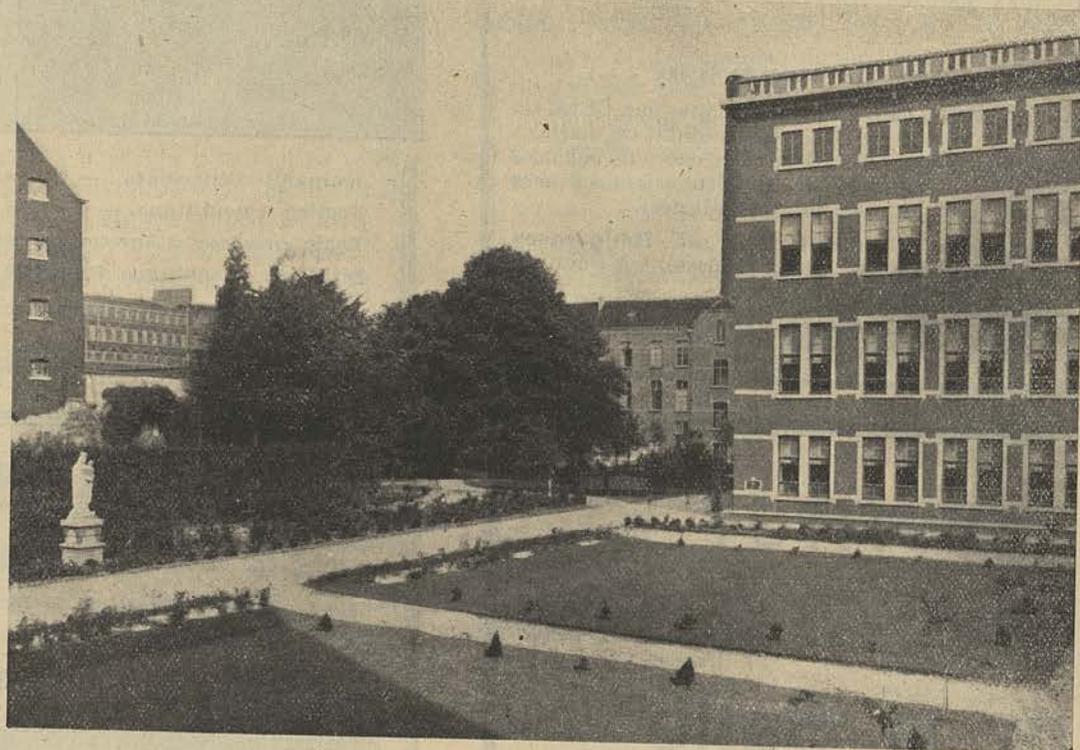
**Humanités
anciennes**

**Humanités
modernes**

**Section
préparatoire**

Maisons d'Enseignement
DES
Sœurs de la Charité de J.-M.
de Gand

(Maison-mère, rue des Meuniers, 50)



Administration Centrale. — Maison Mère.

Photo Nels.Bruxelles.

CLASSES GARDIENNES, PRIMAIRES ET MOYENNES

PENSIONNATS ET EXTERNATS :

Auderghem, avenue Eglise-Saint-Julien.
Courtrai, Institut Notre-Dame-des-Anges (Fort).
Eecloo, Notre-Dame-aux-Epines.
Dilbeek, rue Kaudenard.
Gand, St-Bavo, rue du Séminaire.
Ixelles, rue du Parnasse, 23.
Saint-Ghislain, place des Combattants.

PENSIONNATS :

Beirlegem (lez-Munckzwalm).
Bruges, rue Sainte-Claire.
Melsele (lez-Anvers).
Quatrecht (lez-Gand).
Saffelaere (lez-Gand).
Saint-Genois (par Helchin).
Velm (Limbourg).

Les cours moyens comportent un cours d'éducation familiale.

A Eecloo : Section Saint-Paul : Oxford School leaving Certificat et autres cours au choix.

EN ANGLETERRE:

Andel : Clifton Drives (Lytham St-Annes) Lancs. Pensionnaires de vacances. Séjour à la mer.
Northam : Lakenham (Devon). Pensionnaires toute l'année et Dames à la saison. Au bord de la mer.
Letchworth : St-Francis College (Garden-City près de Londres).
Hollymount : Tottington near Bury (Lancs).

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Institut Supérieur de Commerce - Anvers

Internat et Externat. Courte rue Neuve, 37

Etudes Universitaires pour jeunes filles

sans courir les dangers et les frais.

Diplômes de l'Etat

Candidat et Licencié en sciences commerciales,
consulaires, financières, maritimes

CONDITIONS D'ADMISSION

Certificat d'humanités anciennes et modernes. Les jeunes filles ayant terminé leurs études moyennes peuvent être admises en 3^e Moderne (annexée à l'Institut)

Ouvre le chemin à de magnifiques carrières!



Façade de l'Institut Supérieur de Commerce à Anvers.

ENSEIGNEMENT NORMAL

Gardien, primaire, moyen à **Eecloo**, **Notre-Dame-aux-Épines**.

Professionnel : **Institut Sainte-Claire**, rue Sècheval, **Verviers**

HUMANITÉS

Anciennes :

Eecloo, Notre-Dame-aux-Épines.

Anciennes et Modernes :

Gand, St-Bavo, rue du Séminaire.

Ixelles : Institut du Parnasse, rues du Parnasse et du Trône.

Modernes : 3^e, 2^e, 1^{re}

Anvers, Courte rue Neuve, 37.



Jardin de l'Institut du Parnasse, Ixelles.

ENSEIGNEMENT TECHNIQUE

Ecoles Professionnelles : lingerie, coupe, confection, modes, ménage, commerce.

Eecloo, Notre-Dame-aux-Épines. — **Saint-Ghislain**, place des Combattants

Quatrecht, Institut Saint-Louis. — **Verviers**, rue Sècheval.

Ecole Agricole : **Saffelaere** « Spes Nostra ».

Ecoles Infirmières : **Anvers** (rue Saint-Vincent). **Gand**. **Lovenjoul**.

Louvain (annexée à l'Université). — **Venray** (Limbourg hollandais). **Noordwijk** (Hollande).

Prospectus sur demande

INSTITUTS SPÉCIAUX pour Sourdes, Aveugles, Débiles physiques, Débiles mentales

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

TERMONDE

Institut des Sœurs de St-Vincent de Paul

PENSIONNAT POUR DEMOISELLES — ENSEIGNEMENT
PRIMAIRE, MOYEN, PROFESSIONNEL ET COMMERCIAL
— COURS MÉNAGERS — ÉCOLE NORMALE GARDIENNE
AVEC CLASSES D'APPLICATION — HUMANITÉS
MODERNES — COURS DE LANGUES VIVANTES — COURS
SPÉCIAUX D'ART APPLIQUÉ — ÉDUCATION PHYSIQUE

Installations modernes. — Terrasse. — Cours spacieuses. — Plaine
de jeux à la campagne (à 15 minutes de distance).

Section séparée pour garçonnets de 4 à 10 ans.

INSTITUT DES

SŒURS DE STE-MARIE DE NAMUR

CHATELET, rue Neuve, 26

Pensionnat - Demi-Pensionnat - Externat

Jardin d'enfants — Section primaire

Section normale et moyenne, professionnelle et ménagère,
agrée par l'État :

Cours moyens. — Cours ménagers. — Sciences commerciales. —
Langues étrangères. — Cours de lingerie — Coupe et confection. —
Dessin.

Cours spéciaux d'arts appliqués.

Examens de musique.

Institut St-Thomas d'Aquin

Rue Terre-Neuve, 198, BRUXELLES

Écoles Normales Archiépiscolales
sous la direction des Frères des Écoles Chrétiennes

Écoles Normales Primaires, Française et Flamande
Écoles Normales Moyennes, Française et Flamande

Institut Supérieur de Pédagogie

Sections Française et Flamande

Examens d'admission : 2, 3 et 4 septembre

PENSIONNAT du SACRÉ-CŒUR pour Demoiselles

Sœurs Apostolines de Saint-Joseph
rue de la Déportation (rue des Sables), 63
à WETTEREN (lez-Gand)

Situation très salubre sur les bords de l'Escaut, parc merveilleux
de 10 hectares à la disposition des élèves. — Installation et confort
modernes. — Education soignée. — Enseignement primaire —
moyen — professionnel. — Cours complet de ménage. — Section
commerciale. — Arts d'agrément. — Gymnastique suédoise et
rythmique. — Prix modérés. — Réduction accordée aux enfants
des familles nombreuses.

SANCTA MARIA

PENSIONNAT POUR JEUNES FILLES A RENAIX



Dirigé par les Sœurs de la Miséricorde

Enseignement primaire : 7 années d'étude.
— Enseignement moyen : degré inférieur :
3 années. — Degré supérieur : 2 années
(sciences ménagères, commerciales, artis-
tiques et littéraires). — Humanités an-
ciennes. — Cours complet de sciences
commerciales. — Sténo. — Dactylo. —
Anglais. — Cours de piano. — Examens.
Les 2 langues nationales sont étudiées
avec un soin spécial. — Education
soignée. — Situation pittoresque sur le
flanc d'une colline, au centre de la ville,
avec vues magnifiques sur les Ardennes
flamandes. — Equipement moderne com-
plet. — Vastes plaines de jeux et par-des-
sus tout des locaux spacieux et baignant
dans la lumière.

Pour tous renseignements, s'adresser à
la Directrice de Sancta Maria, à Renaix.

conserva jusque vers 1443 sa destination de beffroi de la cité.

L'importance de cette église dans la vie urbaine s'explique par le fait qu'elle était située en plein centre de l'agglomération marchande, devenue ville, formée, aux bords de l'Escaut et de la Lys, dans l'espace triangulaire compris entre les deux grandes abbayes de Saint-Pierre et de Saint-Bavon et le bourg comtal, qui a conservé jusqu'à nos jours le nom de Vieux-Bourg, au pied du Château des Comtes. Saint Nicolas, avant de devenir le patron des enfants sages, fut celui des marchands, et il est curieux de constater qu'à Bruxelles son sanctuaire s'éleva, dans les mêmes conditions que celui de Gand, pour le service de l'agglomération marchande à proximité du *castrum* ducal de l'île Saint-Géry.

Appliquant fort judicieusement la méthode comparative, le baron Verhaegen fait remonter au début du XIII^e siècle la première campagne de construction de l'église actuelle, qui remplaça une modeste chapelle mentionnée dès le XII^e siècle et dont il ne reste aucune trace.

Pour les personnes non initiées à l'archéologie, l'aspect intérieur de Saint-Nicolas, tel que l'a révélé le décapage entrepris peu avant la guerre, constitue une troublante énigme. On n'y voit que baies aveuglées, colonnettes et arcades noyées dans la maçonnerie, gaines de pierres entr'ouvertes et découvrant à l'intérieur les piles du transept, vestiges d'un triforium et de triplets, le tout constituant un chaos déconcertant, bien qu'extrêmement pittoresque.

Seule l'étude consciencieuse des quatre campagnes de construction permet de s'y débrouiller et l'explication devient fort simple dès que l'on constate qu'après la deuxième campagne, commencée vers 1230-1235 pour achever le transept et construire les quatre premières travées du chœur avec leurs collatéraux, on procéda, au cours de la seconde moitié du XIII^e siècle, à un remaniement général de l'édifice.

* * *

La nef, telle qu'elle se présente aujourd'hui, avec ses élégantes piles ceinturées de multiples colonnettes, ses grandes arcades élevées et sa voûte d'ogive, diffère totalement de ce qu'était la nef primitive. Des colonnes appareillées, conformes au type classique de toutes les églises scaldiennes du début du XIII^e siècle, à Gand, à Tournai, à Audenarde, etc., supportaient de grandes arcades peu élevées, au-dessus desquelles s'ouvrait un étage de tribunes occupant toute la largeur du bas-côté. Au-dessus de ces tribunes courait un élégant triforium, surmonté lui-même de triplets. Cette élévation de quatre étages supportant une couverture de bois, soit en plafond, soit en berceau, offrait d'intéressantes analogies avec la cathédrale de Tournai.

Cette nef fut complètement remaniée pendant la seconde moitié du XIII^e siècle. Toute la partie inférieure fut reprise, en sous-œuvre, par un travail audacieux qui démontre l'habileté technique des constructeurs de cette époque : les colonnes trapues furent remplacées par des piles losangées de huit mètres de haut, cantonnées de douze colonnettes engagées et supportant de grandes arcades en tiers-point; les tribunes disparurent et les bas-côtés, ainsi surélevés, furent voûtés en ogives tout comme la nef centrale.

Le transept, dont les murs occidentaux appartiennent à la première campagne de construction, fut, lui aussi, profondément remanié; même, au XVII^e siècle, on ferma par une voûte d'ogives sur consoles l'intérieur de la tour centrale. Celle-ci constitue une merveille d'architecture, avec son étage aveugle et ses deux étages ajourés, formant lanterne, comme à la cathédrale de Tournai, et s'élevant à 41^m75, sous clef. Comme le dit le

baron Verhaegen, « la vue que l'on avait, de l'intérieur de l'édifice, de cette lanterne vivement éclairée devait compléter à merveille l'aspect d'élégance et d'élancement qu'offrait le vaisseau principal avec son élévation aérienne et ses piles marquant si fortement le rythme ascensionnel ».

Le chœur montre nettement l'évolution du style et est dégagé de la tradition romane qui marquait encore si fortement la nef primitive. Le baron Verhaegen démontre par plusieurs indices concluants que, primitivement, ce chœur ne possédait que quatre travées et se terminait par un mur plein, avec une tourelle au sud, comme à Notre-Dame de Pamele, à Sainte-Walburge d'Audenarde, à Saint-Jacques de Tournai et à Saint-Martin d'Ypres. Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, le chœur fut prolongé et reçut un déambulatoire avec cinq chapelles rayonnantes. Si la plupart des fenêtres de ces chapelles n'avaient pas été aveuglées, ce déambulatoire produirait une impression extraordinaire de légèreté et de lumière, comme celle que nous donne encore la cathédrale de Tournai.

* * *

L'extérieur de Saint-Nicolas a été gravement altéré et est dans un état de conservation fort peu satisfaisant. La façade principale est restée, en dépit des remaniements, une des plus monumentales que possède la Belgique; « la pureté et la sveltesse de ses lignes, où domine le rythme vertical, lui confèrent, dit le baron Verhaegen, un caractère de perfection qui n'a pas souvent été dépassé ». Malheureusement, les façades latérales de la nef ont été gravement altérées par l'établissement au XVII^e siècle de toitures en appentis; la tour a été, à la même époque, refaite, dans sa partie supérieure, d'une façon malencontreuse, en briques coupées de lits de pierre; les fenêtres des quatre travées primitives du chœur sont cachées en grande partie par les toitures modernes des collatéraux. Les gables de la plupart des grandes fenêtres des chapelles latérales, ajoutées au chœur après 1250, sont coupés par des toitures modernes. La cinquième travée du chœur et l'abside, dernières parties de l'édifice élevées au XV^e siècle, trahissent un changement de style et un souci d'économie dans la manière de construire.

Cependant, dans l'ensemble, malgré tous les remaniements souvent malencontreux, malgré un état de conservation peu satisfaisant de certaines parties, l'église Saint-Nicolas constitue un des monuments les plus intéressants de l'architecture flamande et l'on doit espérer que la générosité des pouvoirs publics, tout comme celle de l'initiative privée, permettra, par une restauration prudente et probe, utilisant scrupuleusement toutes les données, et même, pour autant que possible, tous les matériaux fournis par le monument lui-même, de rendre à ce vénérable édifice toute sa splendeur de jadis.

* * *

La cathédrale de Saint-Bavon, beaucoup moins remaniée que l'église Saint-Nicolas, est plus facile à étudier; l'ordre chronologique de la construction est aisé à établir.

Une charte datée de 941 parle de la consécration d'une chapelle dédiée à saint Jean et donnée à l'abbaye de Saint-Pierre de Gand. Il en est également question dans un diplôme du roi Lothaire du 4 mai 954. Cette chapelle fit place, au XIII^e siècle, à une grande église dont le chœur était achevé dès 1294, car un synode y fut tenu, à cette date, par l'évêque de Tournai. Le déambulatoire et les chapelles rayonnantes furent achevés au XIV^e siècle et la consécration du chœur eut lieu en 1343.

Les travaux subirent alors une longue interruption et furent

repris du côté de l'ouest, lorsque fut posée, en 1462, la première pierre de la tour actuelle, destinée à remplacer celle qui, à l'époque de la construction du chœur, avait été élevée pour, comme à Saint-Nicolas, surmonter la croisée du transept et fut démolie après 1522. La nef qui devait rattacher la nouvelle tour au chœur fut l'œuvre de Charles-Quint, lorsque le grand empereur, pour bâtir une citadelle destinée à tenir en respect la turbulence des Gantois, eut exproprié l'antique abbaye de Saint-Bavon. Le chapitre de celle-ci fut transféré à l'église Saint-Jean, qui changea de nom à cette occasion. Les travaux furent poussés avec activité et la construction était achevée en 1559; le 29 août de cette année, Philippe II put faire célébrer à Saint-Bavon, qui venait d'être élevée à la dignité de cathédrale, les cérémonies religieuses d'un chapitre de la Toison d'Or.

* * *

La crypte est incontestablement la partie la plus intéressante de l'édifice. Avec ses colonnes monolithes de forme octogonale, dont les bases sont rattachées à un socle carré par d'élégantes griffes feuillagées et dont les chapiteaux, peu élevés, sont décorés de volutes en faible relief de facture assez grossière, la chapelle primitive, dite de Saint-Jean, offre tous les caractères d'un édifice du milieu du XII^e siècle. Le baron Verhaegen l'établit d'une façon indiscutable par la comparaison avec les renseignements fournis par les chapiteaux du transept de Tournai, achevé vers 1160, et avec les volutes de l'abbaye de Saint-Bavon, du Château des Comtes (1180) et de l'église de Lillers. Il estime également que cet édifice n'était pas une chapelle, mais bien, dès sa construction, la crypte d'une église supérieure.

Lorsqu'en 1228 on projeta d'élever le vaste chœur actuel de la cathédrale, les parties hautes de la chapelle Saint-Jean durent être démolies. Pour servir au nouvel édifice, la crypte fut considérablement agrandie et dix nouveaux massifs rectangulaires furent établis pour renforcer sa solidité. Au XIV^e siècle, un déambulatoire, sur lequel s'ouvrent cinq chapelles, fut construit autour de l'abside de cette église souterraine, qui acquit ainsi une remarquable ampleur.

* * *

La partie inférieure du chœur, élevé dans la première moitié du XIII^e siècle, au-dessus de la crypte agrandie, est construite en pierre de Tournai, dans un style sobre mais vigoureux, où les influences françaises se mêlent à la tradition du terroir. Le triforium amorce au XIII^e siècle paraît n'avoir été achevé qu'au siècle suivant, tandis que, dans les remplages des grandes fenêtres en tiers-point qui le surmontent, on retrouve le plus pur style du XIII^e siècle. Le chœur primitivement couvert de bois, probablement en berceau, ne fut vouté qu'au XVII^e siècle.

Les collatéraux du chœur et le déambulatoire, construits, eux aussi, en pierre de Tournai, appartiennent encore au XIII^e siècle, tandis que les cinq chapelles rayonnantes portent nettement la marque du XIV^e.

Bien que construite à une époque où l'esprit de la Renaissance avait déjà profondément imprégné notre art national, la nef de Saint-Bavon, en brique et pierre blanche, forme dans sa simplicité un vaisseau majestueux, d'un élancement remarquable.

Extérieurement aussi Saint-Bavon constitue un ensemble grandiose, avec son chœur extrêmement élevé, ses bas-côtés et ses chapelles rayonnantes; la dimension exagérée de celles-ci, débordant de façon anormale sur l'alignement des chapelles droites, dépare quelque peu le chevet.

Les façades de la nef et des bas-côtés, construites sous Charles-

Quint, sans atteindre l'élégance de la construction du XIII^e siècle, sont cependant d'une simplicité pleine de grandeur et forment avec le chœur et la haute tour occidentale une masse imposante, qui classe la cathédrale de Gand parmi les plus beaux édifices de notre pays.

* * *

Ce qui augmente encore l'intérêt de Saint-Bavon, c'est son mobilier tout à fait remarquable. Nous n'avons pas à rappeler ici que cette église renferme le chef-d'œuvre d'entre les chefs-d'œuvre de notre vieille école flamande : le polyptyque de l'*Agneau mystique* de Jean van Eyck, dont le baron Verhaegen reproduit l'ensemble et les principaux détails dans une série de clichés d'une admirable netteté. Il consacre également plusieurs planches au triptyque du *Crucifiement* de Juste de Gand, ce remarquable artiste que M. Jacques Lavalleye vient de mettre dans un excellent ouvrage à la place d'honneur qu'il mérite dans l'histoire de l'art. Il reproduit également le grand tableau de Rubens, *La Vocation de saint Bavon*, une des meilleures œuvres du prince des peintres de tous les pays et de toutes les époques.

Une autre série de clichés, accompagnés de commentaires sobres et précis, évoque la remarquable série d'œuvres sculptées qui, grâce surtout à la générosité de l'évêque Triest, décorent la cathédrale de Gand, à commencer par le mausolée de ce grand prélat, terminé en 1654 par Jérôme Duquesnoy, pour continuer par les autres tombes épiscopales, par les fameux chandeliers dus à l'artiste florentin Benedetto da Rovezzano (1474-1556), par les clôtures du chœur et des chapelles, pour terminer en plein XVIII^e siècle, par la chaire de vérité de Laurent Delvaux et par les grisailles de Pierre-Norbert van Reyschoot.

Le beau livre du baron Verhaegen, tout en répondant aux plus méticuleuses exigences de la science archéologique, s'adresse également, par la façon dont il est présenté, à la curiosité du grand public et constitue un précieux apport à l'édifice grandiose que la critique moderne élève à nos gloires artistiques du passé.

Vicomte Ch. TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain

Louis XV^{bis}⁽¹⁾

Dachet était libre. Jusqu'à l'âge de trente-neuf ans il avait nourri l'ambition de venir prendre à Versailles le rang dû à sa naissance. Pour y parvenir, il avait dû dissimuler, courir de périlleuses aventures. Il avait conquis son indépendance au prix de mille dangers, il lui restait maintenant à se faire reconnaître pour ce qu'il était. La besogne était peu aisée.

Le 16 février 1787, Dachet arrivait à Mariembourg. De là il gagna Mézières par Rocroi, prit la diligence et arriva à Compiègne le 22 février. Il voulait rencontrer un certain Bouchon qui demeurait là et qu'il avait connu à Namur. Hélas! Bouchon était absent. Dachet gagna Paris à pied et y arriva le 23 février :

« J'étais dans un bien triste état. J'avais un mal cuisant à la poitrine, les hanches écorchées, le fondement déchiré, les ongles des gros orteils arrachés. »

Il s'adressa à Gaspard Bouchon, orfèvre, au *Coq d'Or*, 10, rue Boucher-Saint-Honoré. C'était le frère de celui qu'il n'avait pu

(1) Voir *Revue catholique* du 14 mai.

rencontrer à Compiègne. Ce Bouchon traita avec lui et lui offrit le logement et la nourriture contre 600 livres par an à condition toutefois que Dachet travaillât avec lui. Marché conclu, le prémontré s'estimant tranquille, décida aussitôt d'écrire au prieur de Floreffe.

Le prieur, enfin averti du lieu où se trouvait son moine transfuge, écrivit au procureur général de l'Ordre des Prémontrés, M. Vigor, qui saisit M. de Crosne, lieutenant de police, d'une demande d'arrestation. Prévenu, Dachet se mit sur ses gardes et retourna à Compiègne chez le frère de son logeur, également orfèvre. Il y arriva le 23 mars.

C'est là qu'il reçut de son prieur une lettre où, pour finir en le traitant de « cerveau exalté », son supérieur disait :

« Vous ne trouverez pas qu'en commençant ici ma lettre je vous appelle mon confrère. Vous ne l'êtes plus... vous avez abjuré l'habit, la société, le genre de vie, enfin tout ce qui y a rapport... que d'énormes et fréquentes infractions vous y reconnaîtrez du vœu de chasteté, de celui de pauvreté et de celui d'obéissance... Ce n'est pas un enfant prodigue qui dit : *pater peccavi*, mais qui dit ou est prêt à dire : *da mihi portionem quae me contingit*. »

Dachet ne répondit pas. Il observa toutefois qu'on le comparait à l'enfant prodigue, qui sorti de son pays, y rentre. Il rentrait en France. N'était-ce point une manière de lui révéler son origine? Sans s'arrêter à ce détail superflu, d'autres préoccupations l'agitaient. Les temps étaient révolus. Il quitta Compiègne le 6 juillet. Arrivé le soir même à Paris, il vendit son frac pour 18 francs et le 7 il faisait son entrée à Versailles :

« Il y avait trente-cinq ans neuf mois vingt-quatre jours que j'en étais sorti. »

Il se rajeunissait mais ne pouvait faire autrement. S'il portait l'état civil d'un Dachet né le 17 janvier 1748, il était le fils aîné du grand dauphin né le 13 septembre 1751.

Son premier soin fut de rôder autour du Palais, et le 8 juillet 1787 il assista à la messe du château. Tandis qu'il se rendait à l'office, il entendit un perruquier dire à un journalier :

— Voilà le portrait de Louis XV! Considérez-le et regardez-moi ce monsieur et vous jugerez vous-même s'ils ne se ressemblent point comme deux gouttes d'eau.

Pourtant il était venu à Versailles dans le plus strict incognito. A l'auberge il avait donné le nom de Lapierre.

A la chapelle il s'aperçut qu'en le voyant sa sœur Elisabeth baissait les yeux et il remarqua qu'un Suisse sur son passage parut vouloir présenter les armes.

Ainsi poursuivant son rêve, il interprétait tous les gestes. Il passa toute la journée du 9 juillet à reconnaître les lieux et poussa jusqu'au Petit et au Grand Trianon.

Il n'était cependant pas possible de se perdre en vaines observations. Avant d'agir, Dachet estima qu'il devait avoir pris quelques dispositions et, les ressources lui manquant il chercha une occupation. Comme il avait depuis un mois vaguement appris l'orfèvrerie, il chercha chez des artisans pratiquant cet art. Il ne savait point encore faire grand chose, mais s'il était encore incapable de souder, il était susceptible de préparer les boucles. Il trouva en conséquence à s'engager chez un nommé Feuillette. Dès qu'il avait un moment de loisirs il s'échappait pour se rendre au château. Un jour qu'il était entré et gravissait bravement un escalier, il fut arrêté par deux frotteurs qui l'expulsèrent, bien qu'il affirmât qu'il se rendait chez la reine. Une autre fois, il aperçut la duchesse Marie-Thérèse-Charlotte, fille du duc de Berry son frère, née en 1778, âgée de neuf ans. « Quoique jeune encore sa taille commençait à se former. Il était aisé d'apercevoir qu'elle aurait une jolie tournure. » A la manière dont on la

promena devant lui, il comprit qu'on lui destinait cette nièce pour femme. Quelques jours après, il se trouva sur le chemin du roi Louis XVI qui ôta son chapeau au moment où il passait devant lui, signe évident qu'il consentait au mariage.

Chaque événement prenait ainsi un sens directement en rapport avec les préoccupations du malheureux illuminé qui menait, par l'imagination, une vie tourmentée et magnifique. Sans doute devait-il, dans son atelier d'orfèvre, conter à ceux qui travaillaient avec lui ses illusions et ses ambitions. Ainsi naquit chez celui qui l'employait, l'idée d'une invraisemblable mystification dont on démêle sans aucune peine, le développement à travers les écrits délirants de Dachet.

Le 11 juillet 1787, il se présenta à la boutique de Feuillette orfèvre, un individu qui se prétendit valet de chambre de la reine et qui demanda à voir Dachet. Notre héros lui ayant été désigné, il déclara qu'il était envoyé par la souveraine pour lui donner rendez-vous et indiqua pour le soir même le lieu fixé par la souveraine.

Lorsqu'il fut parti, ce fut un bel ébahissement dans l'atelier de l'artisan. Au fond, Dachet, perdu d'illusions, n'était qu'à moitié étonné. Autour de lui on simula l'enthousiasme. Chacun se déclara transporté et on insista beaucoup pour qu'il ne manque pas une si belle occasion. On lui développa qu'il ne pouvait se soustraire à l'invitation et on le décida sans peine à s'y rendre.

Le soir même, il alla, la nuit étant venue, au Petit Trianon, à la porte des vaches, et y rencontra une femme qui se prétendit la reine et qui après cinq minutes de conversation lui confirma qu'elle lui offrait en mariage M^{me} Royale, sa fille. Dachet accepta et rendez-vous fut repris pour le lendemain. La reine désirait le mieux connaître.

Dachet revint donc le lendemain et encore le surlendemain et encore les jours suivants, racontant ses malheurs et faisant l'empressé. Pourtant il lui vint un scrupule qu'il communiqua à la reine. Il craignait de la compromettre et que si l'on venait à connaître leurs rendez-vous on le prenne pour son amant.

« Heureusement, écrit-il, Louis XVI connaissait la vertu de son auguste épouse!!! »

La reine en profita pour lui dire qu'il valait mieux hâter le mariage; il considéra que l'idée était raisonnable et le mariage fut fixé.

L'union devait être faite par procuration. Le jeune épouse devait être représentée par la femme de son frère Xavier et lui-même, bien que présent, serait représenté par son frère Philippe.

« Les ministres immédiats de notre union devaient danser à deux, se donner mutuellement la main devant l'autorité légitime: c'est à cette poignée de main qu'était attachée notre union conjugale. »

Curieux mariage symbolique qui dut bien faire rire les compères et commères de Feuillette. Car en dehors d'une mystification, comment expliquer la curieuse cérémonie que rapporte le crédule Dachet?

Le 7 août, après souper, il se rendit dans une petite clairière qui lui avait été désignée dans le bois à proximité du Petit Trianon. C'était « un clos carré fait avec des madriers et des planchers ». Il y avait là une dizaine de personnes qui formaient une joyeuse compagnie et qui tous se présentaient comme les membres les plus éminents de la famille royale. On procéda à la cérémonie symbolique du mariage, puis on dansa et on chanta fort avant dans la nuit qui était belle, chaude et étoilée. On était en août. Cependant Dachet s'inquiéta de ne point voir venir la petite princesse, sa femme, et il passa de l'étonnement à la tristesse quand il apprit que ces épousailles n'avaient pas la

vertu de lui faire donner sur-le-champ celle qu'on lui destinait. On lui expliqua que sa femme n'ayant que neuf ans n'était point nubile et qu'il devait attendre. Il se consola en songeant qu'il lui fallait obéir à une prescription traditionnelle et que le dauphin, fils de Charles VII, s'était marié avec la fille du duc de Savoie qui n'avait que neuf ans et avait connu un pareil sort.

On se sépara fort avant dans la nuit. A l'exception de Datchet, chacun se retira joyeux. Datchet se trouva seul rempli, d'orgueil et d'inquiétude. Un grand scrupule l'avait en effet envahi. Le mariage exige la fidélité des deux époux, et s'il était tranquille sur celle de la princesse, il se rendait compte que la sienne courrait quelques risques s'il lui fallait attendre plusieurs années avant de consommer son union. Il chercha un moyen énergique qui l'obligerait à respecter la foi donnée et le trouva. Il fallait pour qu'il fût certain de demeurer sage qu'il fût enfermé. Il se glissa donc au Petit Trianon dans le jardin particulier de la reine par une porte qui était mal gardée et s'étendit sur l'herbe. Après deux heures de méditation, il se présenta au château et entra dans la porterie sans frapper. Le concierge bondit sur lui et lui demanda d'où il venait. Il répondit posément qu'il se promenait dans le parc et le concierge, fort inquiet sur les conséquences que pourraient avoir son manque de surveillance, le conduisit au corps de garde où les suisses jouaient à la main chaude. Il joua avec eux et s'endormit dans un coin.

Vers 2 h. 1/2 un sergent de la garde de la Prévôté vint le chercher avec quatre hommes. On lui lia les mains avec un mouchoir, mais sans lui faire aucun mal, et on le mena au corps de garde central où il fut bien traité. Au demeurant, il paraissait inoffensif.

Le matin du 8 août on l'amena dans la salle du Conseil. On le fit asseoir entre le concierge et le garçon de guichet et on lui demanda :

— Aimez-vous le Roi ?

Il répondit qu'il avait pour lui une amitié fraternelle et refusa d'en dire plus. On le conduisit dans une prison où on lui ménagea une pièce d'habitation où il fut traité avec humanité.

Louis XV^{bis} était prisonnier dans son propre royaume.

* * *

Si Datchet ne révèle pas le nom de l'établissement où, certainement à Versailles, il fut confiné, du moins n'élève-t-il aucune plainte sur le régime qui lui fut imposé. Cependant, à la réflexion, il regretta une liberté qu'il avait volontairement compromise, et sur le conseil que lui donnèrent d'ailleurs ses geôliers, il écrivit à quelques amis.

En premier lieu, il s'adressa à M. Henri, curé de Corrière, dans le comté de Namur, qui lui répondit dès le 22 août 1787 en l'assurant de son amitié. Averti de sa situation, le Procureur général des Prémontrés vint lui rendre visite le 28 août et lui prodigua en vain des paroles d'apaisement. Que pouvaient-elles sur un esprit aussi bouillonnant et comment pouvaient-elles convaincre un homme qui se croyait l'époux de la fille du Roi lui-même ?

Pendant Datchet s'avérait décidément inoffensif. Au surplus, il ne révélait pas son secret. On estima qu'il était inutile de détenir davantage un étranger dont le seul crime était d'avoir couché dans le jardin de la reine. Il fut élargi le 9 novembre 1787. On lui donna pour partir un frac et une veste et le lieutenant de police avant de lever l'érou lui dit :

« Au premier pas que vous ferez en approchant du château, vous serez enlevé. Il serait dangereux pour vous-même de coucher à Versailles!!! »

Datchet n'en demanda pas plus. Terrifié il alla, le soir même,

coucher à Paris à l'*Hôtel du Gaillard Bois*, rue Saint-Germain-Auxerrois, et le surlendemain reprit le chemin de la Belgique.

Son incarcération et sa détention avaient entraîné des frais. Le prieur de Floreffe dut payer 160 livres au concierge Mariotte pour sa nourriture et envoyer 108 livres pour son rapatriement.

Le 24 novembre Datchet arrivait à Tournai et le 25 novembre il entra à Bruxelles. De Paris à Bruxelles le coche lui avait coûté 60 livres. Le reste du prix de son passage était dépensé, il n'avait plus un liard. Bien qu'il lui répugnat d'entretenir des relations avec son abbaye, il écrivit à son prieur. Il demandait de l'argent. On le lui refusa :

« Mettez-vous bien dans l'esprit, répondit le prieur, le 12 janvier 1788, que je ne prendrai à moi votre entretien que du moment que je serai certioré (*sic*) que vous êtes entré réellement dans un couvent... Je vous conseille très sérieusement de ne pas abuser plus longtemps de ma patience... »

Le 16 janvier, il adressa une pétition au Conseil royal de l'Empereur pour protester contre ses persécuteurs et annoncer qu'il voulait intenter un procès contre son prieur pour obtenir sa sécularisation. Le prieur de Floreffe, de son côté, introduit une instance contre son moine en rupture de banc.

Pendant ces procédures, il fallait pourtant vivre, et Datchet manquait totalement de ressources. Le 17 janvier, il se présenta au couvent des Carmes-Déchaux de Bruxelles et demanda un abri. Le supérieur de cette maison se montra fort embarrassé. Datchet paraissait une recrue peu désirable. Soucieux cependant d'éviter des difficultés avec un confrère d'humeur difficile, au lieu de lui refuser asile, il lui représenta que les Carmes de Bruxelles menaient une vie très misérable et qu'il ferait mieux de s'adresser aux Grands-Carmes, qui étaient chauffés l'hiver et mangeaient de la viande. Aux Grands-Carmes on l'évinça aussi sous un prétexte.

Datchet, repoussé de partout avec des paroles obligeantes mourait de faim. Il dut se soumettre et après avoir emprunté de l'argent partout où il avait pu, entra à l'Oratoire de Bruxelles, le 20 janvier. L'abbaye de Floreffe en fut avisée le 21. Bien que Datchet eût envoyé à l'empereur une nouvelle pétition pour lui demander sa protection et lui affirmer qu'il n'avait confiance en aucune autre juridiction que la sienne, le Conseil du Brabant se déclara le 6 février incompétent, mais en même temps dit provisoirement, que Datchet serait sous séquestre et confié aux Alexiens.

Datchet fut appointé devant le tribunal ecclésiastique. A l'assignation qu'il reçut et qui décrivait abondamment ses incroyables avatars, il répondit qu'il n'avait fait qu'obéir aux ordres de feu Louis XV et du dauphin et que pour le surplus il n'avait d'ordre ni de conseil à recevoir de personne. Le 19 mars, l'archiduchesse Christine, gouvernante du pays, confirma le décret du Conseil du Brabant et l'empereur, en son Conseil royal du 9 août 1788, ordonna que le moine récalcitrant fût transféré définitivement chez les Frères Alexiens.

Le lendemain, hissé dans un fiacre on le conduisit de l'Oratoire à son nouveau domicile.

Cette fois, la détention était sévère. Les Alexiens tenaient une maison de fous. Datchet fut enfermé dans un cachot hérissé de barreaux. La pièce avait 13 pieds de long sur 8 de large et comportait un lit de bois sans rideaux, une table, une chaise de bois et une chaise percée qui n'était vidée qu'une fois par semaine, le vendredi. A droite et à gauche les deux cellules voisines recélaient des fous qui criaient jour et nuit.

Celui qui eût dû régner sur le royaume de France songea alors à faire appel à la famille royale. Il se procura un *Traité du mariage* et l'accompagnant d'une lettre sévère à l'adresse de sa

OLIVETTI

LA MARQUE DE
CONFIANCE



Modèle MIKRON
Une machine à écrire robuste
à la portée de chacun. 50 fr.
par mois ou 995 fr. comptant.



Modèles
SIMPLEX et ICO portatifs
pour le travail courant et les
déplacements. A partir de
75 fr. et 88 fr. par mois.



Modèle OLIVETTI M. 40
la machine idéale pour le bu-
reau. 12 avantages exclusifs.
A partir de 176 fr. par mois.

DEMANDEZ, SANS ENGAGEMENT,
NOTRE DOCUMENTATION GRATUITE

OLIVETTI

35, RUE DE L'ÉCUYER • BRUXELLES

Service partout

Bon pour une documentation gratuite

NOM

ADRESSE

R. G.

Avant d'acheter

des cigares

adressez-vous à la Maison

A. ZABIA

24, rue du Musée
Place Royale
Bruxelles



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

vous y trouverez
des assortiments très réussis en Cigares de la Havane
Cigares de la Jamaïque
Cigares des Iles Canaries
et Cigares du Pays

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

24, AVENUE LOUISE

Téléphone 11.88.69

Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

S. A. DES HUILES SPIDOLEINE

Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie

24, MEIR, ANVERS

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra. —
Claies fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas.

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES Tél. 37.28.35

Paris
**LA REVUE
DU CINEASTIE**

qu'édite le grand spécialiste J. VAN DOOREN
comprend les meilleurs articles des revues
étrangères et est de présentation luxueuse
Son prix n'est que de frs. 3

VAN DOOREN
Sera heureux d'en faire parvenir
un numéro contre envoi de
ce bon 97, RUE LEBEAU
BRUX.

femme; fille de Louis XVI, il envoya le tout à l'ambassadeur de France, avec prière de faire parvenir à Versailles. L'ambassadeur lui retourna son paquet. Il insista sans parvenir à convaincre le ministre.

Ainsi Dachet demeura détenu quatre ans cinq mois et vingt jours. Qu'on ne pense pas que pendant cet espace de temps il se tint silencieux. Jamais il ne cessa de réclamer. Même un moment il crut triompher. Le prieur de Floreffe, l'abbé Dufresne, était mort et avait été remplacé par l'abbé de Fromantau. Mal au courant, il accueillit avec bienveillance les premières lettres. Rapidement on se chargea de lui mettre sous les yeux le dossier volumineux du moine; il demeura confondu. Comme le nouveau prieur était brave homme et accommodant, il consentit à s'intéresser à Dachet et lui promit de lui pardonner et d'obtenir son élargissement à la seule condition qu'il abjurât ses erreurs. Il lui demandait de reconnaître qu'il avait été baptisé, avait régulièrement reçu la prêtrise, qu'il n'était pas prieur de Wanze et n'avait point dans ses veines de sang royal.

Pendant plusieurs années Dachet refusa, puis enfin, le 12 juin 1792, il fit venir un avocat et rédigea sous sa direction une abjuration complète. Le prieur répondit le 16 juillet. Il se méfiait encore.

« Le désir de récupérer la liberté quand on l'a perdue, écrivit-il, est si naturel à l'animal raisonnable et irraisonnable qu'il est inutile de me persuader de cette vérité éternelle... »

Et il posait des conditions supplémentaires : Dachet à l'avenir, devrait porter des boucles de cuivre et non d'argent, il ne ferait aucune excentricité de costume et se contenterait à l'exclusion de tout autre, de l'habit que lui fournirait le couvent.

Le 19 juillet 1792 Dachet fut enfin élargi. Le décret de l'empereur portant élargissement, vu les promesses faites, le désignait sous le nom de Louis Dachet. Cette erreur le frappa profondément : c'était une reconnaissance officielle.

Au surplus, si le moine paraissait avoir tout abdiqué pour recouvrer sa liberté, il n'en dissimulait pas moins. Il avait largement mis son temps de détention à profit pour établir qu'il était victime d'un affreux arbitraire. Chez les Alexiens on n'était point toujours en cellule. Les fous inoffensifs étaient laissés en commun. Dachet s'était ainsi adressé à tous ses compagnons de malheur et leur avait fait rédiger des certificats. Il sortait de l'asile avec en portefeuille vingt lettres commençant par :

« Moi soussigné... *prisonnier dans ce couvent*, déclare qu'ayant parlé et conversé presque chaque jour avec M. Dachet, l'ai toujours trouvé sain d'esprit. »

Ainsi chez les Alexiens les fous se délivraient l'un à l'autre des certificats de santé mentale!

Nanti de ces papiers dont il se gardait bien de révéler l'existence, Dachet rentra au couvent des Prémontrés. Le 28 juillet, l'abbaye accueillit son enfant prodigue.

* * *

La turbulence du prince substitué ne devait pas tarder à se manifester. On était toujours un peu inquiet à son endroit. Le pays était en guerre avec les révolutionnaires français qui voulaient tout conquérir au nom de la liberté. Le duc de Bourbon étant cantonné à l'abbaye de Neufmoustier près de Huy, Dachet lui écrivait pour lui donner des conseils sur la manière de mener sa campagne. Prévenu, son prieur le menaça s'il continuait de le renvoyer aux petites maisons. Alors il refusa de dire la messe, proclamant qu'un prêtre non baptisé était un non-sens et une profanation.

Quand les Français livrèrent bataille le 11 novembre 1792 et commencèrent le siège de Namur le 2 décembre suivant et quand les autrichiens évacuèrent le pays, on trouva que le plus simple était de l'enfermer provisoirement. Pourtant on ne pouvait le tenir longtemps sous clef et après quelques semaines on le laissa libre dans le couvent. Il en profita pour s'aboucher avec un certain Roussel commissaire de l'hôpital et parvint à le convaincre qu'il était le roi légitime. Il se créa là une solide amitié. Puis en janvier 1793 il demanda un congé à son prieur. Le moment était mal choisi. Le prieur écrivit en vain aux parents de Dachet :

« ... Il persiste à vouloir aller aux vacances dans un temps aussi critique que celui-ci. Je ne peux lui accorder pour bien des raisons que vous connaissez... »

Pourtant il persista tant dans sa prétention qu'on finit par céder. Le prieur n'eut pas à se féliciter de sa mansuétude. Dachet sevré de trop de joies depuis trop longtemps, s'attira le 14 mars une lettre sévère de son supérieur :

« Malgré la défense que je vous avait faite d'écrire derechef à M^{lle} de Hamal, vous avez osé lui envoyer par Marie-Joseph Pierony une lettre remplie de polissonneries dont un homme d'une pudeur expirante rougirait. Elle m'en a fait des plaintes les plus amères et vous rend justice en vous regardant comme un homme dangereux, fait pour habiter les petites maisons... Est-il possible qu'un homme bouffi commette des bassesses de cette espèce? »

« Voulez-vous que je vous fasse connaître ce qu'elle pense de vous? Que vous êtes un extravagant, un sot, un timbré, un paillard!... »

Dachet ne répondit pas. En dehors des lettres d'amour qu'il avait eu la faiblesse d'envoyer, il était dans sa famille fort occupé à réunir une documentation d'un prodigieux intérêt sur sa naissance royale. Sa famille, à Namur, était encore assez nombreuse. Il avait notamment deux frères, Louis et Jacques. Sa mère vivait encore et il entretenait de bonnes relations avec des cousins et cousines. Depuis si longtemps qu'il n'était venu on ne l'avait pourtant pas oublié et il avait été d'autant mieux reçu qu'il était venu porteur de quelque argent. Ses frères lui en empruntèrent un peu et aussi les autres membres de sa famille qui pour obtenir ce qu'ils désiraient flattèrent sa manie. C'est ainsi qu'il leur fit écrire des lettres remplies des bourdes les plus invraisemblables qu'il faisait authentifier pour l'écriture par le curé ou le maître, comme pour leur ajouter une valeur décisive.

« 21 avril 1793. »

« Je vous écris que ce sont deux grands beaux messieurs qui avaient des manteaux gris, les cheveux liés et les habits bleus qui vous ont apporté à Frappecu dans un panier. J'étais seul avec ma mère, et quand ils lui ont eu dit qu'ils voulaient absolument parler au maître de la maison, ma mère m'a envoyé appeler mon père qui était à l'usine à son ouvrage. Ces deux messieurs ont dit de me faire sortir, mais j'ai entendu par la fente de la porte qu'ils disaient à mon père et à ma mère : Prenez cet enfant et nous vous payerons bien. Il boit bien du lait, vous n'avez qu'à lui en donner. » Mon père et ma mère leur ont demandé qui vous étiez, et ils leur ont dit qu'une femme de chambre D. L. R. D). F. (de la reine de France) vous avait apporté de Versailles à Paris, et nous a dit : « Cet enfant-ci est le petit-fils D. R. (du roi) et D. L. R. (de la reine), et nous a dit de l'apporter dans le pays de l'Empereur et que nous viendrons le rechercher quand il sera grand. Ayez en bon soin. Nous viendrons le rechercher dans quelques années. Il n'a pas été baptisé. Il ne faut pas le faire baptiser, parce qu'on le baptisera en France. Quand ces deux

messieurs ont été parti, j'ai dit à mon père et à la mère que j'avais entendu tout cela, ils m'ont dit qu'il est vrai qu'ils ont dit tout cela, mais qu'il ne fallait rien dire d'autre à mes frères sinon que vous étiez un enfant qu'on avait apporté à la nourrice, et il était aisé à voir, car vous étiez encore dans les langes, et ma mère disait qu'il lui semblait que vous n'aviez pas quinze jours. Mais quand mon père et ma mère ont vu qu'il y avait des Français qui passaient à tout moment et qu'ils regardaient notre maison, ils ont dit qu'il fallait dire que vous étiez le fils de mon oncle Jacques Datchet, et ma mère vous a porté chez lui à Namur. »

Presque toutes les lettres se terminaient par des demandes d'argent, ce qui est amplement suffisant à les expliquer.

« On m'avait dit que vous n'avez jamais voulu têter votre nourrice de Frappecu ni celle de Namur, ni boire de leur lait en aucune manière, j'ai commencé à considérer que vous n'avez jamais eu proprement de mère nourrice ici, ni de sœurs, ni de frères de lait. Ainsi c'était une inconséquence et une erreur de vous en donner le nom. Oui c'est une erreur de notre part que nous avons commise par inadvertance. Mais c'est une chose si extraordinaire qu'un enfant en maillot ne veuille prendre le sein de sa nourrice, ni boire de son lait extrait, qu'il aurait fallu une attention toute particulière pour ne point commettre cette erreur. Mais c'est une erreur, je la reconnais et la désavoue. Ma sœur serait également obligée de la reconnaître et de la désavouer, si elle lui était échappée par le nom de frère, car suivant mon oncle et ma tante de Frappecu, disait ma mère, votre nom est X. M. J. D. F. (Xavier-Marie-Joseph de France) quoique je vous aie marqué dans une de mes dernières lettres, que je ne vous importunerai plus pour de l'argent, trouvez bon que je vous avoue avec confiance que j'en ai besoin dans ce moment. Vous me devez encore cinquante florins neuf sous et deux liards. »

Ainsi grossissait le dossier chaque jour des pièces nouvelles et importantes. Cependant le prieur de Floreffe s'impatientait. Il n'avait accordé que quinze jours de congé et le délai était passé depuis longtemps. Le prieur de Floreffe n'avait pu prendre contre Datchet de mesure de coercition en raison du trouble général subi par le pays. On était en guerre. Les Français occupaient toute la région et le supérieur ne sortait pas de son couvent. Tout au plus envoyait-il des lettres comminatoires qui demeuraient sans effet.

Il fallut pourtant en finir. Le sort des affaires politiques paraissait vouloir changer. Dumouriez battait en retraite. Namur était évacué le 27 mars. Le moment approchait peut-être ou de nouveau les moines de Floreffe pourraient exercer contre lui des représailles.

« Ces affaires étant terminées, je m'occupai de ma sûreté personnelle sans en instruire qui que ce soit. »

Et il fila à Bréda, terre hollandaise. Il s'était auparavant fait délivrer un passeport qui nous permet enfin de connaître sa personne physique : taille 5 pieds 5 pouces, embonpoint, cheveux et sourcils châtains, yeux bleus, nez moyen, bouche idem.

De Bréda il se rendit à Rosendaal où, réfugié chez le curé, il écrivit au prieur pour réclamer de l'argent. Il observait dans sa lettre qu'il avait été injustement détenu tant à Huy que chez les Alexiens et qu'à Floreffe 1,885 jours. A 100 florins d'indemnité par jour de captivité il se trouvait créancier de 188,500 florins dont il déduisait toutefois une livre reçue en acompte et un demi-jour de liberté, ce qui réduisait sa créance à 188,436 florins 19 sous. Il réclamait la somme. Le prieur lui répondit de venir s'expliquer lui-même et qu'il était inutile à l'avenir

d'envoyer de nouvelles épîtres qui ne seraient plus lues. Il terminait pourtant avec bienveillance :

« Je sais bien que tous nos moments ne sont pas égaux et je veux bien encore passer l'éponge sur ce trait de folie à charge et à condition que vous serez plus sage à l'avenir... »

Datchet ne tint pas compte de ces conseils et reçut bientôt une dernière lettre de son prieur :

« Je somme derechef et pour la dernière fois F. J. Datchet, religieux apostat, de se rendre promptement à sa maison et à son devoir et de ne plus écrire à personne, tout le monde étant rassasié de ses baragouins et galimatias. »

En réponse, Datchet se rendit à Amsterdam chez le consul de France qui était le citoyen Audibert et le pria de bien vouloir faire passer des lettres à ses tantes, infortunées princesses captives au Temple. Le consul se récusa. Il alla alors frapper à la porte du comte de Vergennes et lui demanda à emprunter cinq louis. Pouvait-on faire moins pour le petit-fils de Louis XV? Le comte le reçut avec bienveillance et lui promit de lui trouver des leçons de français à donner à de petits émigrés.

Datchet, qui se souciait peu d'être maître d'école, traversa le Zuyderzée, se rendit à Steenwyk, province d'Overyssel, et de là à Develde où il s'établit, attendant des jours meilleurs, et assaillant de lettres les consuls de France de la région.

Ainsi demeura-t-il un peu plus d'un an. Le 2 janvier 1795 les Français firent leur entrée à Amsterdam. Le 23 février, le 9^e hussards, commandé par le général Gaspard, pénétrait à Steenwyk.

Datchet courut à sa rencontre et demanda à s'engager. Il avait alors quarante-sept ans; on le jugea trop mûr.

Louis XV^{bis} pactisait avec la République.

* * *

Le 19 avril 1795 Datchet se rendit à Amsterdam, alors sous la domination française, et sollicita un passeport pour rentrer en France. En sa qualité de membre de la famille royale, la demande ne manquait pas d'une certaine crânerie. Il semble toutefois qu'il ne révéla pas son origine exacte et se fit seulement passer pour un admirateur des institutions nouvelles. Sa rencontre avec les autorités françaises mérite d'être reproduite textuellement :

« J'allais sur le champ chez le général Laurent qui y commandait. J'y entrai avec trois représentants du peuple dont l'un était borgne. Ils avaient tous trois leurs épouses au bras, femmes très jolies.

» Il s'éleva une sorte de lutte entre le général et les représentants pour savoir à qui il appartenait de viser mon passeport. Ils convinrent que c'était le général... »

Ces messieurs de la Convention, qui voyageaient avec des dames, avaient horreur des responsabilités!

Son passeport enfin visé, Datchet gagna Rotterdam puis Namur où il arriva le 11 floréal an III. Là il ne manqua pas de se mettre aussitôt sous la protection des armées de la République. Le général Balland lui remit un sauf-conduit qui contenait notamment :

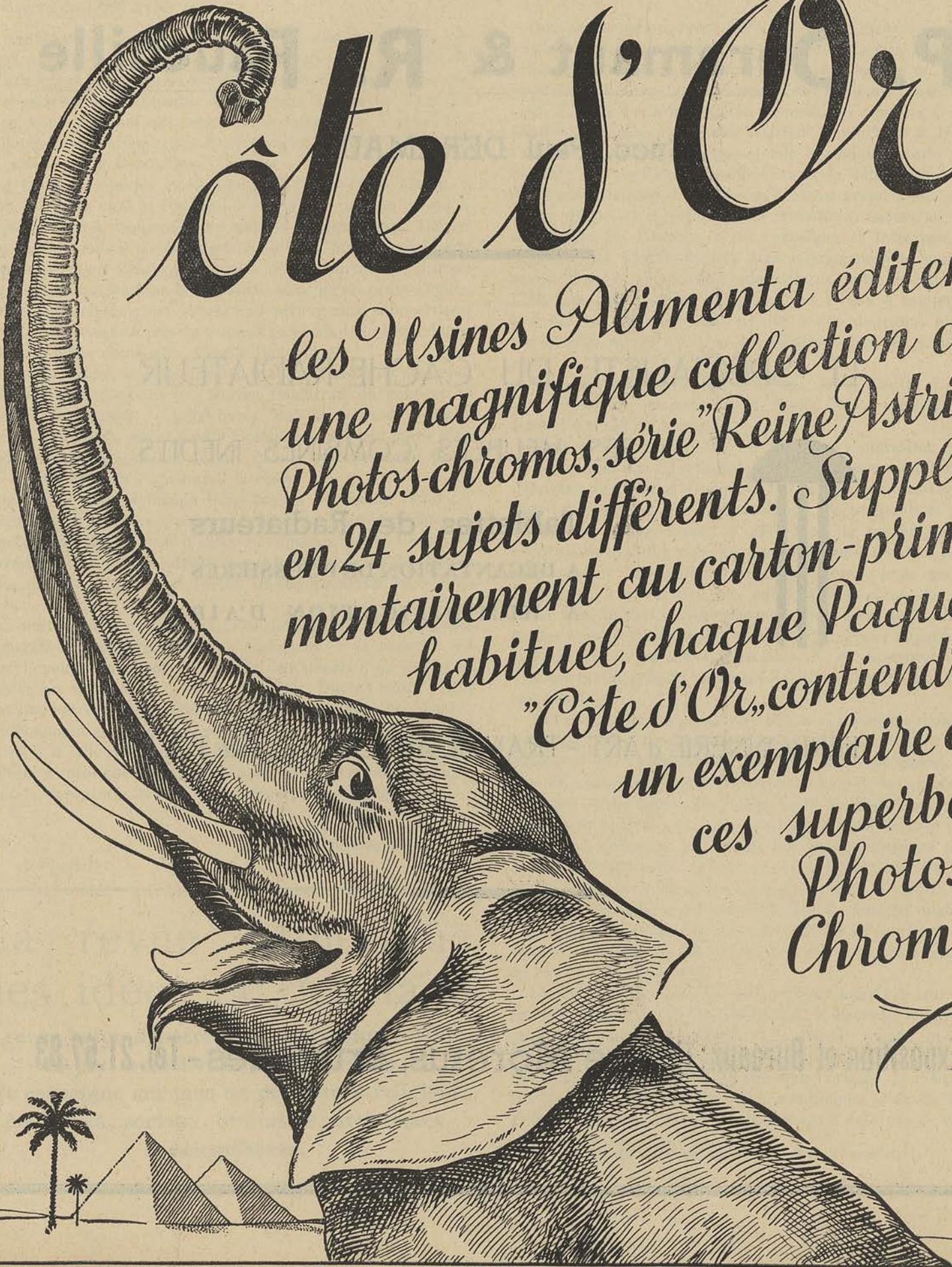
« Permet au citoyen Datchet, ci-devant moine de l'abbaye de Floreffe, de rester en cette ville sous la protection militaire jusqu'à ce que j'ai pris des mesures sur son sort. En ce cas, tous militaires de la République sont requis de lui prêter main forte en cas de violence contre sa sûreté. »

70 A l'occasion du
MILLIONIÈME PAQUET

Côte d'Or

les Usines Alimentaires éditent
une magnifique collection de
Photos-chromos, série "Reine Astrid",
en 24 sujets différents. Supplé-
mentairement au carton-prime
habituel, chaque Paquet
"Côte d'Or" contiendra
un exemplaire de
ces superbes
Photos-
Chromos

7

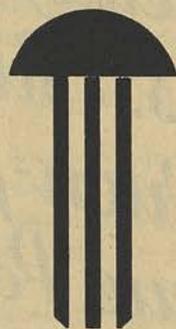


ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

P. Deramaut & R. Fauchille

Succ. Paul DERAMAUT

LE SPÉCIALISTE DU CACHE-RADIATEUR



SES MEUBLES COMBINÉS INÉDITS

Tablettes de Radiateurs

A DÉCANTATION DE POUSSIÈRES

A HUMIDIFICATION D'AIR

FERRONNERIE d'ART. - TRAVAIL ARTISTIQUE de la TOLE

Exposition et Bureaux: 6, rue Moretus, Bruxelles - Tél. 21.57.83

La Convention avait promulgué des lois bien utiles pour les moines en mal de défroc. Le 9 prairial an III, un arrêté pris à Bruxelles par Lefèvre de Nantes, et Giroust, prescrivait en son article 15 :

« Enfin les droits, pacte et portion des religieux et religieuses qui se retireraient de leurs maisons et communautés seront et appartiendront à la direction des domaines nationaux et il sera payé aux membres sortants une pension provisoire annuelle et viagère de 1,800 livres. »

Dachet envoya aussitôt une pétition à Lefèvre de Nantes, qui la transmit au Comité de Salut public, sous le n° 48, lettre D. En attendant la réponse et afin d'obtenir une mesure provisoire, il se présenta aux autorités et rencontra le citoyen Roberjot l'aîné, conventionnel qui venait d'Aix-la-Chapelle, envoyé par la Convention pour surveiller le civisme et l'héroïsme des officiers des armées de la République.

Le citoyen Roberjot était député de Dijon. Né à Macon, il avait été jadis curé et chanoine dans sa ville natale, ce qui le préparait bien à comprendre les affaires ecclésiastiques. Député à la Convention, il s'était marié pour bien préciser sa liberté de penser, puis il s'était séparé sans doute pour mieux affirmer que les liens du mariage, à l'encontre de ce qu'en pense l'église, ne sont pas indissolubles. Ayant fait preuve ainsi d'un civisme suffisant, il voyageait pour le moment aux frais de la République, avec une jeune demoiselle, Rosalie Redeville.

Lorsque Dachet se présenta à lui, le citoyen Roberjot prescrivit que, par mesure provisoire, Dachet toucherait du couvent de Floreffe une pension de 1,800 livres. Mais au cours de sa visite il avait été aperçu par la tendre Rosalie qui se sentit saisie d'un tendre penchant pour lui, déclara qu'elle ne renoncerait pas à son caprice et qu'elle épouserait le moine.

Dachet, surpris, demanda vingt-quatre heures de réflexion. Roberjot qui ne voulait point contrarier les élans légitimes de la nature, se déclara prêt à céder sa compagne et la femme du général Balland qui, sans doute voyait là une occasion de réjouissance, battit des mains et déclara qu'elle assurerait les frais de noces.

La nuit ayant porté conseil, Roberjot quittant sa bien-aimée temporaire, se déclara prêt, non seulement à la livrer à son nouvel époux, mais encore à retarder son départ d'un jour pour assister au mariage et servir de témoin. Dachet était perdu dans une extrême perplexité. Assurément la fiancée lui plaisait, mais comment accommoder cette union avec le mariage qui déjà le liait à la fille de Louis XVI? Eperdu, il chercha une défaite et déclara enfin que le mariage ne pouvait être célébré parce qu'il avait la dysenterie. C'était au moins repousser l'échéance!

MAURICE GARÇON,
du Barreau de Paris.

(A suivre.)

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques.

Problèmes actuels

Lettres d'Amérique⁽¹⁾

VII

Bien des choses peuvent faire se serrer le cœur d'un patriote anglais quand il considère les terribles maladroitures de la Banque d'Angleterre et des politiciens anglais en matière de politique étrangère. Avec une habileté digne d'une meilleure cause, l'Angleterre a réussi à refaire la flotte allemande, *et cela avec de l'argent anglais*. Pendant que l'Italie fortifiait Pantellaria et Dumeira, l'Angleterre ne bougeait pas et elle répondait à cette menace capitale en s'enfonçant profondément la tête dans le sable. Nous avons tellement troublé nos relations avec l'Italie que nous avons obtenu, en même temps, de la renforcer comme adversaire, d'accroître son hostilité, et de consolider sa forte position en Méditerranée. Chemin faisant, nous avons menacé de nous rendre invincibles en augmentant énormément notre aviation, avec l'idée que cette menace amènerait nos rivaux à composer. Au lieu de cela, ils nous ont acculés à des dépenses illimitées, parce qu'ils savent que nous ne possédons pas une armée suffisante.

Nous, Anglais, avons fait tout cela. Mais, d'autre part, nous avons remporté un succès magnifique. Notre propagande aux Etats-Unis fut un triomphe.

Nous avons réussi à créer en Amérique l'impression que, par le cérémonial du Couronnement, notre puissance offensive et défensive se trouvait décuplée. La passion pour le Couronnement, l'admiration du Couronnement, la préparation pour la visite du Couronnement, et après cela la contemplation du Couronnement, tout cela et une multitude d'autres activités connexes s'y rapportant furent provoqués avec un succès stupéfiant. J'ai vu bien des enthousiasmes dans ma vie (au vieux sens du mot « enthousiasme » : une sorte de frénésie heureuse), mais, comme dit Sir Walter Scott : « *Never aught like this* » (jamais rien de pareil). L'excitation ici, en Amérique, pour le Couronnement grandit chaque jour. C'est comme une tempête qui monte.

J'ai devant les yeux, en écrivant ceci, l'annonce d'une firme juive qui espère, à juste titre, gagner beaucoup d'argent avec un *Memorial du Couronnement* qui va sortir de presse. Il est destiné, non pas aux innombrables heureux pèlerins qui s'en vont par delà l'Atlantique dans l'expectative de l'adoration du Couronnement, mais à ceux qui ne sont pas à même de jouir de cette chose plus délicieuse que toutes les choses délicieuses : un été londonien empaqueté comme une boîte de sardines. Et le prospectus de ce beau *Memorial* bien gravé, doré et colorié, recommande de suspendre les portraits fournis dans les maisons de ceux qui, déçus mais loyaux, sont retenus ici par leurs affaires ou parce qu'ils n'ont pas les moyens, alors que leurs cœurs sont de l'autre côté de l'Océan.

Les juifs avisés et clairvoyants plaident auprès de leurs clients toute la perfection de leur *Memorial*. Il épuiera le sujet. Il y aura évidemment les portraits de la Famille royale, mais aussi le texte complet du Couronnement et son histoire. Je veux croire que celle-ci sera exacte. J'espère que l'origine de l'onction en Europe occidentale s'y trouvera mentionnée. J'espère que ces juifs savent que l'origine de l'Onction ne date pas de Samuel,

(1) Voir la *Revue Catholique* des 12 et 19 mars, 16 et 30 avril.

mais que le prophète la reçut en héritage de générations immémoriales. J'espère qu'ils savent qu'elle venait d'Égypte. J'espère tout cela — car l'espoir jaillit éternellement au cœur de l'homme — mais en même temps j'ai quelque doute...

Il y a bien des choses encore annoncées dans ce *Memorial*, mais le sommet, quelque chose comme la clef de voûte de l'ensemble, sera une généalogie exacte des rois et des reines d'Angleterre.

Ici aussi j'espère que les auteurs connaissent le sujet dans le détail. J'espère qu'ils connaissent les preuves de la bâtardise des Tudors, ou plutôt le manque de preuves en faveur d'un mariage entre Catherine de France et le valet qui était son amant et qui est l'ancêtre paternel de tous les Tudors. J'espère qu'ils expliqueront les revendications rivales de Harold et de Guillaume, dont l'intérêt gît dans le fait qu'aucun des deux ne possédait des revendications défendables. J'espère qu'ils examineront le testament d'Henri VIII. Et j'espère tout particulièrement qu'ils décriront exactement comment Jacques II, le dernier roi légitime d'Angleterre, fut mis de côté par une ploutocratie qui prit sa place et qui n'a cessé de gouverner depuis.

J'espère tout cela; mais en cette matière spéciale de la « succession » anglaise mon espoir est mince, car l'un des triomphes particuliers de notre propagande ici, aux États-Unis, — pour autant d'ailleurs que l'histoire d'Angleterre intéresse les gens, et cela ne compte guère, — est de faire accepter cette histoire en gros dans sa forme officielle : l'histoire à la Macaulay continuée par son neveu le professeur Trevelyan.

* * *

Je me suis étendu sur ce *Memorial* populaire comme sur un spécimen de l'enthousiasme dont je parlais, mais ce n'est là qu'un exemple entre cent. Un autre juif annonce des valises et des malles aux couleurs du Couronnement. Il y a des gobelets portant les emblèmes de la Royauté anglaise, ou plutôt de l'Empire anglais. Les journaux donnent la reproduction de grandes couronnes. Aux Anglais en voyage ici on pose des questions empressées, les priant de donner tous les détails désirés, et ils ne le peuvent!

Bref, la propagande fut admirable et ses effets demeureront. Que nous descendions quelque peu la pente en Europe, en Asie, et dans les détroits entre l'Asie et l'Europe; que nous touchions à la limite dans l'opposition de notre puissance financière à la puissance en hommes d'État moins riches : il y a que nous avons réussi en Amérique, momentanément du moins, de façon extraordinaire. Et c'est là, pour l'Angleterre, un soutien solide où s'appuyer, maintenant qu'elle a perdu les autres, car la France devient de moins en moins sûre. Il ne faut pas sous-estimer le prestige. Il représente, en politique internationale, ce que le crédit représente dans le commerce international, et cette publicité pour le Couronnement a accru énormément le prestige anglais en Amérique.

Il y eut un petit incident dont il est difficile de dire s'il fut à notre avantage ou à notre désavantage. A tout prendre, je crois qu'il nous servit. Il en fut beaucoup question dans la presse américaine. Je veux parler du discours d'un de nos politiciens professionnels dans lequel il pressait le monde entier de copier le noble modèle anglais. « Si seulement le monde — dit-il — le monde en général, toutes les nations de la terre voulaient observer soigneusement la manière dont les Anglais font toutes choses, et si ces nations voulaient commencer alors à faire ces choses de la même façon, cette terre deviendrait un Paradis, il y régnerait une paix universelle, on connaîtrait la prospérité et la joie que nous possédons (dit-il) en Angleterre. » Il est vrai qu'il ajouta, si mes souvenirs sont exacts, qu'il n'était sans doute

pas possible aux autres d'agir ainsi parce que nos succès à nous, Anglais, étaient dus à une excellence native que l'on peut copier à distance, mais jamais atteindre; toutefois il adjurait tout le monde d'essayer. Plus on se rapprocherait du modèle anglais et mieux le monde s'en trouverait.

Ce discours fut longuement reproduit. Nous fit-il plus de bien que de mal? A moi personnellement il apporta une bouffée d'air printanier soufflant de mon pays. Quand, les yeux fermés, je m'en répétai doucement les mots, je me crus rentré chez moi, entendant les sons délicieux du haut-parleur. Mais les Américains autour de moi? A eux ce discours ne rappelait pas d'anciens discours similaires. Eux n'avaient pas comme moi vécu dans les *boarding houses* de Bloomsbury, ni rencontré à table, comme moi, les commis voyageurs de la Grande-Bretagne. Quel fut l'effet de ce discours en Amérique?

En fin de compte, je crois qu'il fut bon. Certes, bien des gens rirent, mais plus encore écoutèrent en approuvant. Il y avait une atmosphère de : « comme c'est vrai ! » chez ceux qui en parlèrent. Le discours fut un succès. Répétez-le donc! Pour autant qu'il eut quelque effet nocif sur les relations anglo-américaines, cet effet fut mince et passager — les avantages compensèrent amplement.

Et la passion pour le Couronnement demeure.

VIII

La grande agitation et le bouillonnement que l'on peut observer non seulement dans le monde industriel capitaliste des États-Unis, mais aussi dans une grande partie du monde agricole, sont d'importance primordiale pour le visiteur européen et de grand intérêt aussi pour l'observateur éloigné.

Non pas que ce qui se passe en Amérique puisse avoir une influence importante sur l'Europe dans un sens ou dans l'autre : l'Europe et l'Amérique sont d'esprit trop différent pour cela. Mais ici, comme partout dans le monde contemporain, il est instructif de noter exactement comment se comportent des êtres humains dans la crise que traverse notre civilisation.

Nous connaissons tous la nature de cette crise. Une situation sociale s'est développée depuis environ quatre générations qui s'est rapidement accentuée et précisée et qui est devenue dangereuse dans les dernières trente années, situation sans précédent connu dans toute l'histoire du christianisme et de son passé païen.

La caractéristique de cette situation est que des citoyens libres ont été « destitués » et réduits à l'indigence sur une vaste échelle. Ils ne peuvent plus vivre que comme les sujets « loués » et salariés d'une minorité de propriétaires et d'une minorité beaucoup plus petite encore de « contrôleurs ». Vous et moi et l'homme dans la rue sommes ce que l'on appelle aujourd'hui des *prolétaires*. Nous ne pouvons vivre à moins que quelqu'un nous « emploie »; et s'il ne lui convient pas de nous employer, il faut que l'on nous maintienne en vie à l'aide des deniers publics et nous sommes alors à la merci des fonctionnaires. Les hommes vivent dans la peur, non pas de l'autorité de l'État, mais de la puissance irresponsable exercée sur eux par ceux qui contrôlent leurs vies. Les hommes n'ont pas de subsistance sûre et des masses d'entre eux n'ont pas de subsistance suffisante. Pareil état de choses étant intolérable, une réaction violente et croissante s'est développée contre lui, réaction qui a nécessairement engendré l'action.

Cette action revêt des formes très différentes d'après les pays.

Chez nous, en Angleterre, où le gouvernement par les riches est tenu comme allant de soi depuis de longues générations, où les gens s'en contentent et le tiennent pour la façon normale

de vivre, la tension industrielle est soulagée en procurant un certain surcroît de subsistance fourni par les pouvoirs publics, tandis que les prolétaires qui ont la chance d'être exploités régulièrement (c'est-à-dire qui ont un « emploi régulier ») arrangent leurs affaires avec leurs maîtres par des discussions collectives sans violences et, en général, sans grande friction.

Dans d'autres pays la juxtaposition de la liberté politique et de la servitude économique a conduit à la violence.

En Russie, un groupe cosmopolite, principalement juif dans sa direction et son inspiration, a pris le pouvoir et après un grand et sauvage massacre des riches et de leurs agents a imposé une solution appelée : communisme. La clique gouvernante fait travailler la nation entière sous ses ordres et distribue comme elle l'entend les produits de ce travail. Voilà quelque vingt ans que pareil état de choses est maintenu en Russie soviétique. Impossible de prédire combien de temps il tiendra encore. Il est dans la nature des choses que pareil système ne puisse durer très longtemps. Les chefs et leurs principaux agents sont déjà bien mieux nantis que les gouvernés et il est probable que la différenciation ne fera que s'accroître. Car il n'est guère croyable que des hommes investis d'une telle puissance ne l'emploieront qu'au bénéfice de l'humanité et en se sacrifiant, eux et leurs enfants, au lieu de s'enrichir, eux et leurs enfants.

* * *

Ici, aux Etats-Unis, aucune de ces trois formes de « tension » n'est apparue. Une quatrième y est née. Le prolétariat est en révolte, mais bien qu'il marche rapidement vers une organisation unique dans le but de soutenir ses revendications, la révolte reste encore sporadique.

Et voici ce qui constitue le paradoxe de ce que d'aucuns ont proclamé être la « révolution » américaine, et qui n'est en réalité pas une révolution, mais une agitation et un bouillonnement. Il y eut bien quelques violences locales; pas beaucoup. Il y eut pas mal de discussions confuses sur le pour et le contre de l'ancienne tradition capitaliste, exprimée en termes de liberté civile, et sur les nouvelles revendications prolétariennes basées sur le fait de la servitude économique. Il y eut un malaise spirituel se généralisant et augmentant — mais il n'y eut aucun signe de division dans l'unité de la société, entendant par « société » la nation.

L'unité du peuple américain est bien, je crois, la caractéristique la plus remarquable de la vie politique ici. Elle est due en partie à la haute sagesse (alliée à la conviction et à la sincérité) des pères de la Constitution. Cette Constitution, heureusement pour les Américains, est un texte écrit, et pas comme chez nous un ensemble de simples déclarations occasionnelles d'une classe gouvernante décidant diversement à des époques différentes de ses propres intérêts et des intérêts nationaux. Cela nous suffit à nous, Anglais, mais les Américains ne le supporteraient pas pendant une heure. Il est possible que sous le poids des très lourdes tensions que provoque la querelle économique contemporaine, cette ancienne dépendance des Américains vis-à-vis d'un droit public écrit, clair et précis, s'écroulera. Si oui, ce serait pour eux le désastre. La Constitution fut leur grandeur, non pas comme une chose rigide, incapable d'être modifiée, mais comme une chose qui ne pouvait être changée qu'ouvertement par un consentement public et dans des termes que tous pouvaient comprendre, de telle façon que l'Amendement accepté ou rejeté, le nouvel état de choses était aussi précis et aussi déterminé que l'ancien.

Une autre cause de l'unité des Etats-Unis fut la rapidité de l'expansion du pays en surface et en habitants. Le temps fit

défaut pour une cristallisation et pour que se produisent ces fissures qui naissent des cristallisations. En Amérique de pareils dangers ne sont que futurs, ils sont encore sans force.

Quoi qu'il en soit, l'unité existe et à cause de cette unité l'antagonisme entre le prolétariat et ses maîtres n'est pas encore révolutionnaire. Il n'a pas encore fait appel à une dictature, même très mitigée, et il semble qu'une nécessité aussi affligeante soit encore éloignée.

Des pouvoirs exécutifs anormaux sont retardés ou empêchés. aux Etats-Unis, par la présence d'une forte Monarchie. Quiconque connaît suffisamment l'histoire souscrit au fameux jugement de Napoléon affirmant que la Monarchie est la seule institution humaine capable de tenir tête et de maîtriser la puissance financière. Les Etats-Unis ont comme exécutif une Monarchie élective dont la puissance s'est grandement accrue depuis deux générations.

En résumé et à cause de tout cela, le mouvement prolétarien, ici, demeure un simple mouvement et n'est ni une complication universelle, ni un chambardement universel. Le prolétariat américain durant ces derniers mois, s'est emparé à maintes reprises de propriétés qui n'étaient pas les siennes; il a proclamé son droit à une partie du produit de son travail en occupant des usines et des machines. Nulle part il n'y eut une ébauche de corporatisme d'une part, ou une énonciation du principe communiste opposé. Il n'y eut même pas beaucoup de législation servile, dite sociale, comme nous avons partout en Angleterre sous le nom de « social service ». Il y eut bien une intervention des pouvoirs publics à l'aide d'allocations, mais sans contrainte et sans enrégimentation comme chez nous, encore qu'il y ait un commencement de ceci dans la proposition d'un minimum de salaire dans un domaine toutefois très restreint. Mais jusqu'à présent l'effort de maintenir la liberté politique malgré la servitude économique reste vainqueur.

IX

L'hebdomadaire américain *America* donnait récemment des statistiques du plus haut intérêt et des plus convaincantes sur la mentalité du pays basque. Peut-être des événements décisifs se seront-ils déroulés à Bilbao quand ma lettre paraîtra; il reste que les statistiques que je vais reproduire expliquent mieux que tout ce que l'on nous a dit jusqu'ici l'étrange paradoxe de la question basque dans la guerre civile espagnole.

De tous les nationalismes et de tous les régionalismes dont est composée l'Espagne, les Basques sont les plus distinctifs de tous. Leur langue est parlée par toute la race basque répandue des deux côtés des Pyrénées, mais dont la masse est espagnole. Les provinces basques furent les dernières à perdre les restes de leur autonomie locale il y a une centaine d'années. Les Basques sont très catholiques, leur langue et leurs traditions leur sont tout à fait propres. Tous les éléments sont donc présents pour nourrir un puissant mouvement en faveur, à tout le moins, d'une indépendance provinciale.

La politique de la nouvelle République espagnole dans sa dernière phase était favorable à l'octroi d'une telle indépendance. Non pas une séparation complète d'avec la République espagnole, mais une très large autonomie administrative et législative.

L'observateur étranger, se méprenant comme le font toujours des observateurs étrangers, pensait bien que nulle part la résistance au communisme athée et aux ordres de Moscou ne serait plus forte que dans les provinces basques espagnoles. Comment expliquer alors leur alliance avec les révolutionnaires — qualifiés aujourd'hui de « gouvernement de Valence » — assassins, incendiaires et persécuteurs despotiques?

D'après *America*, l'explication tient à deux facteurs. Le premier est le jeu des partis et des sous-partis parmi les politiciens professionnels, le misérable jeu de troquer des voix et d'arranger et de ré-arranger des divisions parmi les électeurs, jeu qui nous lasse et qui nous dégoûte de plus en plus dans les pays parlementaires, et particulièrement en France. Second facteur : l'industrialisation de Bilbao.

La nation basque, plus exactement sa grande majorité demeurant au sud des Pyrénées, figura dans les élections de l'année dernière pour plus d'une demi-million de voix — exactement 555,531. Elles se répartirent entre trois partis qui, pour être en grande partie artificiels — car des partis ne correspondent pas aux vrais tempéraments et aux vrais désirs des hommes — n'en reflètent pas moins *grosso modo* l'état de l'opinion publique.

De ces 550,000 voix, près de 165,000 furent « rouges ». Un deuxième parti (le parti des revendications nationalistes les plus avancées et qui n'avait, évidemment, aucune sympathie pour les « rouges ») obtint 153,246 voix. Le plus de voix alla au parti qui se proposait de faire échec à l'influence rouge en Espagne et qui représentait le sentiment traditionnel et nationaliste : 236,296 voix.

En gros, donc, les « rouges » eurent 30 % des voix, les nationalistes accusés un peu moins de 30 % et les anti-rouges, qui dans tous les problèmes sociaux et politiques sont nationalistes, mais sans accepter l'étiquette nationaliste extrême, quelque chose comme 42 %.

Les 30 % de « rouges » sont dus, évidemment, à l'existence, au cœur du pays basque, de la ville très industrialisée de Bilbao et aux usines des environs, telles les fabriques d'armes d'Eibar. Ici, comme partout, le vote « rouge » dépasse le nombre des révolutionnaires socialistes, communiste ou anarchistes. Il inclut tous ceux qu'indigne l'actuel système industriel. De plus, ce vote rouge, provenant en majeure partie de l'agglomération industrielle de Bilbao, n'est basque qu'en partie, car de pareilles agglomérations attirent de la main-d'œuvre de partout. Toutefois, il est surtout basque, encore qu'opposé aux traditions basques principalement en matière religieuse.

Comment une population aussi catholique que celle de l'Irlande en arrive-t-elle à se conduire comme si elle était aussi anticatholique que les Orangistes de Belfast — en supposant que les Orangistes de Belfast fussent communistes (ce qu'ils ne sont pas)?

Il faut chercher la réponse dans le plan conçu par les chefs nationalistes les plus ardents, plan qui se ramène à ceci : « Si nous nous rangeons aux côtés des rouges contre la révolte nationale en Espagne, contre le mouvement anti-révolutionnaire de Franco, appuyerez-vous nos revendications autonomistes? » Moscou fit ce qu'il fait toujours. Il promit de tout cœur avec l'intention bien arrêtée de ne pas tenir ses promesses après la victoire. Si les révolutionnaires rouges devaient l'emporter en Espagne, la religion serait aussi certainement extirpée du pays basque que de Barcelone elle-même. Mais les calculs des politiciens nationalistes se basaient sur l'impression que la révolte nationale espagnole serait facilement réprimée et qu'alors les leaders nationalistes basques seraient les héros de leur pays. Ce fut un faux calcul, encore qu'à un moment donné la pression de Bilbao fut assez forte pour menacer la situation de Franco autour de Madrid.

Quand la marée tourna, que la lutte se fut envenimée et la volonté de se battre enracinée, les extrémistes rouges occupèrent naturellement les leviers de commande. Les moins nationaux de tous et de loin les moins Basques devinrent l'âme de la résistance contre l'avance des troupes de Franco. Celles-ci comptent beaucoup de Basques opposés de toute leur âme à l'effort marxiste et anarchiste que Franco veut briser. Mais du côté de Bilbao la

lutte ininterrompue a suscité et a confirmé l'intense volonté de résistance dont nous sommes les témoins.

Personne ne peut dire quel sera le sort du pays basque, même en cas de victoire nationaliste, mais les chiffres reproduits plus haut fournissent un nouvel et frappant exemple de la manière dont joue la « représentation ».

HILAIRE BELLOC

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

L'EMPIRE BRITANNIQUE

De M. Ludovic Naudeau dans l'Illustration :

L'Empire britannique? Cela couvre environ *un quart* de la surface connue du globe. Cela contient 500 millions d'êtres humains, c'est-à-dire plus du quart du nombre total des habitants de notre planète. Dans les colonies britanniques vivent 70 millions de blancs, principalement des Anglais et des Irlandais, mais aussi des Français, des Hollandais, des Espagnols. Les autres 430 millions sont formés de 360 millions d'habitants des Indes et de Ceylan, de 40 millions de nègres africains, de 6 millions d'Arabes, de 6 millions de Malais, de 1 million de Chinois et de 1 million de Polynésiens, sans compter 100,000 Peaux-Rouges, survivants des tribus nomades du Canada.

Toutes les races, toutes les latitudes, tous les climats, toutes les religions aussi : 210 millions d'Hindous brahmanistes, 100 millions de mahométans, 80 millions de chrétiens (dont 67 millions de protestants et 13 millions de catholiques), 12 millions de bouddhistes, 12 millions d'animistes, 4 millions d'autres sectes, sikhs, jains et parsees, 750,000 juifs et une multitude de cultes idolâtres propres aux tribus sauvages.

Toutes les richesses aussi : l'Australie et la Nouvelle-Zélande sont les plus grandes productrices de laine qu'il y ait au monde. Septante pour cent de tout l'or obtenu chaque année dans l'univers viennent d'Afrique du Sud, d'Australie et de plusieurs autres colonies anglaises. Les diamants les plus splendides sont tirés de l'Afrique du Sud; les rubis et les émeraudes les plus désirables viennent des Indes. Le blé est produit en quantités illimitées au Canada, aux Indes, en Australie. Plus de la moitié du cacao consommé par l'espèce humaine est obtenue dans des possessions britanniques. On se perdrait dans l'énumération des substances et des produits dont est abondamment pourvu l'Empire britannique : le charbon, le fer, le coton, la viande, le bois. La péninsule malaise, à elle seule, donne 45 % du caoutchouc et 30 % de l'étain employés dans le monde.

Et vraiment si, suivant l'idée naïve et tout à fait erronée que se font encore bien des personnes, les colonies devaient travailler exclusivement et obligatoirement au bénéfice de leur métropole, tout citoyen anglais serait, dès le jour de sa naissance, un homme fort riche. Il n'en est rien. Mais, cependant, c'est certainement grâce à ses débouchés coloniaux que l'Angleterre parvient à nourrir (sans l'Etat libre d'Irlande) 45 millions d'êtres, dans cette île exiguë qui, par ses propres moyens, ne pourrait guère en alimenter plus de 20 millions.

POUR SAUVER LA FRANCE

De M. Tardieu André dans Gringoire :

Conclura-t-on de ce qui précède que, selon moi, tout serait sauvé, si l'on renversait M. Blum? On aurait tort : car je n'en crois rien et tous mes écrits établissent que je n'attends des jeux parlementaires aucun effet utile.

Tant qu'on ne se mettra pas en face de la reconstruction totale du régime, on n'aura rien fait. Et je précise, une fois de plus, que j'entends par reconstruction totale :

1. Se libérer d'une Constitution pour eunuques, qui n'assure aux citoyens ni la garantie de leurs droits, ni un recours judiciaire quelconque pour la défense de ces droits, quand ils sont violés par une loi;

2. Abolir un système électoral qui ne donne le suffrage qu'à un quart de la nation et qui, en mutilant à la fois l'effectif des votants et leur compétence, aboutit à faire voter les lois par des majorités parlementaires, qui, sur 42 millions de Français, n'en représentent que 2 millions et demi;

3. Briser l'usurpation de la profession parlementaire, qui s'est substituée au mandat, et restaurer le mandat en supprimant la rééligibilité indéfinie et le cumul électif, ce qui supprimera, du même coup, le despotisme exercé et les servitudes subies par la profession;

4. Rendre au pouvoir exécutif, dans son origine et dans sa responsabilité, l'indépendance et la stabilité en ramenant les assemblées au contrôle, pourquoi elles sont faites, et en leur interdisant de gouverner et d'administrer;

5. Reviser l'organisation de l'Etat de telle sorte que les fonctionnaires, cessant d'être grands électeurs, cessent aussi d'être, en même temps que les maîtres des ministres et des citoyens, les esclaves des partis, des syndicats, des comités, des loges maçonniques et de tous les tireurs de ficelles;

6. Rénover un régime social, qui, passé du patronat de droit divin au salariat de droit divin, refuse aux travailleurs les légitimes garanties de la propriété foncière et professionnelle pour ne leur laisser que le recours à la force et les réduire au rôle humilié d'instruments des démagogues;

7. Eliminer l'affreux régime intellectuel et moral, qui, sous prétexte de science et de progrès, a tué, chez les riches comme chez les pauvres, les deux notions-sœurs d'idéal et de devoir.

Renverser M. Blum sans faire cela ou sans vouloir faire cela, ce serait exactement ne rien faire.

Faire cela ou vouloir faire cela, ce serait probablement sauver la France : car ce serait lui rendre une tête et un cœur.

Ni la logomachie du jour, ni les débats du Palais-Bourbon ne nous mettront sur cette voie.

ITALIE-ANGLETERRE

De M. Pierre Dominique dans la Tribune des Nations :

Conclusion : la lutte en Espagne qui, hier, était une lutte entre la Russie d'une part, l'Allemagne et l'Italie de l'autre, tend à la suite de mise hors de combat de la Russie, et du fait que l'Allemagne se réserve de plus en plus, à devenir une querelle italo-anglaise. L'affaire d'Espagne fait partie, comme l'affaire d'Ethiopie, de la vaste affaire méditerranéenne, qui se résume, on le sait, dans ces deux lois fondamentales :

L'Italie, bloquée en Méditerranée et séparée de la partie principale de son Empire, éprouve le besoin d'ouvrir les deux portes occidentale et orientale du bassin méditerranéen. L'Angleterre, maîtresse des deux portes, éprouve le besoin d'avoir dans la Méditerranée une grand'route sûre pour joindre facilement la métropole et les Indes.

On peut concevoir que l'une des deux nations réduise l'autre à sa merci, que l'Angleterre bloque l'Italie, ou que l'Italie empêche absolument l'Angleterre de passer en Méditerranée. Mais il est trop clair que le plus simple serait que Rome et Londres en arrivent à un compromis. C'est ce que nous disions lors de la guerre d'Ethiopie; c'est ce que nous répétons maintenant que se poursuit la guerre d'Espagne. Il y a place pour plus d'une nation en Méditerranée.

Et jetant, à l'occasion des fêtes du Couronnement, un regard d'ensemble sur la politique anglaise, M. Dominique écrit encore, à propos de l'Italie :

Pour la majorité des Anglais et, bien entendu, pour le gouvernement anglais, l'Italie joue actuellement le rôle que chez nous Napoléon a joué, puis qui, dans les premières années du siècle, fut le rôle de Guillaume II et de Tirpitz. L'Italie menace l'Empire anglais. Installée au cœur de la Méditerranée, l'Italie — par la Tripolitaine et par l'île de Pantellaria, entre la Sicile et la Tunisie, qu'elle est en train de fortifier — coupe la grand'route des Indes. Malte est aujourd'hui inutilisable par les flottes britanniques à cause des avions; en cas de conflit anglo-italien, l'Angleterre serait obligée de revenir à l'ancienne route du Poivre, découverte par les Portugais, à la route du Cap.

* * *

Mais il y a pire. L'Italie s'est jetée à fond dans l'aventure espagnole. Pourquoi? Sans doute pour empêcher qu'un gouvernement rouge puisse s'établir en Espagne, à peu de distance des côtes italiennes. Mais aussi parce que si un gouvernement espagnol allié de l'Italie parvient à se saisir de l'Espagne, Gibraltar est menacé, et que le contrôle du détroit passe automatiquement aux mains des maîtres de l'Espagne et du Riff, donc des alliés italiens, autant dire de l'Italie elle-même.

Gibraltar, en effet, était une base admirable au XVIII^e et même au XIX^e siècle. Déjà à la fin du XIX^e siècle, si par exemple l'Espagne avait voulu installer des batteries pour contrebattre Gibraltar, la base anglaise se serait trouvée dans une position difficile. A partir du jour où l'Espagne tenait le Riff, la position de Gibraltar devenait encore plus délicate, puisque la base pouvait être bombardée de la côte riffaine et que, par ailleurs, des torpilleurs et des sous-marins espagnols pouvaient, disposant des côtes de l'Espagne et du Riff, appuyer l'artillerie et interdire tout passage dans le détroit. Mais l'Angleterre se rassurait en se disant que l'Espagne n'avait point de marine et que, par ailleurs, elle était l'amie traditionnelle de l'Angleterre.

Depuis quelques années, tout a changé. D'abord, l'avion est intervenu qui rendrait encore plus facile l'interdiction de tout passage par les maîtres de l'Espagne et du Riff. Ensuite, les canons ont de plus en plus de portée et de puissance et la preuve a été faite aux Dardanelles que les cuirassés ne pouvaient rien contre les batteries de terre. Ensuite, il ne faut pas oublier que Gibraltar dispose d'un terrain si étroit qu'il n'y a pas possibilité d'y établir un aérodrome; la défense anglaise par avions serait donc nulle. Enfin, l'Espagne a une marine et de toute évidence un gouvernement espagnol ami des Italiens se monterait rapidement en torpilleurs et sous-marins. D'ailleurs, en admettant l'hypothèse d'un conflit anglo-italien et l'alliance de l'Italie et de l'Espagne, les sous-marins italiens trouveraient dans les criques de l'Espagne et du Riff une multitude de baies où s'abriter. Nous en revenons ainsi à la constatation que l'Italie, par sa politique espagnole, est capable de faire plus que de couper la route des Indes; elle neutraliserait Gibraltar.

* * *

Ce n'est pas tout. A bien réfléchir, la menace pourrait être bien plus précise encore. Une forte puissance maritime qui tiendrait l'Espagne, fût-ce à titre d'alliée, pourrait couper la route anglaise du Cap. Imaginons un peu — et nul doute que l'Amirauté anglaise ne l'ait imaginé — les croiseurs, éclaireurs, destroyers et sous-marins italiens installés entre Le Ferrol et le cap Blanc, sur 2.500 kilomètres. Les croiseurs italiens sont très rapides. L'Italie en a dix-sept, très modernes. On ne voit pas qu'aucun convoi puisse passer : l'Angleterre, surtout si l'on fait intervenir les sous-marins et les avions, est pratiquement coupée des Indes.

* * *

Ce n'est pas tout : l'Angleterre est sans doute maîtresse de l'autre porte de la Méditerranée, la porte de Suez, mais d'abord l'Italie travaille à se rapprocher de l'Égypte; ensuite, nul doute qu'elle essaierait — si la France abandonnait la Syrie — de s'y jeter et de menacer par là directement la Palestine et les bases de Caïffa en Palestine et de Famagouste dans l'île de Chypre; ensuite la fameuse route qui suit le littoral de la Libye est une route stratégique au premier chef. Elle menace la Tunisie, mais elle menace l'Égypte.

Enfin, la situation n'est pas très bonne pour l'Angleterre, plus au sud, sur le détroit de Bab-el-Mandeb. D'abord, l'Italie en s'installant en Éthiopie s'est installée sur la route du Cap au Caire; ensuite, en recevant de la France l'îlot de Doudmerrah, elle se trouve avoir une base navale de premier ordre, située juste sur le détroit et neutralisant Périm. De bonnes batteries, un aérodrome et une dizaine de sous-marins à Doudmerrah, et là non plus rien ne passera. Bien plus, le bloc Égypte-Palestine sera complètement isolé, au moins du côté de la mer. Il ne lui restera plus que la communication aérienne et par les pistes du désert avec l'Irak, et puis la route du Cap au Caire qui, encore une fois, pourrait être coupée par une attaque brusquée descendue des plateaux d'Éthiopie.

A la menace contre les routes maritimes impériales se joint aussi une menace précise, une double menace contre l'Égypte, qui est la plaque tournante de l'Empire.

Et je ne dis rien du fait que l'Italie est installée dans l'océan Indien, ce qui lui permettrait peut-être des raids susceptibles de troubler directement la tranquillité de l'Empire des Indes.

LE VANDALISME RELIGIEUX EN ESPAGNE

Un ancien sénateur espagnol écrit dans la Revue Universelle :

On ne peut encore établir le bilan du vandalisme antireligieux en Espagne rouge au cours de cette fatidique année 1936.

Ce que nous avons exposé n'est qu'un échantillon, si je puis dire, de l'épouvantable réalité.

Le jour où l'on aura pu tracer le tableau total et exact, ville par ville, des atrocités commises, alors nous connaissons avec précision l'étendue de la catastrophe.

On aura le panorama, illimité, de la destruction. Une armée de charité et d'intelligence. Un paysage, rendu sublime par tant de monuments, réserve et dépôt des siècles, et désormais dépourvu de ces éléments vivants de sa spiritualité. Des chapitres entiers de la peinture, de l'architecture et de la sculpture médiévales, et qui ne seront plus qu'un triste souvenir. Les sources d'information de l'histoire locale et régionale tarries ou dispersées. Des centaines, des milliers de malades, d'impotents, de lépreux, de misérables, désormais assistés, non plus par la charité, mais par la bureaucratie, — si tant est qu'elle les assiste. Des milliers d'enfants privés de toute instruction, de toute éducation.

C'est une tentative de meurtre contre la civilisation, en visant une de ses bases essentielles. L'arrêt du mouvement ascensionnel d'une renaissance artistique et spirituelle. Une foule sans nombre de blessés saignant et agonisant sur le grand corps de la Patrie. C'est la mutilation des organes essentiels à la vie de la collectivité historique. L'élimination des éléments les plus dévoués, indispensables à la société, tant sur le plan de l'action que sur celui de la pensée.

Tout cela est perdu. Et dans la plupart des cas, pour toujours. Valeurs irremplaçables, et que regretteront en vain les générations à venir. Et pour le reste, comment le rétablir? Quel formidable effort de reconstruction sera nécessaire pour rendre à la Patrie outragée, blessée, mutilée son authentique et beau visage?

En peu de mois on a fait plus de mal qu'en mille années. On a détruit ce qu'on avait mis quinze siècles à édifier. Pour retrouver quelque chose de pareil, il faut se reporter aux incursions des Barbares. Ni les guerres de la Reconquête, ni les invasions médiévales, ni les débarquements de pirates, ni les luttes sociales des XV^e et XVI^e siècles, ni le brigandage, les guerres et les soulèvements du XVII^e, ni les rivalités civiles et internationales (comme celles d'aujourd'hui) du début du XVIII^e siècle, que devait aggraver la décadence des pays favorables à l'Autriche, ni les expéditions de la Révolution et de Napoléon, ni les révoltes et guerres civiles répétées du XIX^e siècle n'avaient causé un tel désastre. Certaines de ces luttes ont ébranlé la culture jusqu'à son évanouissement; aucune ne l'a mis, comme celle-ci, en si grave danger de mort.

Dans toute la zone dominée par les Rouges en Espagne il n'y a plus un seul curé en exercice; il n'existe plus aucun presbytère, ce lieu d'asile cordial et secourable; l'Église ne préside plus au passage dans la vie des générations, n'offre plus cette compagnie d'amour qui va du berceau à la tombe; on n'entend plus aucune messe, sinon en secret. Plus d'angélus le soir, plus de gais matins dominicaux. La Noël de 1936 en Espagne rouge fut la plus triste que jamais le pays ait connue depuis qu'il existe comme communauté historique et même avant, depuis qu'existent les peuples de cette grande race hispanique, pieuse et énergique : Noël sans églises, sans cantiques, sans crèches, sans illusion pour personne. Peut-il y avoir des êtres assez insensibles pour ne pas se rendre compte de ce que cela représente?

Le cas des Biscaïens

Voyant dans la révolution actuelle la possibilité de réaliser leur idéal politique, et croyant peut-être, en outre, éviter la terreur chez eux en pactisant avec les Rouges, les Biscaïens décidèrent de former avec les dits Rouges un gouvernement à Bilbao, en accord avec celui de Valence.

Le gouvernement de Bilbao, qui fait une propagande pour son compte, avec des arguments tout à fait distincts de ceux qu'emploient Valence et Barcelone, a insisté sur le fait (que nous ne récusons point) de la mort de quelques prêtres catholiques attachés au nationalisme basque.

Le cas du pays basque est, il faut le reconnaître, totalement différent de celui du reste de l'Espagne. Au pays basque, par exemple, en dépit de l'alliance entre anarchistes et marxistes, le gouvernement de Bilbao a tout intérêt à dire que la lutte actuelle est une guerre civile et non une révolution sociale; alors que, à Valence et à Barcelone, toute la presse marxiste et anarchiste exalte la révolution sociale et la met en pratique. Pour la même raison, le pays basque a intérêt à conserver le culte catholique, alors que, dans le reste de la zone rouge, ce culte a été complètement supprimé.

Pour éclaircir en deux mots la situation, disons (personne ne peut nous démentir) qu'il s'agit, en pays basque, d'une guerre de

nationalités; tandis que, dans le reste de l'Espagne, il s'agit de la part des Blancs d'une guerre de récupération nationale, et de la part des Rouges d'une guerre de subversion sociale.

Les Biscaïens (nous y insistons) ont profité de l'occasion de la guerre civile et de la révolution pour obtenir leur autonomie ou leur indépendance et, dans ce but, n'ont pas hésité à pactiser avec les Rouges.

De leur côté, en Catalogne, dans les provinces du « Levant » et dans les autres territoires de la zone rouge, les marxistes et les anarchistes, maîtres de la situation, ont profité des circonstances pour instaurer la révolution sociale.

Le cas du pays basque a posé la question de l'attitude du clergé dans la guerre actuelle.

Précisons.

Dans toute l'Espagne, à partir du 16 février 1936, le clergé a été persécuté, avec plus ou moins d'acharnement suivant les régions. Mais à partir du 18 juillet, dans toute la partie de l'Espagne restée au pouvoir des Rouges, il l'a été jusqu'à l'extermination. Cette persécution n'obéissait point à des raisons politiques, mais à la phobie antireligieuse.

Dans aucun cas le clergé n'a été belligérant. Le clergé, en Espagne, a cessé de prendre part aux disputes politiques depuis les dernières guerres civiles du XIX^e siècle. A partir de la Restauration (1876), bien que celle-ci représentât la déroute du carlisme, l'Eglise garda les meilleures relations avec le Pouvoir, libéral et parlementaire, sauf une courte période de tension avec le gouvernement de la monarchie. Elle resta neutre à l'avènement de la République. Des catholiques de marque avaient contribué à l'instauration du nouveau régime. Et certains députés aux Cortès de la Constitution étaient prêtres.

Devant le programme du Front populaire, précédant les élections de février 1936, la hiérarchie ecclésiastique ne put faire moins que de manifester quelque alarme, — alarme tristement justifiée par les événements qui suivirent. Quand survint, en juillet, la réaction contre les persécutions, le clergé espagnol persista dans son attitude de victime neutre. Nulle part en Espagne, aucun ecclésiastique n'avait pris les armes, aucun n'était impliqué dans le soulèvement national contre la Révolution.

Que s'est-il passé depuis le 18 juillet? Dans toute la zone rouge le clergé a été atrocement persécuté, et pas un de ses membres n'a eu recours aux armes. Dans la zone blanche il a participé au mouvement national, mais *a posteriori* et comme tous les autres éléments de la population. Il peut donc y avoir de jeunes ecclésiastiques qui combattent maintenant dans les rangs de l'armée de Franco, et qui ont été mobilisés comme les autres citoyens : leur cas est absolument identique à celui de tant de prêtres français, italiens ou belges, qui combattirent dans les tranchées, pendant la Grande Guerre, pour la cause de leur nation. Le clergé, par la plume du cardinal-archevêque de Tolède, n'a fait son appel au monde qu'au mois de novembre, quand la persécution religieuse était accomplie.

Le cas du pays basque est singulier.

Dans l'Euzkadi même, dans les localités où la domination rouge s'exerçait depuis le 16 février et depuis le 18 juillet, avant l'octroi de l'autonomie et après lui, des excès se sont produits contre les églises et le clergé catholique.

Les Biscaïens catholiques exercent leur autonomie en échange de leur collaboration avec les Rouges, déjà en pleine guerre civile. L'autonomie est accordée et approuvée par une petite fraction de Cortès, réunis au début d'octobre à Madrid. Alors, la lutte se complique en pays basque. Politiquement, le clergé est divisé entre sympathisants avec le carlisme et sympathisants avec les Biscaïens. Et, dans cette lutte, il y a des victimes de

chaque côté, mais ce sont les victimes d'une guerre civile, d'une guerre de nationalités, et non pas d'une persécution religieuse.

Le gouvernement de Bilbao, au milieu de février dernier, a publié et répandu la liste des ecclésiastiques de Biscaye, de Guipuzcoa et d'Alava, sympathisant avec le nationalisme basque, qui ont péri de mort violente dans cette guerre. Tous moururent pendant le mois d'octobre, époque où les adversaires se rencontrèrent. Aucun depuis. Le gouvernement de Bilbao lui-même évalue à 30 le nombre de ces victimes, mais il donne seulement les noms de 12 dans les provinces basques et en Navarre. Il note en outre qu'il y a environ 150 prêtres en prison, pour être ennemis de l'unité nationale.

Eh bien! tout cela certes est déplorable, comme l'est n'importe quelle guerre. Mais ces 12 ecclésiastiques sont des victimes (je les plains) de la lutte politique, de la passion, de l'aveuglement de parti; ces 150 prisonniers sont arrêtés pour des motifs politiques. On peut, dans le même ordre d'idées, citer le cas de certain pasteur protestant, belligérant du Front populaire, qui a été fusillé pour ses activités révolutionnaires, et non pas évidemment pour ses croyances.

Par contre, les 11 évêques et les 16,750 ecclésiastiques assassinés dans les zones où les Rouges exercent ou ont exercé leur domination, ceux-là ne sont pas intervenus dans la lutte. Ils sont victimes, exclusivement, du vandalisme antireligieux, et sont morts en témoignage de leur foi.

Tel est le fait qu'il faut souligner, fait énorme.

Il n'y a eu et il n'y a de persécution religieuse que dans le camp des Rouges; chez les Blancs, il n'y a pas un seul cas de persécution pour croyance religieuse.

Les Biscaïens eux-mêmes n'ont pas évité les assassinats de religieux catholiques : ces assassinats ont été perpétrés par des Rouges en territoire basque.

Le jour du massacre des otages, au début de janvier, à Bilbao, parmi les 210 victimes on compte les Révérends Zoilo Aguirre, curé de Altos Hornos; José M. Irasmendi, renommé pour sa bonté, et dont le père et le frère avaient été assassinés par les Rouges un mois auparavant; Silvio Herrero, président des syndicats catholiques; et tant d'autres personnalités hautement représentatives au point de vue chrétien, et qui n'avaient pas pris les armes.

L'ERREUR DES INTELLECTUELS

De M. Raymond Recouly dans Gringoire :

J'ai retrouvé avec grand plaisir, à Salamanque, un intellectuel espagnol, dont j'avais fait, il y a quelques années, la connaissance à Madrid, où il exerçait une grande influence dans les milieux littéraires, surtout ceux qui gravitaient autour du fameux cercle l'Athénée.

Nul n'ignore l'importance de ces milieux, notamment de ce cercle, dans l'évolution politique de la péninsule, la chute de la royauté, la proclamation de la république, son glissement rapide et de plus en plus marqué vers la gauche et l'extrême-gauche.

Mon étonnement n'est pas mince de revoir mon ami, naguère d'opinions très avancées, portant aujourd'hui l'uniforme d'un capitaine de « requetes ».

Comme s'il devait ma surprise et s'il voulait, de lui-même, m'expliquer ce changement :

— Nous nous sommes entièrement trompés, me dit-il; nous portons, pour une bonne part, la responsabilité des malheurs qui se sont abattus sur notre contrée.

« Les intellectuels espagnols avaient, à coup sûr, des motifs de plaintes très sérieuses contre l'ancien régime qui ne nous

traitait pas, loin de là, avec tous les égards nécessaires, qui ne nous faisait pas une place suffisante dans le pays.

» Quand ils comparaient leur condition avec celle des intellectuels français, ils avaient, certes, le droit d'être mécontents et même furieux. Tout à ce mécontentement, ils ont été les meilleurs agents, les plus efficaces, de la propagande républicaine.

» La république est venue plus facilement, plus rapidement que nous ne l'attendions; elle a, les premiers temps, comblé d'honneurs certains d'entre nous, nommés, du jour au lendemain, aux plus hautes places dans l'Etat, ministres, ambassadeurs, etc.

» Tout cela était fort bien. Tous ceux cependant qui avaient la moindre clairvoyance étaient bien obligés de constater qu'ils ne resteraient pas longtemps les maîtres du mouvement qu'ils avaient déchaîné; la direction de ce mouvement, en effet, ne tarda pas à nous échapper. Ce sont de tout autres mains qui s'en saisirent.

» Or, ces nouveaux maîtres de l'Espagne, socialistes, syndicalistes, communistes, anarchistes, étaient fermement résolus à ne pas faire aux intellectuels, tout au contraire, une place plus grande que celle qu'ils occupaient sous l'ancien régime. Nous n'avions ainsi, de toute évidence, rien gagné au change. Nous avions troqué un cheval borgne contre un aveugle.

» Une chose était certaine, en tout cas : les partis extrémistes, de jour en jour plus puissants, s'apprêtaient à soviétiser entièrement le pays, à asservir ou même à exterminer, sur le modèle russe, toutes les autres classes, afin d'établir la dictature du prolétariat, la plus exécrationnelle, la plus effroyable de toutes les dictatures. »

Telle fut, dans sa brièveté, la confession du « requête ».

Si, ce qui est malheureusement douteux, les peuples ou les hommes pouvaient s'instruire grâce aux malheurs d'autrui, certains de nos intellectuels français auraient grand profit à

conserver présent à l'esprit cet exemple. Ils souhaitent, sans trop savoir pourquoi, le triomphe des communistes. Croient-ils donc que les dirigeants de ce parti, ceux qui, dans l'éventualité de leur victoire, deviendraient les maîtres de demain, seraient tout disposés à partager avec eux les bénéfices du pouvoir, à les associer au commandement, surtout à leur laisser le droit de dire et d'écrire tout ce qu'ils veulent?

Si ce sont là leurs espoirs, ils ne seraient pas longs à se réveiller de leur chimère; ils ne tarderaient pas à déchanter.

FINANCIÈRE DES COLONIES SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : 52, rue Royale, Bruxelles

Capital social : **75.000.000 de francs**

Réserves : **37.349.998 francs**

BILAN ET COMPTE DE PROFITS ET PERTES

Les bénéfices réalisés pendant l'année 1936 se sont élevés à fr.	9.936.333,77
Déduction faite des frais généraux, des impôts et provisions diverses, formant un total de	1.276.779,87
Le bénéfice net s'élève à	8.659.553,90
Ce montant, augmenté du report à nouveau de l'exercice 1935	2.376.552,13
Forme le bénéfice net	11.036.106,03
Les dividendes suivants ont été payés :	
Fr. 60 net pour les actions de 500 francs;	
Fr. 12 net pour les coupures d'un cinquième d'action.	

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. Télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr. 798.000.000.00

RÉSERVE fr. 1.144.525.000.00

FONDS SOCIAL fr. 1.940.525.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

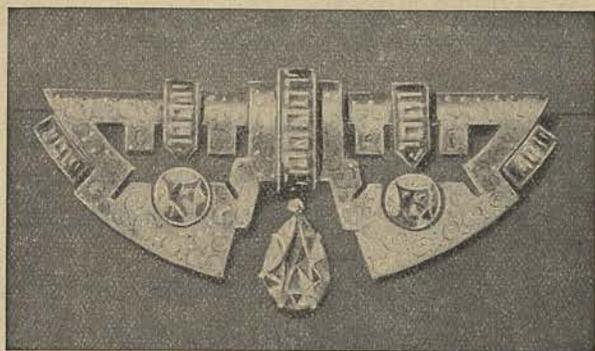
MM Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron A. d'Huart;
le baron de Trannoy;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen.
le comte Patoul.
Henri Goffinet,

*Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.*

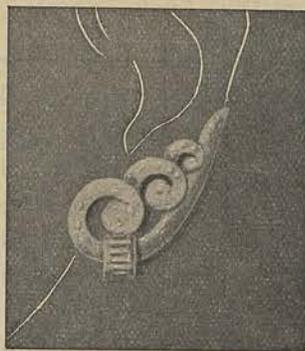
DOUSEMANS

JOAILLIER ET ORFEVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



GRAND CLIP — TRANSFORMABLE EN BROCHE ET EN DEUX PETITS CLIPS



CLIP D'OREILLE

Projets de transformation
de bijoux

25, avenue de la Toison d'Or

Laboratoires NOVEX

Société Anonyme

6, rue de la Linière, St-Gilles-BRUXELLES

Téléphone 37.73.47

Parfums VINERIO

Ses Eaux de Cologne

Ses Pâtes dentifrices

CARBONES :: RUBANS

POUR MACHINES A ÉCRIRE

STENCILS

CHIFFONNABLES et CIRE



ENCRE S

POUR DUPLICATEURS

La plus importante fabrique belge

Téléphones : 26.26.47-26.61.73

Produits 'eco' 43, rue J Delhaize, Bruxelles

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Qualité garantie

Pour votre machine à écrire, à calculer ou comptable,
Pour votre duplicateur rotatif ou plano,

Réclamez les Produits LORA

CARBONES RUBANS

La marque belge de qualité



STENCILS ENCRES

La marque belge de qualité

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

AUTOMATIQUE ÉLECTRIQUE DE BELGIQUE

— S. A. —

Rue du Verger

ANVERS



Installations téléphoniques de toute capacité. - Appareils de mesure. - Compteurs électriques. - Signalisations routières. - Installations de Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

Matières premières pour papeteries et effilochages

Joseph Vangeluwe

Rue de l'Orme, 19-21, Waereghem

Téléphone :
Waereghem 310

Télégrammes :
Wool

IMPORTATION

EXPORTATION

Toujours acheteur
de chiffons de toutes catégories

**POUR VOS VIEUX CHIFFONS
vos déchets ou vieux papiers**

Adressez-vous aux :

Établissements Desmet Frères

CHIFFONS LAINES ET COTON ESSUYAGE

ZULTE Iez-Waereghem

Acheteurs par quantité minimum 1 tonne
AU MEILLEUR PRIX

VOUS DEVEZ POSSÉDER
UN STYLO



GRAFEX

RÉSERVOIR DE SATISFACTION

FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE

GRAND PRIX ANVERS 1930

EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros: **E. GRAFEX • 231, Rue Victor Rauter • Bruxelles**

Le Stylo GRAFEX intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*



Un tissu garanti () par Tootal.*

CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm.

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.

TOOTAL (Dépt. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

MANUFACTURES DE
COLS, CHEMISES, PYJAMAS

pour hommes, dames et enfants

LINGERIES DAMES ET FILLETTES
ROBES FILLETTES — COSTUMES GARÇONNETS
L A Y E T T E M O U C H O I R S

Ets L. CLÉMENT



Usines, Bureaux, Comptabilité
340, Chaussée de Gand, 340

Magasins de Vente
23, Rue Philippe-de-Champagne, 23

TÉLÉPHONES : 26.09.85 Administration et Faux-Cols
26.41.48 Comptabilité, Chemises, Lingerie
12.37.35 Magasin rue Philippe-de-Champagne, 23

Adr. Télégr. Lingerie-Bruxelles — Chèques Postaux 2256.39
Registre du Commerce de Bruxelles n° 6130

Spécialité de Linge de Table

Couvre-lits — Couvertures
Toiles pur fil mixtes et
coton pour draps de lit —
Taies d'oreillers — Ser-
viettes de toilette en tissu
éponge et damassé

Maison Ed. TOUSSAINT

13, rue Philippe-de-Champagne, 13
BRUXELLES

Téléph. 11,61,20

Compte Chèques
Postaux : 8931

Reg. Com. Brux.
N° 7691-7692

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et
retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour
tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-
vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantai-
sies. Qualités pure laine, laine et coton,
laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés
en peigné et cardé — Serges — Beaver —
Draps de cérémonie — Velours de laine —
Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'admi-
nistration — Draps militaires — Draps pour
écolélastiques — Loden — Gabardines

TISSAGE DE COTON
La Coriandre

Société Anonyme

Bureaux et Magasins :

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingerie

Téléphones 103.14 — 129.99 — 184.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

La Chemiserie

Anciens Etablissements ELIE FLACHE, s. a.
20, Quai des Moines, GAND — Bureaux : 15, rue Traversière

**Chemises, Cols,
Pyjamas, Robes de chambre**
Tissus **SERVICERTUS** en exclusivité

MOULINS DE PÉRUWELZ

SOCIÉTÉ ANONYME
PÉRUWELZ

Farines de première qualité
et de grand rendement

PAR WAGON FRANCO GARE

Tél. 66 Péruwelz

MOULINS BRISACK

CHARLEROI

FARINES SUPÉRIEURES

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel

S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

0

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

0

Farines de froment

Farines de seigle

Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

Louis van Dooren

Société Anonyme

M O L L (Belgique)

Téléphone : 25.

Spécialités Oouvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées

Jacquart et Fantaisies.

Oouvertures pour Couverts. — Laines à Matelas.

Charles DELVOYE

1, rue de l'Avenir

COURTRAI (Belgique)

TOILES & TISSUS

POUR FAUTEUILS PLIANTS

Spécialité d'Essuie-mains

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Filature - - Tissage Apprêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

Séb. Polis Verviers

Téléphones : 122.04 - 124.70

Part. : 122.05 - 107.56

Télégr. : SELIS

V Code 1929

Importation directe
des pays d'origine
de laines de toutes
— provenances —

Stock important en toutes qualités

CHOCOLAT
MARTOUGIN

CAFÉS

Beyers Frères & Co

Rue de Borgerhout, 32-34, Anvers

Tél. 530.97

Compte-chèques 22253 Reg. de Commerce 18068



Chicorée - Thé - Cacao

DEMANDEZ
UN **de LAGO**

VOUS BOIREZ UN

PORTO d'origine

Agent général pour la Belgique :

R. TOUSSAINT : 11, rue du Vieux-Marché-aux-Grains, Bruxelles

Téléphone 12.28.27

CHICORÉES BOSSUT

Successesseur M. CLAEYSSENS

(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture

Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en **FIXANT QUANTITÉS**

IMPORTATION DIRECTE
des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto,
de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place

MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10

Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

CHARCUTERIES en GROS

Spécialité de SALAMI & PATE DE JAMBON en boîtes



Moelandstroat, 1, SINT-NIKLAAS-WAAS (tél. 319)

PRIX SPÉCIAUX POUR COUVENTS

JAMBONS DU PAYS

Henri ROUFOSSE Fils

Rue des Champs, 85, Liège

Téléphone 253.96

Compte Oh. Post. 2710.39

Reg. Commerce Liège 10.303

PRIX SPÉCIAUX POUR COMMUNAUTE



LA PREMIÈRE

DES MARQUES BELGES

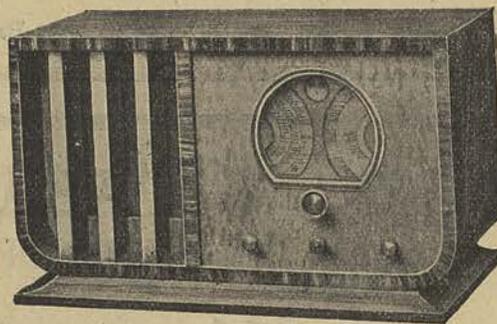


A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ

A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous
renseignements

R. R. RADIO

44-46, rue des Govjons
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes : 21.66.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47

PORTO - SHERRY - MADÈRE - MALAGA
Bordeaux - Bourgognes - Champagnes - Spiritueux

The Continental
Bodega Company

Demandez notre Prix courant général (gros-détail)

Siège social : **BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN, 50, BRUXELLES**
Téléphone 17.53.69 R. C. Bruxelles 8574

VINS des COTEAUX de l'HARRACH
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

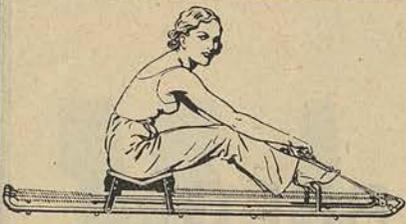
Mon Albert Leroy-Grégoire

Le Balcon, BINCHE

VINS FINS de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles



LA SANTÉ
par
**LA CULTURE
PHYSIQUE**

L'Appareil à ramer TERRY
L'EXERCISEUR le plus complet

Demandez notice explicative à l'agent général pour la Belgique,
le Congo et le Grand-Duché

H.-J. BOVENS, 59, rue de Ruysbroeck, Bruxelles

EXPOSITION UNIVERSELLE BRUXELLES 1935
Médaille d'Argent — Diplôme d'Honneur

**BRULEUR
AU MAZOUT** **Gazhuile**

SPÉCIALITÉS : Cuisinières : ménagères, restaurants, bateaux (avec distribution eau chaude), Réchauds, Cuves cuivre à bouillir linge, Chaudières tubulaires (pour chauffage central et distribution eau chaude).
(Fonctionnant avec notre brûleur mazout sans force motrice.)

**ÉCONOMIE
PROPRETÉ
FACILITÉ**

Rue Florent Dethier, 84, NAMUR
TÉLÉPHONE 1548

CIGARES & TABACS
J. & J. VAN DEN AUOENAERDE
Maison fondée en 1880

• • •

Fabrique et Bureaux Dépôt

RUE MERTENS, 44 **MARCHÉ ST-JACQUES, 94**
BORGERHOUT **ANVERS**

Téléphone : 502.17 Téléphone : 318.64

Demandez notre Prix courant

Ameublement général

LUCIEN LIAGRE
15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49 Compte Chèques : 1972.45
Registre du Commerce Bruxelles : 65897

**SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
EXCLUSIVEMENT EN GROS**

*A quoi tient l'efficacité
toute spéciale des poudres*

LA CROIX BLANCHE



Une synergie anti-douleur
fébrifuge - tonique.
Maux de tête et de dents - Douleurs
périodiques - Névralgies - Douleurs
rhumatismales - Grippe.

L'efficacité toute spéciale des Poudres "LA CROIX BLANCHE" trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable.

Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour les Poudres "LA CROIX BLANCHE" qui comptent aussi parmi leurs ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

Les Poudres "LA CROIX BLANCHE" ont maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à leurs qualités réelles elles ont su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.

le tube de 24 comprimés :	11 fr.	
la boîte de 8 poudres :	4 fr.	En vente dans toutes les
" 24 " :	11 fr.	pharmacies du pays.
" 48 " :	20 fr.	

C'EST UN PRODUIT BELGE
DES LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYSENS, A SAINT-NICOLAS-WAES

Fruits **Maison de gros** **Conserves**

J. P. MUNAR
13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55 Registre du commerce O. O. Postaux
Tél. 342.53 N° 1551 1329.87
Adr. télégr. : Munar-Anvers

**TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, OITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.**

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

SCHROEDER Frères
8, rue Simonon, LIÈGE

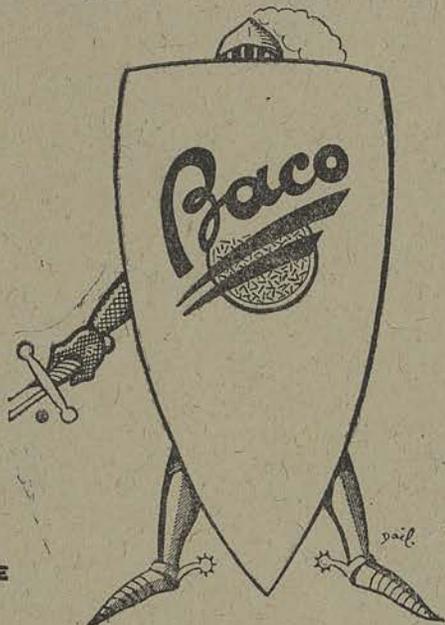
Tél. 108.40 (8 lignes) Adr. tél. LEGLARM-LIège

**Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE**

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

PENSIONNATS, INSTITUTS, ÉCOLES...
Un bouclier pour la santé de vos élèves



**DE
 L'HYGIÈNE
 100 %**

En cirant vos parquets, — meubles, — bancs, — etc... avec **BAOOIR**, qui cire merveilleusement et désinfecte radicalement (prix spéciaux pour pensionnats).

BAOO, incorporé dans vos peintures les rend antiseptiques et microbicides de façon permanente, moyennant une dépense négligeable. (Procès-verbal du Laboratoire de Bactériologie de l'Université de Louvain, 28 nov. 1935.)

Pour renseignements : Société Anonyme Belge **BAOO**
 (Les Bactériolides colloïdaux), 24, r. du Châlet, La Louvière. t. 1695

**Apprenez les
 langues vivantes**

L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
 Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 372545 — Téléphone 68

Serges, volles, camelots, draps, coton divers, toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour processions. — Spécialité d'articles pour communautés religieuses et pour confections.

**Un papier peint frais c'est
 de la joie dans la maison!**

LES COLLECTIONS

U. P. L.

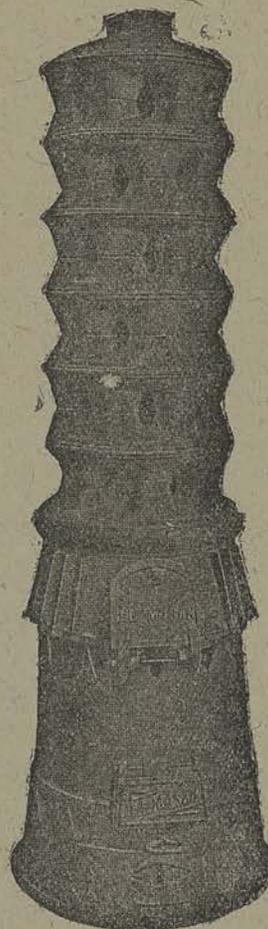
vous offrent des Papiers Peints toujours nouveaux, d'une fraîcheur durable et du meilleur goût. — — —

Ainsi que des Papiers "SANOLIN" lavables

Demandez à votre Tapissier
 LES COLLECTIONS

U. P. L.

FABRICATION BELGE



LE "MOSAN"

POÈLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour le chauffage des grands locaux

**ÉGLISES, ÉCOLES
 SALLES DE FÊTES**



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
 à HUY (Belgique)

RAFFINERIE TIRLEMONTAISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 1 KILO

L'ATTRAPE-MOUCHES...



MUNI DE LA PUNAISE

(Tube bleu - Couvercle vert)

Vous donnera toujours SATISFACTION

269



PLUS
DE FORCE
ET SANTÉ
PAR

STOUT LEOPOLD

C'est une bière Léopold
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES